

LA  
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



(NOMBRES XXI, 9 ; JEAN III, 14-15.)

VINGT & UNIÈME ANNÉE

1881



VEVEY

FR. GUIGNARD, ANCIENS-MOULINS, 13.

---

YEVEY. — IMPR. ALPH. RECORDON.

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

VINGT ET UNIÈME ANNÉE

---

Aux chers enfants qui lisent la

Bonne Nouvelle.

Mes chers enfants, ce premier numéro vous arrive quand, déjà depuis quelques jours, une année est tombée dans le passé et qu'une autre a commencé.

C'est bien long une année, n'est-ce pas ? Oui, quand on pense à la quantité de choses que l'on a faites, de paroles dites et de pensées qui ont rempli l'esprit. Mais combien de ces choses, faites, dites ou pensées, ont-elles été pour Dieu ?

Chers enfants, cela est bien propre à nous faire réfléchir. Pourquoi Dieu nous donne-t-il ainsi le temps, jour après jour, mois après mois, année après année ? Est-ce pour nous amuser, vivre pour nous-mêmes, sans nous soucier de Lui ?

Non, mes enfants. Il nous a donné la vie pour nous rendre heureux, et nous ne pouvons être heureux sans Lui. C'est pourquoi sa bonté nous invite à venir à Lui par Christ, pour être sauvés et jouir du seul vrai bonheur. L'année dernière a été un temps de

patience, où il vous attendait. Êtes-vous allés à Lui ? Lui avez-vous donné votre cœur ?

Et pour toi, cher enfant chrétien, Dieu qui t'a aimé et a livré son Fils pour toi, te donne du temps sur la terre, afin que jour après jour, tu serves le Seigneur Jésus, et que tu ne vives plus pour toi-même, mais pour Celui qui pour toi est mort et a été ressuscité. Oui, actes, paroles, pensées, oh ! que tout dans ta vie soit pour Christ.

Mais si longue que puisse vous sembler une année, mes chers enfants, et quand il devrait s'en écouler encore un grand nombre pour vous sur la terre, vous savez que c'est limité. Un homme de soixante ans vous paraît bien âgé, n'est-ce pas ? Eh bien, ce n'est que cinq ou six ou sept fois votre âge, et cela passe vite ; demandez-le à ceux qui sont arrivés à la vieillesse, vous verrez ce qu'ils vous diront. « Mes jours, » disait Job, « ont été plus vite qu'un courrier ; ils ont passé comme des barques de poste, comme un aigle qui vole après sa proie. » (IX, 25, 26.)

Et le temps va finir, mes enfants. Un jour va commencer qui n'aura pas de lendemain, c'est le jour éternel.

Pour les uns, jour d'allégresse et de gloire ; jour d'une félicité indicible. Le temps ne sera plus. Ici, le soleil, dans sa double course, mesure les années et les jours ; là, pour les saints, « il n'y aura plus de nuit, ni besoin d'une lampe et de la lumière du soleil : car le Seigneur Dieu fera briller sa lumière sur eux, et ils régneront aux siècles des siècles. » « La sainte cité n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la gloire de Dieu l'a illuminée. » Ne voulez-vous pas jouir de cette gloire ?

Pour les autres, hélas ! c'est bien le jour éternel, car il ne finit point, mais la lumière de la gloire de Dieu ne les éclaire pas. Ils seront dans les ténèbres

de dehors, où le ver ne meurt pas, où le feu ne s'éteint point, dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Sort terrible et sans espoir !

O mes enfants, c'est dans ce temps si court, si incertain, si fugitif de votre vie ici-bas, c'est dans ces jours qui s'écoulent et ne reviennent pas, que vous avez à vous décider pour Dieu et pour Christ.

Écoutez, ô écoutez la voix du bon Berger et que cette nouvelle année soit celle où, par la foi au Seigneur Jésus, vous commencez cette vie nouvelle et bienheureuse qui se perpétuera dans l'éternité.

Venez au Sauveur qui vous aime ;  
Venez, il a brisé vos fers.  
Il veut vous recevoir Lui-même,  
Ses bras vous sont ouverts.

Aujourd'hui Jésus vous appelle ;  
Qui sait si vous vivrez demain.  
Ah ! sans tarder de ce Sauveur fidèle  
Saisissez donc la main !

---

### Le grand sujet de joie.

Il y a déjà bien des années que des bergers, étant aux champs, y gardaient leurs troupeaux pendant les veilles de la nuit. A quoi pensaient-ils ? De quoi s'entretenaient-ils ensemble ? Je ne le sais pas, mes enfants ; mais je sais que dans l'obscurité où ils étaient, quelqu'un les voyait, pensait à eux, les aimait et voulait leur procurer un grand bonheur. C'était Dieu.

Oui, Dieu Lui-même, le grand Dieu qui a fait toutes choses, pensait à ces pauvres bergers, et il pense à vous aussi, chers petits.



Tout à coup un ange du Seigneur se trouva avec eux, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux. Or la gloire du Seigneur, nous dit Paul qui l'avait vue, est plus éclatante que la splendeur du soleil qui cependant efface toute autre lumière.

Vous pouvez vous imaginer ce qu'éprouvèrent les bergers, et ce que vous auriez éprouvé vous-mêmes, mes enfants. « Ils furent saisis d'une fort grande peur. » Et pourquoi ? N'est-ce pas bien beau de voir un ange et la gloire du Seigneur ? Sans doute, mais les bergers, comme les autres hommes, étaient des pécheurs comme vous l'êtes aussi, et le pécheur a peur devant Dieu, parce qu'il sait qu'il mérite le jugement.

Mais Dieu n'envoyait pas son ange pour effrayer les bergers, c'était au contraire pour leur annoncer une bonne nouvelle, un message de grâce, car « Dieu est amour, » et cette bonne nouvelle est aussi pour vous.

« Ne craignez point, » dit l'ange. « Je vous annonce UN GRAND SUJET DE JOIE; aujourd'hui, un SAUVEUR vous est né, le CHRIST, le SEIGNEUR. »

Où donc? pensaient peut-être les bergers. Ah! ce sera dans quelque palais, dans la magnificence, et comment pourrons-nous y aller, nous pauvres gens?

Non, mes enfants; Dieu n'envoyait pas un Sauveur entouré de richesses et de magnificence. C'était un petit enfant tout faible et emmaillotté. Il n'était pas dans un palais, mais dans une crèche. Ses parents étaient pauvres, et il n'y avait pas eu d'autre place pour eux dans l'hôtellerie. Les bergers n'avaient pas peur d'aller dans une étable, et toi, mon enfant, aurais-tu peur de venir à Celui qui a été un pauvre petit enfant?

Mais qui était-il, ce petit enfant dont un ange annonce la naissance, pour lequel la gloire du Seigneur resplendit sur la terre? C'était le Fils unique et bien-aimé de Dieu, mes enfants, descendu du ciel sur la terre pour faire connaître aux hommes l'amour de Dieu, et venu pour sauver les pécheurs.

N'est-ce pas que l'ange avait bien raison de dire: « Ne craignez pas? » C'était le cœur de Dieu qui s'ouvrait envers l'homme misérable et perdu. A-t-on peur de qui vous aime? N'y a-t-il pas là un GRAND SUJET DE JOIE?

Aussi cette joie éclate même dans le ciel. Aussitôt que l'ange eut fini de parler, il y eut une multitude de l'armée céleste qui, devant les bergers ravis, louèrent Dieu en disant: « Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes! »

Que pensez-vous, mes enfants, que firent les bergers quand les anges furent partis? Vont-ils rester? Ah! ils ne se soucient pas de leurs troupeaux pour le moment. « Allons, disent-ils, à Bethléem. » Ils

vont et voient avec admiration le petit enfant couché dans la crèche.

Et vous, chers petits, ne voulez-vous pas venir aussi à Jésus pour connaître son amour ? Il n'est plus sur la terre, dans la crèche, il est dans la gloire du ciel. Mais il vous aime : « Laissez, dit-il, venir à moi les petits enfants. » Il est mort sur la croix pour vous acquérir le ciel, et si vous venez à Lui maintenant, vous verrez un jour de vos yeux, mais sans crainte, la gloire qui autrefois resplendit sur la terre.



## L'évangile selon Marc

### INTRODUCTION.

Souvenez-vous, chers enfants, que les évangiles nous présentent Jésus lui-même, sous différents aspects, il est vrai, mais toujours Lui. Ils ne renferment pas seulement des doctrines vraies : mais la vérité elle-même s'y offre à nous, selon ses beautés diverses, dans la personne de Christ.

L'évangile de Marc le montre à notre foi et à notre cœur comme le Fils devenu serviteur, accomplissant son service ici-bas, et même encore là-haut. Les actes de ce service nous y sont rapportés dans leur ordre chronologique, c'est-à-dire tels qu'il les accomplissait les uns après les autres. Dans l'évangile de Matthieu, où Christ est aussi présenté comme celui qui sert, parce qu'il n'est pas reçu comme fils de David pour régner, les actes de son service se suivent plutôt dans leur ordre moral en rapport avec ses titres de fils de David et de fils d'Abraham. Tou-



tefois la ressemblance entre les deux premiers évangiles est grande, et c'est ce qui nous permettra d'étudier celui de Marc plus rapidement que celui de Matthieu.

---

### CHAPITRE Ier.

Versets 1-3. Cet évangile qui nous parle du parfait serviteur et de son service est l'évangile du Fils de Dieu. Le service de Christ se lie à celui de Jean le baptiseur qui en est le commencement; car Jean, selon les prophéties, devait aller devant la face du Seigneur pour préparer son chemin.

Vers. 4-8. C'est donc Jean qui apparaît le premier dans cet évangile. Son ministère est de prêcher le baptême de repentance en rémission des péchés. Sa prédication amène autour de lui une grande foule; mais il tourne leurs regards vers Jésus. En effet, serviteur comme il l'est, son but n'est pas de grouper les âmes autour de lui-même, mais de les diriger vers le Serviteur, Fils de Dieu, duquel il proclame la puissance et la dignité, faisant ressortir sa supériorité sur lui, Jean, tant dans sa personne que dans son service.

Chers enfants croyants, vous êtes tous appelés à accomplir d'une manière ou d'une autre quelques services pour le Seigneur; puissiez-vous servir dans le même esprit que Jean!

Vers. 9-11. Jésus parait, venant de Nazareth de Galilée, et est baptisé par Jean au Jourdain. C'est ainsi qu'il s'abaisse, car il était devenu serviteur. Mais alors les cieux s'ouvrent sur lui; Dieu l'oint du Saint-Esprit (voir Actes X, 38), et, s'adressant à lui personnellement, il lui rend témoignage par ces pa-

roles : Tu es mon fils bien-aimé, en toi j'ai trouvé mon plaisir.

Vers. 12-13. Nous avons maintenant l'épreuve du Serviteur après qu'il a été proclamé fils bien-aimé de Dieu. Il est poussé par l'Esprit dans le désert pour y être tenté par le diable. Ici c'est le simple fait qui est raconté ; en Matthieu et en Luc, il s'agit aussi de la portée morale de cette tentation, voilà pourquoi ces évangiles nous en donnent les détails.

Vers. 14-15. Jean ayant été livré, Jésus vient en Galilée et continue le service de son précurseur, avec cette différence qu'il ne prêche pas comme lui le baptême de repentance, mais l'évangile du royaume de Dieu, disant : « Le temps est accompli, le royaume de Dieu s'est approché : repentez-vous et croyez à l'évangile. » Le temps était venu où Dieu devait régner dans les âmes, avoir sa place dans les cœurs, et il le faisait annoncer, afin que l'on se jugeât, qu'on reconnût le triste état où l'on était, et qu'on reçût l'évangile pour en être retiré.

Chers lecteurs, qui n'avez pas encore prêté l'oreille à la voix de Jésus, elle se fait encore entendre aujourd'hui à vous par les paroles de notre passage. Oh ! puissiez-vous faire attention à cette invitation du Fils bien-aimé de Dieu, et y répondre sans tarder.

Vers. 16-20. Jésus, continuant son service, veut avoir des collaborateurs. Il les appelle à lui du milieu de leurs occupations journalières, et eux, quittant tout pour cela, vont après Lui.

Tout vrai service présente ce caractère : le fidèle serviteur suit Jésus, marchant sur ses traces. Paul nous en offre un exemple : « Soyez mes imitateurs, dit-il, comme moi aussi je le suis de Christ. » (1 Corinthiens XI, 1.)

Vers. 21-28. Ensuite Jésus entre le jour du sabbat dans la synagogue à Capernaüm et y enseigne. Là

se trouvait un homme possédé d'un démon qui voulait rendre témoignage à Jésus. Jésus le repousse en imposant silence à l'esprit immonde ; puis il délivre ce pauvre homme. Jésus ne peut vouloir aucun secours de la part de l'ennemi, car il est apparu pour détruire ses œuvres. (1 Jean III, 8.) Ce miracle lui fait aussitôt une grande renommée dans la Galilée.

Vers. 29-34. En sortant de la synagogue, il va dans la maison d'un de ses disciples. Là encore il travaille et répand ses grâces toutes-puissantes, en guérissant la belle-mère de Pierre, la rendant ainsi capable d'accomplir elle aussi un service.

Enfin, le soir étant venu, la ville tout entière était assemblée à la porte : alors il s'occupe à répondre aux besoins de chacun. Représentez-vous, chers enfants, une ville entière assemblée pour profiter des soins et des grâces de ce serviteur, Fils de Dieu. Malade après malade trouve sa guérison en Lui ; il n'est aucune douleur physique ou morale qu'il ne puisse guérir ; n'est-ce pas merveilleux !

Vers. 35-39. Mais sur le matin, longtemps avant le jour, il sort et s'en va dans un lieu désert pour prier. Il quitte toute cette affluence de la ville, et, comme serviteur dépendant, il prie. Ses disciples le trouvent là, et ils lui disent : Tous te cherchent. Mais il leur fait comprendre qu'il est serviteur, et qu'ainsi il a à s'acquitter de son service sans oublier le but pour lequel il était venu. Ce but était surtout la guérison de l'âme \*, car il dit : Allons dans les bourgades voisines, afin que j'y *prêche* aussi. Et c'est ce qu'il fit, sans toutefois cesser de délivrer ceux qui souffraient dans leur corps.

\* Il semble que les foules qui se rassemblaient autour de Jésus et qu'il laisse, recherchaient plutôt la guérison des maladies du corps.

Chers enfants, voyez ici comment Jésus, le serviteur parfait, se lève longtemps avant le jour pour prier. Avant de travailler pour Dieu, il sent le besoin de s'entretenir seul avec Lui. Et vous, commencez-vous vos journées par la prière? Éprouvez-vous le besoin de vous trouver seul avec le Seigneur pour le prier de grand matin? Votre service peut être tout ordinaire, tout humble; vous avez peut-être à travailler de vos mains comme domestiques, mais, quel qu'il soit, il peut et il doit être accompli pour le Seigneur. Voyez à cet égard ce qui est dit dans Colossiens III, 24 : « Vous servez le Seigneur Christ. »

Vers. 40-45. Un lépreux vient à Jésus, le suppliant, et se mettant à genoux devant lui, et lui disant : « Si tu veux, tu peux me rendre net. » Nous avons parlé en détail de ce lépreux dans Matthieu; mais remarquez ici deux choses qui ne se trouvent pas en Matthieu VIII; la première est la manière instante avec laquelle le lépreux prie le Seigneur; la seconde, c'est le fait que Jésus est ému de compassion envers lui. La première chose nous montre le sentiment profond que ce pauvre lépreux avait de ses besoins; la seconde nous fait voir l'un des sentiments qui poussent celui qui sert le Seigneur à s'occuper des pauvres pécheurs souillés et perdus. Comme Jésus, il est ému de compassion.

Le lépreux reçoit la réponse à sa prière, mais sa joie d'être net l'empêche d'obéir à la parole du Seigneur, et il divulgue ce qui lui est arrivé. Il n'aurait pas dû le faire, et il ne l'eût pas fait s'il avait pensé plus à Celui qui l'avait béni, qu'à la bénédiction elle-même. Jésus, Lui, voulait accomplir son service en vue de la gloire de Dieu et du bien des âmes, et non pour acquérir de la renommée. La désobéissance du lépreux l'entrave et le dérange dans son service. Toutefois il le continue. Quelle leçon pour nous tous!

Maintenant encore, cher lecteur inconverti, le Seigneur Jésus a le même cœur pour celui qui sent ses besoins. Oh ! puisses-tu toi qui es encore dans la souillure du péché (dont la lèpre est la figure), faire comme le lépreux et venir à Jésus qui peut te rendre net.

Une chose qui frappe dans ce chapitre, c'est l'activité que Jésus et ceux qui l'entourent, déploient dans le service. Il y a un mot surtout qui l'exprime. Nous vous laissons, chers enfants, le soin de trouver ce mot, et de compter le nombre de fois qu'il s'y rencontre.

---

### Entretiens sur le Lévitique.

Nous vous avons donné l'année dernière, mes enfants, quelques entretiens de Sophie avec sa mère sur le livre de l'Exode. Cette année, s'il plait au Seigneur, les entretiens auront pour sujet le Lévitique, livre bien précieux en ce qu'il nous présente, en figures, l'œuvre parfaite et la personne du Seigneur Jésus, et aussi le moyen pour le pécheur de s'approcher, suivant ce que réclament sa sainteté et sa justice, de ce Dieu dont le désir est d'avoir autour de Lui un peuple saint et heureux.

Que le Seigneur vous donne, mes chers enfants, de connaître pour vous-mêmes l'excellence de la personne et de l'œuvre de Christ. Pour profiter de nos entretiens, nous vous recommandons de lire avec soin les passages cités.

## PREMIER ENTRETIEN

(Lévitique I.)

LA MÈRE. — Nous allons continuer, ma chère Sophie, nos entretiens sur la Bible, le livre de Dieu.

SOPHIE. — J'en suis bien aise, maman. J'aimerais savoir comment Dieu a introduit les enfants d'Israël dans le beau pays qu'il leur avait promis.

LA MÈRE. — Bien que ce fût le dessein de Dieu de les y amener, ils n'y entrèrent pas tout de suite. Il leur arriva encore bien des choses dans le désert, et ils eurent à y apprendre plus d'une leçon.

SOPHIE. — Cependant Dieu était venu habiter au milieu d'eux.

LA MÈRE. — Oui ; il était descendu et avait sanctifié par sa gloire le tabernacle que les enfants d'Israël avaient élevé, mais il était là comme un Dieu saint.

SOPHIE. — Ce devait être bien beau et bien précieux d'avoir ainsi Dieu près de soi.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant ; seulement il faut nous rappeler que le *péché* n'était pas ôté. Aussi le trône de Dieu était-il caché derrière un voile, et tout parlait aux Israélites de la sainteté de l'Éternel et de leur condition comme pécheurs. Mais, dans sa grâce, Dieu voulait que son peuple pût s'approcher de Lui, et il prépara un chemin pour cela. Après que l'Éternel fut descendu dans le pavillon et l'eut rempli de sa gloire, il appela Moïse et lui fit connaître ce chemin.

SOPHIE. — J'aimerais savoir quel il était, chère maman ; mais est-ce aussi le chemin pour nous ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Ce que les Israélites

avaient à faire n'était qu'une figure de ce qui a été fait pour nous ; une ombre des biens à venir (Hébreux X, 1.) Nous avons la réalité. Le Seigneur Jésus lui-même est le chemin pour aller au Père ; il a ôté le péché, et il n'y a point de voile entre Dieu et nous. (Jean XIV, 6 ; Hébreux IX, 24.)

SOPHIE. — C'est vrai, maman ; le voile a été déchiré quand le Seigneur Jésus est mort. (Matthieu XXVII, 50, 51.)

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Voyons maintenant ce que l'Éternel commanda aux Israélites. Il y avait quatre espèces d'offrandes par lesquelles ils s'approchaient de Dieu : c'étaient l'holocauste, l'offrande de gâteaux, les sacrifices de prospérité, et les sacrifices pour le péché. Toutes représentaient Christ. (Hébreux X, 8-10.) C'est de l'holocauste que l'Éternel parle d'abord à Moïse.

SOPHIE. — Que veut dire ce mot *holocauste*, chère maman ?

LA MÈRE. — Il signifie « brûlé tout entier, » et tu verras pourquoi cette offrande ou sacrifice était ainsi nommée. Il consistait en un animal de gros ou menu bétail que l'on offrait volontairement à l'Éternel. On devait choisir un mâle sans défaut. L'Israélite qui présentait cette offrande, par exemple un jeune taureau, l'amenait à la porte du tabernacle devant l'Éternel ; puis il posait sa main sur la tête de l'animal, ensuite il l'égorgeait devant l'Éternel, et les sacrificateurs, fils d'Aaron, venaient et offraient le sang en le répandant tout autour sur l'autel d'airain. Ensuite celui qui offrait, coupait l'animal par pièces et lavait le ventre et les jambes dans de l'eau ; les sacrificateurs mettaient le feu sur l'autel, du bois sur le feu et arrangeaient au-dessus les pièces de l'animal, la tête et la graisse, et tout brûlait sur l'autel. C'était un sacrifice fait par feu, en bonne odeur à l'Éternel.

SOPHIE. — Je comprends maintenant pourquoi on appelle cela un holocauste, mais voudrais-tu me dire, chère maman, pourquoi c'était une bonne odeur à l'Éternel ?

LA MÈRE. — Parce que le feu, qui est une figure du jugement de Dieu, avait entièrement consumé l'offrande et qu'ainsi la sainteté de Dieu était satisfaite. Ne te rappelles-tu pas que Noé, ayant offert des holocaustes après sa sortie de l'arche, « l'Éternel flaira une odeur d'apaisement ? » (Genèse VIII, 21.)

SOPHIE. — Oui, maman, mais je ne comprends pas bien comment cela peut satisfaire Dieu.

LA MÈRE. — Pour que l'homme pût s'approcher de Dieu, il fallait qu'il fût parfaitement saint. Or c'est ce qui n'avait pas lieu : l'homme est pécheur. Alors on présentait une victime sans *défaut*, à la place de l'homme, et Dieu l'agréait et il était satisfait. C'est pour marquer que la victime était acceptée à la place de l'homme que celui-ci mettait la main sur elle. La victime sans tache était acceptée de Dieu et l'homme avec elle.

SOPHIE. — Je te remercie, maman, de m'avoir expliqué cela, car je voulais aussi t'en demander la signification. Voudrais-tu me dire maintenant comment l'holocauste était une figure de Christ.

LA MÈRE. — L'holocauste représente le sacrifice parfait du Seigneur Jésus, qui s'est offert volontairement pour faire toute la volonté de Dieu et qui, tout entier consacré à Dieu, s'est abaissé dans son obéissance jusqu'à la mort de la croix. (Hébreux X, 5-9, Philippiens II, 7, 8.)

SOPHIE. — Chère maman, n'est-ce pas la croix où Jésus a souffert, qui est comme l'autel où la victime était brûlée tout entière ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Il était la victime pure. Sa pureté était figurée par l'eau dont on lavait



l'animal égorgé ; il était « l'agneau sans défaut et sans tache » (1 Pierre I, 19), présenté à Dieu et lui étant parfaitement agréable. Satan n'avait rien en lui ; Il faisait toujours ce qui plaisait à Dieu et ce que Dieu lui commandait. (Jean XIV, 30, 31 ; VIII, 29.) Quand il laissa sa vie, c'était volontairement et selon le commandement de son Père. (Jean X, 17, 18.) Et c'est ainsi que par l'Esprit éternel, il s'est offert à Dieu sans tache. (Hébreux IX, 14.)

SOPHIE. — Le Seigneur Jésus a-t-il donc passé par le jugement de Dieu ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Rappelle-toi son cri lorsqu'il était sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il s'était offert lui-même pour subir tout ce qu'il y a de plus terrible dans le jugement de Dieu contre le péché.

SOPHIE. — Oh ! chère maman, quel dévouement, quelle obéissance que celle du Seigneur Jésus !

LA MÈRE. — Oui ; il n'avait pas connu le péché et volontairement avait pris cette place sous le jugement de Dieu et dans la mort, salaire du péché, et c'est pourquoi il était parfaitement agréable à Dieu. De cette croix, de ces souffrances, de cette mort de Christ, montait vers Dieu un parfum de bonne odeur.

SOPHIE. — Et que veut dire pour nous ce que l'Israélite faisait en mettant la main sur la tête de l'animal ?

LA MÈRE. — L'animal était accepté de Dieu et l'Israélite avec lui ; de même Christ, s'étant offert lui-même à Dieu volontairement en victime d'agréable odeur, Dieu accepte ceux qui s'approchent de Lui par Christ ; ils lui sont agréables comme Christ lui-même. Par sa grâce, il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé. (Éphésiens I, 6.)

SOPHIE. — Quel bonheur pour nous, maman. Nous pouvons donc nous approcher de Dieu sans crainte.

LA MÈRE. — Assurément. Nous avons accès près de Lui, en confiance par la foi en Christ. (Éphésiens III, 12.)

SOPHIE. — Chère maman, je voudrais encore te demander une chose. Les enfants d'Israël savaient-ils ce que signifiaient ces offrandes ?

LA MÈRE. — Non ; mais ils savaient qu'un holocauste était agréable à Dieu et que Dieu agréait celui qui l'offrait.

SOPHIE. — Mais tous n'étaient pas assez riches pour offrir un jeune taureau.

LA MÈRE. — C'est vrai ; mais Dieu y avait pourvu dans sa grâce. Si quelqu'un n'avait pas de jeune taureau, il pouvait offrir un agneau ou un chevreau, et même, s'il était très pauvre, deux tourterelles ou deux pigeonneaux. Ainsi personne n'était exclu et chacun pouvait s'approcher avec une offrande d'agréable odeur à l'Éternel. « On est agréable selon ce que l'on a. » (2 Corinthiens VIII, 12.)

SOPHIE. — Cela est bien selon ce que Dieu nous fait connaître de son cœur. Et nous, chère maman, pouvons-nous lui offrir quelque chose ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Premièrement, nous sommes rendus agréables à Dieu en Christ, à cause de Lui ; mais ensuite l'apôtre nous dit : « Je vous exhorte donc par les compassions de Dieu, à présenter vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service intelligent. » (Romains XII, 1.)

---

## Christ s'est offert à Dieu sans tache

Venez à la croix du Calvaire ;  
Oh ! contemplez l'Agneau de Dieu.  
Il souffre, élevé de la terre,  
Seul en ce sombre lieu.

Pourquoi ce cri, pourquoi cette agonie :  
Mon Dieu, mon Dieu, tu m'as abandonné ?  
Ah ! cher enfant, il a livré sa vie ;  
De son plein gré, Lui-même s'est donné.

Pourquoi ce sang, pourquoi ce sacrifice ?  
C'est Dieu qui t'aime ; il te montre son cœur.  
Il te dit là : Je suis un Dieu propice ;  
Car j'ai livré mon Fils pour le pécheur.

Et maintenant l'holocauste suave,  
Dont le parfum monte sans cesse à Dieu,  
Te dit : Pécheur, que le sang de Christ lave,  
Approche-toi, viens, adore au saint lieu.

Venez, venez et sur son trône  
Oh ! contemplez Emmanuel.  
La gloire à jamais le couronne  
Au séjour éternel !

---

## Un agneau de Jésus

Isabelle était une enfant d'environ sept ans. Le Seigneur avait touché son jeune cœur et s'était révélé à elle d'une manière si distincte, qu'elle avait trouvé dans son grand amour un doux repos et une sécurité parfaite. Elle aimait Jésus en retour.

Elle le connaissait d'abord comme son Sauveur, puis comme son Berger, son Seigneur et son Ami. Toutes les fois qu'elle avait quelque souci, quelque chagrin de son âge, elle allait à Jésus et le lui disait, car il est écrit de Lui : Il paîtra son troupeau comme

un Berger ; il assemblera les agneaux entre ses bras, il les placera dans son sein.

Une petite conversation qu'elle eut avec sa tante, montrera combien, pour la petite Isabelle, la présence du Seigneur était une réalité.

Sa tante avait souvent remarqué qu'en montant ou en descendant les escaliers, Isabelle laissait toujours un espace entre elle et le mur ou la rampe. Désirant en connaître la raison, elle demanda un jour à l'enfant :

— Pourquoi ne vas-tu pas plus près de la rampe, ma chérie ?

— Oh tante, répondit-elle, je veux Lui laisser de la place.

— A qui donc ?

— Au Seigneur Jésus, tante. Il monte et descend avec moi.

Ainsi le Seigneur gardait son agneau si près de Lui, que rien pour Isabelle n'était plus réel que sa présence, ses soins constants et son fidèle amour.

Enfant qui lis ces lignes, la présence de Jésus est-elle réelle pour toi, et réjouit-elle ton cœur ?

### Questions pour le mois de janvier

1. Quel est le mot qui, dans le premier chapitre de Marc, exprime l'activité du Seigneur Jésus et des siens, et combien de fois le mot s'y rencontre-t-il ?

2. Quelle est la circonstance en rapport avec la tentation et qui n'est mentionnée que par Marc ?

3. Par quel nom particulier le Seigneur est-il désigné au commencement de chaque Évangile ? (Pour Luc il faut chercher dans le cours du chapitre.)

4. En quoi diffère le commencement de l'évangile de Marc de celui de Matthieu et de Luc ?



## AGNÈS

ou

LES VOIES MERVEILLEUSES DE LA GRACE DE DIEU

La petite Agnès demeurait dans un joli village à peu de distance de la mer. Sans nul doute, vous auriez trouvé bien étrange la maison qu'elle habitait. On l'appelle la « cabane noire, » parce qu'elle est faite simplement de planches clouées ensemble et peintes en noir. Comme elle est isolée, elle a une apparence tout à fait sombre ; mais à l'intérieur, c'est une gaie petite demeure qui se compose de trois chambres, et où l'on pourrait être très heureux si l'on avait la crainte de Dieu. Sans cela, vous le savez, mes enfants, personne ne saurait être heureux, pas même dans un palais. Dieu a tellement rattaché notre bon-

heur à sa bénédiction que rien, dans ce monde, ne peut nous donner réellement le premier, à moins que nous ne possédions la seconde. Nous pouvons nous figurer que nous sommes heureux, quand nous possédons quelques-uns des plaisirs de ce monde, mais ils passent bientôt. La parole de Dieu en compare la jouissance au « pétilllement des épines sous le chaudron ; » c'est comme l'éclat d'une grande lumière qui ne dure qu'un moment, et à laquelle succèdent de profondes *ténèbres* ; les *ténèbres* de l'âme. Les *ténèbres* matérielles sont bien tristes, mais combien terrible il est pour une âme *d'être* dans la nuit, de n'avoir jamais entendu la voix de Dieu disant : « Que la lumière soit et la lumière fut ! » (Genèse I, 3 ; 2 Corinthiens IV, 6.)

Bien que la clarté du jour brillât à travers les fenêtres de la « cabane noire, » la lumière de Dieu n'y avait jamais resplendi ; jamais n'y avait lui « la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ. » Mais si ceux qui demeuraient là ne pensaient pas à Dieu, Dieu avait ses pensées à leur égard. Cela nous montre ce que Dieu est, et ce qu'il aime à faire. Jésus nous a cherchés quand nous étions éloignés. Il est toujours Celui qui va après ceux qui sont égarés ; Il n'attend pas qu'ils le cherchent, sans cela personne ne serait jamais trouvé, puisque « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu. » Bien loin de le chercher, chacun s'efforce au contraire de s'éloigner toujours plus de Lui.

Quelques-unes des cousines d'Agnès viennent à notre école du dimanche. Une après-midi, parmi les nouvelles figures qui s'y montrent souvent, se trouvèrent Agnès et sa sœur Emilie, l'une âgée de sept ans, l'autre de trois. Leur grande sœur Marguerite qui avait quatorze ans, prenait soin d'elles et de leur toute petite sœur, parce que leur mère était morte

un an auparavant de la petite vérole. Marguerite tenait les enfants très propres et les envoyait régulièrement à l'école.

Les enfants à l'école du dimanche sont souvent très inattentifs. Les instruire est une œuvre qui demande de la patience ; on a besoin d'être avec Dieu pour la poursuivre. Agnès n'était ni meilleure ni pire que les autres, mais comme elle était ordinairement assise près de la maîtresse, qu'elle reçût ou non ce qu'elle entendait, elle pouvait en tout cas mieux entendre que la plupart.

Il y a quelques semaines, nous eûmes une petite fête à laquelle prit part une école du voisinage. C'était par une belle journée ; on se serait cru au mois de juin plutôt qu'en février. Nous étions cinquante à soixante, et parmi nous un garçon impotent que l'on poussait dans une brouette, et qui agitait en guise de drapeau son mouchoir rouge fixé à un bâton. C'était une joyeuse bande. Avant le goûter, quelques-uns des enfants récitèrent quelques hymnes ou d'autres petites poésies, et un petit garçon dit le Psaume XXIII, qui parle d'une manière si touchante des soins du bon Berger pour ses faibles brebis et de leur heureux lot, quand il les conduit dans les verts pâturages et le long des eaux tranquilles.

Après le goûter, on fit des jeux pendant une demi-heure dans une prairie, puis suivirent quelques courtes exhortations très intéressantes, et enfin on termina en distribuant aux enfants des petits livres.

Le père d'Agnès était venu pour chercher ses enfants et porter la petite Emilie, de peur qu'elle ne fût trop fatiguée. Chemin faisant, il écoutait Agnès lui raconter tout le bonheur de cette journée, car il aimait beaucoup sa petite fille et prenait grand plaisir à l'entendre causer. C'était un homme rude et qui parlait quelquefois sans ménagements aux autres,

mais jamais à ses enfants. Agnès en particulier était sa favorite ; et à vrai dire elle l'était de toute la famille.

Je vous ai donné tous ces détails sur Agnès et sa famille, afin que vous preniez d'autant plus d'intérêt à ce que j'ai maintenant à vous dire.

(A suivre.)

---

## Entretiens sur le Lévitique.

### LES SACRIFICES

(Lévitique II.)

LA MÈRE. — Te rappelles-tu, Sophie, de quelle offrande nous avons parlé la dernière fois ?

SOPHIE. — De l'holocauste, maman, et du Seigneur Jésus qui s'est offert tout entier à Dieu, jusqu'à mourir sur la croix.

LA MÈRE. — C'est cela. Aujourd'hui nous nous entretiendrons de l'offrande du gâteau. Elle nous rappelle la vie sainte et dévouée du Seigneur Jésus sur la terre, sa grâce et sa perfection comme homme. Celui qui présentait cette offrande apportait au sacrificeur de la fine farine ; il versait de l'huile sur le gâteau, et mettait de l'encens par dessus. Ensuite le sacrificeur prenait une poignée de la fine farine et de l'huile dont le gâteau était fait, et *tout* l'encens, et il les faisait fumer sur l'autel. C'était une offrande faite, par feu, en bonne odeur à l'Éternel,



SOPHIE. — Et que faisait-on du reste ?

LA MÈRE. — C'était pour les sacrificateurs qui le mangeaient comme une chose très sainte, dans le parvis du tabernacle d'assignation.

SOPHIE. — Mais ce n'était pas la farine mêlée d'huile qu'ils mangeaient.

LA MÈRE. — Non, sans doute. Cette offrande était préparée sous différentes formes. C'étaient ou des gâteaux cuits au four, ou bien des beignets ; ou encore des gâteaux cuits sur la plaque ou dans la poêle. Mais ils devaient toujours être faits de fine farine pétrie avec de l'huile et oints d'huile. Et jamais on ne pouvait y mettre ni levain, ni miel.

SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — Je te le dirai plus tard. Pour le moment, occupons-nous des choses qui composaient le gâteau. Tu sais d'où l'on tire la farine ?

SOPHIE. — Elle vient du blé.

LA MÈRE. — Oui, c'est le fruit de la terre, et le Seigneur Jésus était un vrai homme sur la terre, bien qu'il fût Fils de Dieu. Lui-même comme homme se compare à un grain de blé. (Jean XII, 24.) Mais as-tu jamais passé la main dans la fine farine ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est extrêmement doux, on n'y sent rien de rude, ni d'inégal.

LA MÈRE. — Eh bien, n'est-ce pas une image très juste du caractère que notre précieux Sauveur a montré sur la terre ? Chez les plus excellents serviteurs de Dieu, on découvre bien des inégalités et des imperfections ; voit-on rien de semblable chez le Seigneur Jésus ?

SOPHIE. — Oh non, maman ! Il est constamment le même, si doux et si bon envers les pauvres pécheurs et les affligés.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais en même temps, quand il le fallait, il reprenait les orgueilleux pharisiens, et

il blâmait ses disciples. Depuis son enfance, nous le voyons parfait dans toutes ses voies, parlant et agissant exactement comme il le fallait, et quand il le fallait. Te rappelles-tu ce qui Lui arriva quand il avait douze ans ?

SOPHIE. — Oui, maman, il était resté dans le temple pour écouter les docteurs et leur faire des questions. Et Joseph et Marie le trouvèrent là, et il leur dit qu'il lui fallait être aux affaires de son Père. C'était Dieu, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute, mais ensuite il retourna avec Joseph et Marie et leur était soumis. Il savait, dans la même parfaite grâce, s'occuper de Dieu et demeurer dans la position d'homme qu'il avait prise. Et c'est ainsi que nous voyons qu'il avançait en faveur auprès de Dieu et des hommes. (Luc II, 41-51.) Dans toute sa vie, nous voyons cette harmonie parfaite. Il faisait toujours exactement ce qu'il y avait à faire, parce qu'il faisait toujours la volonté de Dieu.

SOPHIE. — C'est bien beau, maman, combien je voudrais ressembler à Jésus.

LA MÈRE. — Tu lui ressembleras toujours plus, mon enfant, en te laissant conduire par son Esprit. Lui était le seul qui fût sans péché, et c'est pourquoi il ne devait pas entrer de levain dans le gâteau qui le représentait. Tu sais ce que c'est que le levain ?

SOPHIE. — C'est ce que l'on met dans la pâte pour la faire lever.

LA MÈRE. — Oui, et dans l'Écriture c'est la figure de la corruption intérieure dans l'homme. (1 Cor. V, 8.) Or le Seigneur Jésus n'a point connu le péché. (2 Cor. V, 21.) Te souviens-tu de ce que représente l'huile ?

SOPHIE. — Tu m'as dit que c'était le Saint-Esprit. Que signifie donc que la farine était pétrie avec de l'huile ?

LA MÈRE. — C'est que le Seigneur Jésus comme homme avait été formé par le Saint-Esprit et par la puissance de Dieu. (Luc II, 35 ; Hébr. X, 5.) Voilà pourquoi dès sa naissance, il était saint, sans aucune souillure. Il était vraiment un homme ; il fut un petit enfant dans la faiblesse, puis un jeune garçon et enfin nous le voyons parvenu à l'âge de trente ans, semblable à nous en toutes choses, hormis le péché.

SOPHIE. — Mais les gâteaux étaient aussi oints d'huile, qu'est-ce que cela veut dire ?

LA MÈRE. — On versait de l'huile dessus. Cela représente la puissance du Saint-Esprit, suivant laquelle Christ agissait. Non seulement il avait été formé par le Saint-Esprit, mais à son baptême le Saint-Esprit descendit sur Lui, et après cela nous lisons que, dans la puissance de l'Esprit, il commença son ministère. (Luc IV, 14.) Dieu l'avait oint du Saint-Esprit et de puissance. (Actes X, 38.) Comme homme, le Fils de Dieu était rempli du Saint-Esprit qui le faisait agir en obéissant à Dieu en toutes choses.

SOPHIE. — Et l'encens, maman, qu'est-ce que c'était ?

LA MÈRE. — Une substance qui, placée sur le feu, répand une odeur agréable. C'est ainsi que toutes les grâces et les perfections de Christ, son obéissance et son dévouement dans toute sa vie, étaient comme un parfum qui montait vers Dieu. *Tout* ce que le Seigneur Jésus faisait, c'était pour Dieu, pour sa gloire. Comme les gâteaux cuits au feu, comme l'encens brûlé au feu, notre divin Sauveur était éprouvé de toutes manières ; c'est ce que représente le feu. Il souffrait en voyant l'état de misère et de ruine de l'homme ; il était ému de compassion et pleurait au milieu des souffrances que le péché a amenées sur la terre. (Matth. VIII, 16, 17 ; IX, 36 ; XIV, 14 ; Luc

VII, 13 ; XIX, 41 ; Jean XI, 33, 35.) En même temps, il souffrait d'être méprisé, rejeté, de ne pas être compris même des siens, de voir les hommes refuser le salut qu'il apportait. (Marc III, 5 ; IX, 19.) Mais il n'en continuait pas moins son service d'amour envers les pécheurs, et cela était agréable à Dieu.

SOPHIE. — Tu m'as dit aussi, maman, que l'on ne devait pas mettre de miel dans ces gâteaux. Voudrais-tu me dire pourquoi ?

LA MÈRE. — Le miel, comme tu le sais, est doux et agréable au goût. C'est l'image des choses qui nous plaisent naturellement, qui nous sont agréables, comme l'affection de nos parents, les amitiés, les qualités aimables que nous voyons chez les autres, et dont nous jouissons. Cela n'est point mal en soi, et l'on en peut user (Prov. XXIV, 13 ; XXV, 16, 27), mais cela ne pouvait entrer dans un sacrifice de bonne odeur. Quand Jésus accomplissait son service de dévouement et s'offrait tout entier à Dieu dans sa vie sainte, il disait : « Qui est ma mère ou qui sont mes frères?... Quiconque fera la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. » (Marc III, 33-35.) Mais quand son service sur la terre est terminé, qu'il est sur la croix, alors il dit à sa mère en parlant du disciple qu'il aimait : « Voilà ton fils, » et à Jean : « Voilà ta mère. »

SOPHIE. — Merci, maman, de m'avoir expliqué cela. Je vois que Jésus, par dévouement pour Dieu, renonçait à ce qu'il y a de si doux.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Il y avait encore une chose qui devait se trouver dans les gâteaux, c'était le sel. L'Éternel dit à Moïse : « Tu ne laisseras point manquer sur ton gâteau le sel de l'alliance de ton Dieu. »

SOPHIE. — Que représentait donc le sel ?

LA MÈRE. — Tu sais à quoi il sert.

SOPHIE. — Oui, maman, à assaisonner les aliments.

LA MÈRE. -- Et aussi à préserver de la corruption. C'est donc ici une figure de ce qui est durable, de ce qui ne peut se corrompre et se détruire. L'alliance de Dieu est une chose stable, et Christ les délices de Dieu, la bonne odeur de tout ce qu'il est dans sa personne adorable, demeure à jamais pour Dieu et pour nous. « Il est le même, hier, aujourd'hui et éternellement. » (Héb. XIII, 8.) Notre héritage dans les cieux est incorruptible. (1 Pierre I, 4.)

SOPHIE. — Quel bonheur pour nous, maman. Mais il y a encore une chose que tu ne m'as point expliquée. Les sacrificateurs mangeaient une partie du gâteau, mangeaient-ils aussi de l'holocauste ?

LA MÈRE. — Non ; Christ, dans sa mort sur la croix, s'offrait tout entier à Dieu pour le glorifier. Mais Christ était le pain descendu du ciel. (Jean VI, 51.) Ceux qui croient en Lui sont faits rois et sacrificateurs. (1 Pierre II, 5 ; Apoc. I, 6.) Ils prennent leurs délices en Lui, se nourrissent de Lui, jouissent ainsi de la vie éternelle et partagent, pour ainsi dire, la table même de Dieu. (Jean VI, 51.) Mais cela ne peut se faire que dans un lieu saint, en la présence de Dieu, loin du péché, car c'est une chose très sainte, et l'on ne peut avoir communion avec Christ et le mal. (2 Cor. VI, 14-18 ; VII, 1.)

SOPHIE. — Je comprends cela, maman. C'est une chose si douce de penser à Jésus ; je suis toute réjouie quand tu me parles de Lui, quand il était petit enfant et que les anges chantaient de joie à sa venue ; puis quand il était un jeune garçon obéissant, puis un homme si bon, si doux, ne rejetant personne, accueillant même les petits enfants. Mais quand je fais mal, je suis triste, parce que je sais que cela ne peut Lui plaire. Oh ! que je voudrais l'aimer davantage.

LA MÈRE. — C'est le désir que l'Esprit de Dieu forme en nous, mon enfant. Plus nous le connaissons, plus nous le jugeons digne de notre amour et de nos louanges.



## L'Évangile selon Marc.

### CHAPITRE II.

Versets 1-12. Jésus revient à Capernaüm où il avait laissé ceux qui le cherchaient à cause des miracles qu'il avait faits pour la guérison de leurs corps. Dès que les gens de la ville ouïrent dire qu'il était à la maison, beaucoup d'entre eux s'y assemblèrent, de sorte que la maison ne pouvait tous les contenir. Alors il leur annonça la parole.

Quelle réunion nombreuse ! n'est-ce pas, chers enfants. Et quel prédicateur de la Parole ! Représentez-vous cette maison remplie, avec le Fils de Dieu au milieu, prêchant l'évangile. Mais quel bruit se fait entendre sur le toit\* de la maison, et qui vient déranger la réunion ? Ce sont des gens qui apportent à Jésus un paralytique, et qui découvrent le toit, afin de le faire arriver devant Lui, puisque, à cause de la foule, ils n'ont pu entrer par la porte. Cet acte, qui montrait leur foi, fit plaisir à Jésus ; et il répondit pleinement à leur foi, en pardonnant à cet infortuné ses péchés, et en le guérissant. Quelle chose merveilleuse ! Après avoir été amené, porté par quatre hommes, et descendu dans la maison par le toit percé, il en sortit par la porte, avec son lit sur ses épaules.

\* Nos jeunes lecteurs se rappelleront que les toits des maisons en Orient sont plats, en terrasse.

Les gens de la réunion reçurent des impressions diverses relativement à ce que Jésus dit au paralytique, et aussi à ce qu'il fit pour lui. Mais ce n'est pas sur ces impressions que je voudrais attirer votre attention ; elles ne furent, chez la plupart, que passagères (voyez Matth. XI, 23) ; c'est plutôt sur la foi des gens qui apportèrent le malade à Jésus. En agissant ainsi, ils montrèrent, par la part qu'ils prirent au service du Fils, une intelligence remarquable de ce qu'est le cœur de ce serviteur parfait, et une foi qui surmonta tous les obstacles dont une foule pleine de curiosité ou poussée par une dévotion religieuse extérieure, entourait celui dont ils cherchaient à approcher avec leur fardeau. Puissions-nous, chers lecteurs croyants, prendre part au service du Seigneur avec une foi semblable à celle de ces gens, aujourd'hui que l'affluence religieuse des systèmes de la chrétienté entoure Jésus de tant d'obstacles.

Vers. 13-17. Jésus continue son service et en longeant la mer, il enseigne la foule qui venait à Lui. Puis, en passant, il appelle Lévi, qui était assis au bureau de péage, en lui disant : Suis-moi. Lévi se lève, le suit, et prend ensuite part, lui aussi, au service du Seigneur. Sa foi,\* qui le fait passer par-dessus les obstacles que lui présentaient les circonstances qui l'entouraient, diffère de celle des gens du passage précédent en ce que c'est Jésus qui vient à lui, tandis qu'eux étaient venus à Jésus. La foi des gens qui apportèrent le paralytique a rapport à ce que Jésus donne, et celle de Lévi, à la personne de celui qui donne.

Toutefois c'est Jésus lui-même qui est devant nous. Voyez-le, chers enfants, assis à table chez Lévi, man-

\* C'est par la foi que Lévi répondit à l'appel du Seigneur. Voyez, comme exemple, Abraham. (Hébreux XI, 8.)

geant et buvant avec ces pauvres pécheurs. Il n'agissait pas ainsi pour sanctionner le mal, on le comprend, mais pour en délivrer ceux qui étaient là avec Lui, ceux qui se portaient mal moralement, car il était venu pour appeler, non des justes, mais des pécheurs. Cette grâce ne vous attire-t-elle pas, ô vous qui vous portez mal ? Répondez à l'appel qu'Il vous adresse aujourd'hui, puisque c'est vous, *pécheurs*, qu'Il est venu appeler.

Vers. 18-22. Les serviteurs religieux d'alors, soit sincères, soit hypocrites \*, qui n'appréciaient pas Jésus, et qui ne travaillaient pas avec Lui, avaient été témoins de la manière dont le service de la grâce de Dieu fait le bonheur du serviteur Fils de Dieu, et de ceux qui servent en communion avec Lui ; ils avaient vu aussi comment ce service répond aux besoins des misérables pécheurs, ainsi que nous le montre le passage précédent, et maintenant ils s'adressent à Jésus pour savoir la raison de la différence qui existait entre leur manière de faire et celle de ses disciples. Jésus leur montre que cette différence provient de l'appréciation de Sa personne, qui est la joie et le tout des siens. Ensuite, par une parabole, il leur fait voir que non seulement leur service est vain, mais que leur état est tel que Lui, Jésus, ni son service ne peuvent le réparer. Lui seul doit être tout, à l'exclusion de l'homme et de ce qui vient de lui. Il leur fallait tout à neuf : le vêtement, c'est-à-dire la justice, le vaisseau, c'est le nouvel homme, et le vin nouveau ou la joie du nouvel homme. Il en est de même aujourd'hui, chers enfants ; la grâce de Dieu annoncée par ceux qui prêchent *Christ*, n'a pas

\* Les disciples de Jean devaient être sincères, tandis que les pharisiens étaient hypocrites, comme le prouvent plusieurs passages des évangiles.



pour but de réparer l'état de l'homme, mais de montrer que Jésus doit être tout pour nous, à l'exclusion de l'homme et de tout ce qui vient de lui. (Voyez 2 Cor. V, 17 et Philip. III, 9.) Et, en effet, Jésus suffit pleinement à tout, et peut seul remplir le cœur d'une joie que rien d'autre ne saurait donner, et que personne ne peut ravir. (Jean XVI, 22.)

Vers. 23-28. Quoique Jésus soit la joie et le tout des siens, ils n'ont pas, par ce fait, ce qui les place dans une position facile ici-bas, ni non plus ce qui les fait honorer du monde, même religieux. C'est le contraire qui a lieu. Les disciples ont faim. De plus, les hommes faisant profession de piété trouvent aussi à redire dans ce que les disciples font pour apaiser leur faim. Ils n'ont pas compris le bonheur de ceux qui suivent le Rejeté, qui préfèrent s'attacher à Christ en qui ils trouvent leur joie et leur ressource, plutôt que de demeurer dans une organisation religieuse où Il n'a point sa place, et où cependant on s'est établi à son aise, où l'on trouve un sabbat, un repos. Mais quelle douceur pour les disciples du Seigneur de voir comment Lui-même les défend contre leurs adversaires !

Ce que Jésus cite de David aux pharisiens, montre quelle était la pensée de Dieu sur ce qui se passait en ce moment où tout coïncidait d'une manière si frappante avec le temps où Saül régnait, et où David était rejeté. Mais l'Écriture nous apprend aussi quelle fut l'issue pour David et les siens de l'opprobre qu'ils souffraient, et pour Saül et les siens le résultat de leur opposition ; cette citation pouvait donc montrer en même temps quelle serait pour Jésus et les siens, ainsi que pour leurs adversaires, l'issue de ce qui avait lieu. Avec qui vous trouvez-vous, chers lecteurs ? avec Jésus et les siens, ou avec leurs adversaires ? Ne vous abusez pas ; de quelque beau nom qu'on se

pare aujourd'hui dans la chrétienté, Christ et les siens qui le suivent, y occupent la même position que Christ et les disciples autrefois au milieu des Juifs. On souffre avec Lui, on porte son opprobre.

---

### CHAPITRE III.

Versets 1-6. Jésus, continuant son service, entre encore dans la synagogue, où se trouvait un homme dont l'état appelait son secours. Dès qu'il est là, des yeux pleins de malice l'observent pour voir s'il guérirait ce pauvre homme le jour du sabbat. Jésus, connaissant leurs pensées, fait appel à leur conscience et à leur compassion; mais il ne trouve pas de place sensible en eux. Ils préfèrent garder le silence plutôt que de répondre d'après leur conscience. Alors Jésus les regarde avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leur cœur. On comprend un peu ce que Jésus dut éprouver, Lui qui se dépensait dans un service où son cœur, plein de grâce et de compassion, trouvait son plaisir à faire du bien, en voyant ces hommes, dans le lieu même où ils s'occupaient de leur service religieux, être sans cœur pour ce pauvre infirme, et s'attacher à un sabbat, dont leur infidélité avait fait un rite, un repos fictif ou pis encore, un repos dans l'opposition à Dieu et à son serviteur. C'est ce triste état de ces hommes qui indigna et attrista Jésus. Non seulement ils ne voulaient pas profiter de la grâce de Dieu, mais ils ne permettaient pas aux autres d'en profiter. Mais rien ne pouvait empêcher Jésus d'agir selon son cœur. Il guérit l'homme qui avait la main sèche. Alors les pharisiens et les hérوديens ne purent supporter cela, et ils tinrent conseil contre Lui, comment ils pourraient le

faire mourir. Quelle affreuse chose, n'est-ce pas, chers enfants ! Eh bien ! tel est le cœur de l'homme à l'égard de la grâce et de la vérité, qui vinrent par Jésus-Christ (Jean I, 17), s'il n'a pas été touché et renouvelé par cette grâce et cette vérité.

Vers. 7-12. Jésus, à cause de cette méchanceté, se retira vers la mer avec ses disciples. Ce n'était pas pour s'arrêter dans son service d'amour et de grâce, mais au contraire pour travailler d'autant plus. En effet, de toutes parts, une grande foule étant venue à Lui, il donne, loin de ceux qui voulaient l'entraver, un libre cours à sa grâce en répandant avec abondance les trésors des compassions et de la puissance de Dieu : Il en guérit *beaucoup*. Voyez, chers enfants, comment Jésus était accessible à tous. On se jetait même sur Lui pour être guéri, bien que ceux qui le faisaient ne soient pas à louer, car ils manquaient de respect pour la personne du fils de Dieu\*. Jésus est donc obligé, pour que la foule ne le pressât pas, d'avoir une petite nacelle à sa disposition.

Vers. 13-19. Alors Jésus s'adjoint des collaborateurs dans ce service d'amour et de grâce. Il les *appelle*, et ils viennent à Lui ; ensuite il les *établit* pour être *avec Lui*, et pour les envoyer prêcher, et pour avoir autorité de guérir les maladies et de chasser les démons.

Vers. 20-30. Ils reviennent à la maison ; et la foule s'assemble de nouveau, en sorte qu'ils ne pouvaient pas même manger leur pain. Les proches de Jésus apprennent cela, et ils veulent l'empêcher de con-

\* On n'agirait pas ainsi à l'égard d'un fils de roi dans ce monde. Les esprits immondes, quoique ce soit par crainte et non par respect (voyez versets 11 et 12), agissent aussi différemment,

tinuer son service, qui leur paraît être celui de quelqu'un qui est hors de sens. Voilà comment le bon sens naturel juge du ministère de Jésus. Mais il y avait aussi là des scribes, qui étaient descendus de Jérusalem, centre du service religieux juif ; ceux-là ne sont pas conduits par le bon sens naturel, mais par la haine contre Christ que produit, dans le cœur, la propre justice, qui veut servir Dieu sans la nouvelle vie. Eux aussi montrent comment ils apprécient le serviteur, Fils de Dieu. Le Seigneur ne tenait pas compte de leur religion qui glorifiait l'homme ; d'un autre côté, son service était pleinement confirmé par la puissance de Dieu qui s'y déployait pour le bien des misérables, aussi était-il l'objet de leur haine et de leur jalousie, car ils ne pouvaient souffrir d'être ainsi mis de côté par Lui. Alors, pour sauvegarder leur misérable position qu'ils ne veulent pas quitter, ils accusent Jésus d'avoir Bêelzéboul, et d'agir par sa puissance. Jésus, après leur avoir logiquement prouvé la futilité de leur raisonnement, et le fait qu'il était le vainqueur, et non le vaincu de Satan, leur montre que ce qu'il a en Lui c'est l'Esprit Saint par lequel il accomplissait son service, et, qu'en conséquence leur injure s'adressait à cet Esprit. C'est ce qui ne leur serait jamais pardonné.

Vous voyez par là, chers enfants, à quels terribles résultats on arrive, quand on persévère à refuser de s'incliner devant la parole de Dieu. Elle met de côté l'homme naturel et toute son énergie, qui est charnelle, et en matière religieuse, pire que nulle part ailleurs, et introduit Christ qui est tout par le Saint-Esprit.

Vers. 31-35. Enfin ses proches arrivent, et le font appeler. La nature intervient avec ses prérogatives pour mettre ordre à un service qu'elle considère comme insensé. Mais le Serviteur parfait ne peut être

lié dans son service par la nature, car c'est Dieu qu'il sert ; et c'est ce qui passe avant même tous les droits de la nature. Ce qu'il reconnaît pour sa parenté à cet égard, ce sont ceux que son service a rassemblés autour de Lui par la puissance de l'Esprit Saint, ceux-là qui font la volonté de Dieu. Et vous, lecteurs, faites-vous ainsi la volonté de Dieu ?

---

### Le plus beau nom.

Vous vous souvenez, mes enfants, du grand sujet de joie annoncé aux bergers par un ange. C'était simplement la naissance d'un petit enfant pauvre, dans une petite ville d'un petit pays. Combien de fois cela arrive autour de nous sans que personne s'en inquiète. Mais cette fois l'allégresse éclatait dans le ciel, parce que ce petit enfant était le Fils bien-aimé de Dieu, venu sur la terre pour sauver les hommes perdus et leur apporter le bonheur.

N'aimeriez-vous pas savoir ce qui arriva encore à ce petit enfant ? Dieu pense aux petits enfants et s'occupe d'eux, puisque son Fils a été comme l'un d'eux.

Vous savez, n'est-ce pas, que quand un petit enfant naît dans une famille, on commence par lui donner un nom. Vous en avez tous un qui vous a été donné à votre naissance. Eh bien, on donna aussi un nom au petit enfant de Bethléem.

Mais quel nom ? Oh ! vous le connaissez tous. Vos bouches me le disent. C'est Jésus. Mais qui avait choisi ce nom pour lui ? Ordinairement, ce sont les parents qui choisissent le nom qu'ils donneront à leur enfant, et c'est ce qui eut lieu aussi pour celui dont nous parlons. Ce n'était pas Marie sa mère qui avait choisi son nom. Le petit enfant de Bethléem était le Fils du Très-Haut, et il fut nommé par Dieu

son Père qui par son ange avait dit à Marie : « Tu appelleras son nom Jésus. »

Quand vous êtes né, qu'est-ce qui a conduit votre papa et votre maman à vous donner tel ou tel nom ? Ils ont dit peut-être : « Oh ! nous l'appellerons Louis, c'est un si joli nom. » Ou bien, « elle s'appellera Marie, comme sa tante que nous aimons tant ; » ou encore : « Il s'appellera Samuel, parce que nous voudrions que notre cher garçon fût comme le petit Samuel, un serviteur de Dieu. Mais vos parents ne savaient pas ce que vous deviendrez et ce qui vous arrivera. Dieu, au contraire, connaît toutes choses, et quand il donne un nom à quelqu'un, il sait ce que sera celui qu'il nomme et le nom l'indique d'avance. Que veut donc dire le nom qu'il donne à son Fils ?

Jésus signifie « SAUVEUR. » Et pourquoi Dieu donna-t-il ce nom au petit enfant né à Bethléem ? Parce que ce petit enfant devait sauver les pauvres pécheurs perdus en les délivrant de la puissance de Satan, de la mort et du péché, et leur ouvrir le ciel.

Et maintenant, mes enfants, dites-moi si vous connaissez un plus beau nom que celui-là ? Oh ! non, n'est-ce pas ? S'il y en avait eu un plus beau et plus grand, Dieu ne l'aurait-il pas donné à son Fils bien aimé ? Assurément. C'est ce nom, le seul sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés ; c'est ce nom que Dieu a placé au-dessus de tout autre, afin qu'au nom de JÉSUS se ploie tout genou des êtres célestes et terrestres et infernaux. Tel est ce nom donné au petit enfant. O mes chers petits amis, que ce nom soit le plus cher à votre cœur, qu'il vous rappelle la personne adorable du Fils de Dieu venu pour vous sauver, de Celui qui pour cela est mort sur la croix et qui est maintenant dans le ciel, où il veut vous avoir près de Lui.

## Le nom de Jésus

Oh ! que ton nom, Sauveur fidèle,  
A mon âme soit précieux.  
Que constamment il me rappelle  
Que pour moi tu quittas les cieux.

A ta naissance les saints anges,  
Venus du séjour éternel,  
Éclatent en chants de louanges :  
« Paix sur la terre, et gloire au ciel ! »

Petit enfant, dans une étable  
Tu t'abaissais jusques à nous.  
Dévoilant au cœur misérable  
Ce que la grâce a de plus doux.

C'était le cœur de Dieu lui-même  
S'ouvrant à nos regards ravis  
Et disant : Voyez ! je vous aime ;  
Car pour vous j'ai donné mon Fils.

Et tu parcourus sur la terre  
Ta route, à tous faisant du bien,  
Humble, patient, débonnaire,  
Aux cœurs brisés ouvrant le tien.

Puis sur la croix, dans la souffrance,  
Comme un agneau tu t'es offert,  
Pour qu'au croyant plein d'assurance  
Le chemin vers Dieu fût ouvert.

Oh ! que ton nom, Sauveur fidèle  
Me soit toujours plus précieux.  
Que constamment il me rappelle  
Que ton amour m'ouvrit les cieux.



## Réponses aux questions du mois de janvier.

1. Le mot qui marque l'activité du Seigneur et des siens dans le service est « aussitôt ; » versets 12, 18, 20, 24, 29 dans la version de Martin. Au verset 30, le mot « d'abord » est dans l'original le même qui est traduit par « aussitôt » dans les autres passages.

2. « Et il était avec les bêtes sauvages ; » verset 13.

3. Dans Matthieu, « Fils de David, Fils d'Abraham. » (I, 1.)

Dans Marc, « Fils de Dieu. » (I, 1.)

Dans Luc, « Fils du Très-Haut. » (I, 32.)

Dans Jean, « la Parole » et « Fils unique. » (I, 1, 18.)

4. Matthieu (chap. I) et Luc (chap. III) donnent la généalogie de Jésus-Christ, Marc n'en donne point.

## Questions pour le mois de février.

1. Quel autre nom portait Marc ; comment se nommait sa mère et de quel apôtre était-il parent ?

2. Où demeurait-il d'abord ; dans quelle ville alla-t-il ensuite, et avec qui ?

3. Avec qui commença-t-il un voyage missionnaire ? L'acheva-t-il ? Jusqu'où alla-t-il ?

4. Avec qui fit-il un second voyage ; dans quelle contrée, et pourquoi Paul ne voulait-il pas le prendre avec lui ?

5. De quelle manière Paul parle-t-il plus tard de Marc, et qu'est-ce que cela nous montre ?

Pour répondre à ces questions, chers enfants, il vous faut lire avec soin les chapitres suivants : Actes XII, XIII, XV ; Colossiens IV ; 2<sup>e</sup> Timothée IV et Philémon. Vous aurez ainsi fait vous-mêmes une petite histoire de Marc, le serviteur auquel Dieu confia le soin d'écrire l'évangile que nous étudions actuellement.

\* Par apôtres il ne faut pas seulement entendre les douze et Paul. D'autres sont nommés apôtres. Lisez Actes XIV, 14 ; Romains XVI, 7.

---





## AGNÈS

OU

LES VOIES MERVEILLEUSES DE LA GRACE DE DIEU

*(Suite et fin de la page 24.)*

Quelque temps après ce que j'ai raconté, une des femmes du village sortant de chez elle, vit une enfant enveloppée de flammes se précipiter hors de la cabane noire et courir vers les chaumières voisines. Cette femme courut donner l'alarme à la tante d'Agnès qui demeurait tout près. La tante avec d'autres voisines qui avaient vu les flammes ou entendu les cris accoururent, saisies de frayeur, pour voir ce qui était arrivé. Et là, dans la chaumière de la bonne voisine, se trouvait la petite Agnès, enveloppée d'un

morceau de natte, affreusement brûlée et poussant des cris déchirants.

Marguerite était sortie pour faire une commission et avait laissé les trois enfants ensemble. Agnès était bien assez âgée pour connaître le danger du feu, et, chose remarquable, ayant eu à porter quelques jours auparavant un message à sa maîtresse d'école, celle-ci, voyant une grande brûlure à son tablier, l'avait avertie que si elle ne prenait pas garde au feu, elle pourrait bien être brûlée un jour. Dieu ne l'avait pas laissée sans avertissement, bien qu'elle n'y eût pas fait attention. Sa sœur étant loin, Agnès était montée sur le garde-feu pour arranger quelque chose au-dessus de la cheminée; le feu se mit à ses vêtements, le violent vent de mars soufflant par la porte ouverte excita la flamme et l'enfant terrifiée se précipita vers la chaumière la plus voisine en appelant au secours. Mais quand le secours arriva, c'était trop tard. Le tablier, la petite robe; les jupons étaient réduits en cendres, laissant le pauvre petit corps couvert de plaies et n'ayant plus qu'à souffrir et à mourir.

Elle était là, entourée de cœurs qui s'apitoyaient sur elle et prêts à satisfaire à ses deux requêtes : « Oh ! portez-moi dans mon lit, portez-moi dans mon lit ! » Puis : « Mon pauvre bébé, qui est-ce qui ira voir où il est ? » Mais la petite jouait tranquillement dans son berceau, tout ignorante de ce qui s'était passé.

Un petit messenger vint en toute hâte m'annoncer ces tristes nouvelles, et bientôt après je me trouvais près de celle qui avait été la jolie petite Agnès, mais qui était devenue méconnaissable. Elle gisait là, sur le lit où on l'avait déposée, poussant des cris de douleur qui déchiraient l'âme. Je me penchai vers elle et l'appelai, mais elle n'y prit pas garde. Ma

sympathie n'ayant aucun effet, j'essayai la puissance du nom de Jésus, espérant que cela la calmerait, mais hélas ! ses cris devinrent encore plus aigus. Quand je lui demandai : « Agnès, aimerais-tu aller auprès du Seigneur Jésus ? » elle secoua la tête et dit : « Non. » Je parlai de Lui et de son amour, mais elle n'y fit aucune attention ; alors je dis : « Agnès, veux-tu que je demande au Seigneur Jésus de le prendre à Lui ? » Elle ne répondit point. « Veux-tu que la dame prie pour toi, Agnès ? » répéta sa tante. « Non, non ! » fut la seule réponse. Cependant, malgré son refus, penchée sur elle, j'essayai en quelques paroles de l'amener dans la présence de Dieu, de la porter dans mes bras aux pieds de Jésus, comme ceux qui autrefois apportèrent le paralytique auquel Jésus, voyant leur foi, dit : « Prends courage, mon fils, tes péchés te sont pardonnés. » Mais les cris de la pauvre enfant redoublèrent, de sorte que je ne pouvais plus même entendre mes propres paroles. Mon cœur fut saisi de douleur, car le nom de Jésus semblait ne produire que l'opposition et la détresse ; pleine de tristesse, je quittai la chaumière.

Après des heures de souffrance, les remèdes employés commencèrent à produire leur effet sur la petite patiente ; ses cris cessèrent, faisant place à des gémissements et à un sommeil agité. Le mercredi s'écoula ; c'étaient les dernières et précieuses heures. Sa vie ici-bas déclinait et rien n'indiquait qu'une autre vie la remplaçât. Il était difficile de dire si elle avait encore conscience de ce qu'on lui disait, mais vers la fin de la journée, il devint évident qu'elle ne le pouvait plus. Elle cessa de demander son père et de désirer sa présence, comme elle l'avait d'abord fait continuellement. Ma seule espérance, malgré tout ce qui semblait s'y opposer, c'était que Dieu, qui connaît la fin dès le commencement,

n'avait pas amené pour rien cette enfant à l'école du dimanche durant les derniers mois de sa vie, et qu'ainsi, quand bien même nous n'en aurions aucun signe ici-bas, nous la rencontrerions là-haut.

Tout moyen de communication avec elle était fermé ; elle était plongée dans une sorte de stupeur ; un de ses yeux était fermé pour ne plus se rouvrir, l'autre s'entr'ouvrait par moments, mais seulement pour jeter un regard vague. Nous ne pouvions plus rien pour elle. Alors Dieu commença à montrer comment il pouvait agir sans nous. Nous étions là, nous vîmes et admirâmes son œuvre. Les gémissements et les plaintes de la malade se tournèrent d'un autre côté. Incapable de s'adresser à l'homme, elle commença à parler à Dieu, qui agissait dans son âme par le Saint-Esprit, sans aucun intermédiaire humain.

Nous ne lui avons pas dit qu'elle allait mourir, mais Dieu le lui dit. Il lui fit connaître que son heure approchait. Et de ses pauvres lèvres brûlées par la fièvre sortirent ces paroles d'un petit cantique qu'elle avait souvent chanté à l'école du dimanche :

Il est une heureuse contrée,  
Loin, loin d'ici.

Bien loin en effet de cette scène de souffrances, mais bien près de celle qui souffrait. L'Esprit Saint lui montrait le bon pays ; par les portes entr'ouvertes, il lui faisait entendre les harpes d'or, et elle dit : « Écoutez, écoutez la belle musique ! »

Puis on la vit occupée de Celui qui fait que le ciel est le ciel, sans lequel le ciel ne le serait point pour l'âme qui l'aime. Comme Étienne, elle voyait Jésus, et son exclamation souvent répétée : « Divin Jésus ! Père céleste ! » disait ce que contemplait son regard si vague pour nous. « Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez. » Elle voyait, et comment n'au-

rait-elle pas aimé ? Et ces petites lèvres qui, certainement, n'avaient jamais auparavant fait entendre de telles paroles, s'ouvrirent pour dire : « Oh Jésus ! je t'aime ! Tu es mon Jésus ! Es-tu prêt ? Je le suis ! »

L'Esprit Saint la conduisit un pas plus loin. De « Jésus, » elle passa à « Christ. » Saisissait-elle en quelque mesure la portée de ce nom ? Christ, la tête glorifiée dans le ciel et l'union avec Lui en haut ? Nous « membres de son corps, de sa chair et de ses os ? » Nul ne peut le dire. Elle n'était qu'une jeune enfant ignorante, et pourtant elle nommait « Christ dans la gloire. » Dieu l'instruisait, quel maître Lui est semblable ? que ne pouvait-elle apprendre de Lui ?

Ainsi arriva le jeudi matin. La petite souffrante gémissait et s'agitait encore, tandis que les voisins la regardaient avec compassion et sans pouvoir rien faire. Le pauvre père était assis dans une autre chambre ; elle ne réclamait plus sa présence, et lui, la tête baissée, semblait dire comme Agar : « Que je ne voie point mourir l'enfant ! » Mon cœur saignait en le regardant. Je lui parlai tendrement de la petite, tandis que des larmes coulaient sur ses joues hâlées. Les voisins, debout autour de nous, écoutaient, et la pauvre Marguerite était assise près de lui avec la plus jeune enfant sur ses genoux. C'était une scène pleine de douleur.

« La petite Agnès s'en va, » dis-je, « mais c'est pour être avec son Sauveur. Que serait-il arrivé de chacun de nous s'il avait été appelé à mourir ? Qui aurait pu dire : « Je suis prêt ? » Cependant Jésus a versé son précieux sang afin que nous puissions être prêts. Il a frayé le chemin vers Dieu pour tout pauvre pécheur qui sait combien il est éloigné et qui désire revenir à Lui. Dieu vous prend votre petite Agnès, H., » dis-je encore au père, « que ce soit pour vous le commencement d'une nouvelle vie ; que ce soit le

point de départ de votre retour vers Dieu, et vous pourrez le bénir de ce qu'il a pris votre enfant à Lui. »

Des larmes seules répondirent à mes paroles. Nous nous agenouillâmes autour de la petite table, et assurément plus d'un de ceux qui se trouvaient dans cette pauvre demeure commença dès ce moment à désirer chercher et trouver ce Jésus, qui avait sauvé Agnès, et qui seul pouvait aussi les sauver.

La prière était terminée, et pendant quelques instants personne ne bougea. A la fin, nous nous relevâmes. Il se rassit près du feu, la tête cachée dans ses mains. Je posai ma main sur son épaule et lui dis : « Oh ! H. ; Dieu ne veut pas désespérer votre cœur ; il veut rendre votre âme plus blanche que la neige. » Un sanglot fut toute sa réponse.

Je rentrai pour voir Agnès encore une fois. Elle était couchée comme auparavant. Elle n'avait rien dit depuis quelque temps. Mais comme je la regardais, ses lèvres s'ouvrirent, et laissèrent passer ses dernières paroles comme un faible murmure : « Es-tu prêt ? Je le suis. »

Oui Jésus était prêt. Qui jamais s'est adressé à Lui sans le trouver prêt à répondre ? Il y eut encore quelques moments d'attente ; puis, sans combat, l'esprit d'Agnès passa en la présence de Jésus. Le bon Berger prit dans ses bras son petit agneau, pour l'y garder à jamais.

---

## Entretiens sur le Lévitique.

### LES SACRIFICES

*(Lévitique III, VI, 12-35.)*

LA MÈRE. — Quelle était, Sophie, la troisième espèce d'offrande que les Israélites présentaient à Dieu ? Te le rappelles-tu ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'étaient les sacrifices de prospérités. Mais pourquoi les offrait-on ?

LA MÈRE. — C'était pour rendre grâces à Dieu de quelque faveur, ou à cause d'un vœu que l'on avait fait, ou bien encore c'était une offrande que le cœur pieux désirait présenter à l'Éternel.

SOPHIE. — Est-ce que c'étaient des animaux que l'on offrait ?

LA MÈRE. — Oui ; c'était une bête du gros ou du menu bétail ; mais tandis que pour l'holocauste ce devait être un mâle sans tare, ici on pouvait offrir un mâle ou une femelle, mais toujours sans tare.

SOPHIE. — Et devait-on l'égorger comme l'holocauste ?

LA MÈRE. — Certainement. Celui qui l'amenait, posait la main sur la tête de l'animal, puis l'égorgeait à l'entrée du tabernacle et ensuite un sacrificateur prenait le sang et le répandait sur l'autel.

SOPHIE. — Que de sang était ainsi versé, chère maman !

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. Cela rappelait constamment que l'homme était pécheur (Hébreux X, 3, 4), et qu'il ne pouvait approcher de Dieu, même pour rendre grâces, sans que le péché n'eût été ex-

pié. Maintenant on n'a plus de victimes à offrir. C'est au nom de notre Seigneur Jésus-Christ que nous devons toujours rendre grâces pour toutes choses. A cause de son parfait sacrifice, offert une fois pour toutes (Hébreux X, 10), Dieu reçoit nos prières et nos actions de grâces.

SOPHIE. — Nous sommes vraiment bien heureux, chère maman. Mais que faisait-on ensuite de l'animal égorgé ? Le brûlait-on sur l'autel comme l'holocauste.

LA MÈRE. — Non ; on n'en brûlait que la graisse qu'on faisait fumer en bonne odeur à l'Éternel. Toute graisse d'un animal appartenait à l'Éternel.

SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — Parce que la graisse est la meilleure partie ; ce qui montre la santé et la vigueur de l'animal.

SOPHIE. — Et que faisait-on du reste ?

LA MÈRE. — Une partie était donnée aux sacrificateurs ; c'était la poitrine et l'épaule droite ; le reste était mangé par celui ou ceux qui offraient le sacrifice.

SOPHIE. — Dis-moi maintenant, chère maman, ce que cela signifiait.

LA MÈRE. — Dieu prenait plaisir dans ces offrandes de son peuple ; il les agréait et en même temps c'était comme s'il invitait celui qui les présentait à venir s'asseoir à sa table avec les sacrificateurs pour se nourrir des mêmes mets que Lui. Nécessairement l'Éternel avait ce qui était le plus excellent.

SOPHIE. — Je comprends cela, maman. Et maintenant Dieu veut-il aussi que nous venions nous asseoir à la même table que Lui ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et c'est pour nourrir, non pas nos corps, mais nos âmes et nos cœurs de ce qui est bien plus excellent que les sacrifices de



prospérité. Ceux-là n'étaient qu'une figure. Ma chère fille sait de qui ?

SOPHIE. — Oui, maman, de Christ.

LA MÈRE. — Eh bien, le Seigneur Jésus n'est pas seulement mort pour nous afin que nous soyons sauvés, mais Dieu, dans sa grâce, nous fait connaître combien il aime son Fils, quel plaisir il trouve en Lui, de quelle gloire il l'a couronné, et il nous invite à nous associer à Lui et à prendre en Christ le même intérêt, la même joie, le même bonheur qu'il y prend Lui-même. C'est ce que l'apôtre Jean appelle avoir communion avec le Père (1 Jean I, 3), et c'est ainsi que nos âmes sont nourries, fortifiées et rendues heureuses.

SOPHIE. — J'aimerais bien que tu m'expliques un peu plus ce mot « avoir communion ».

LA MÈRE. — C'est avoir les mêmes pensées et les mêmes sentiments qu'une personne. Par exemple, Sophie, tu te rappelles que, l'autre jour, nous regardions ensemble le soleil qui se couchait dans des nuages qui semblaient comme de l'or, et nous disions : Oh que c'est beau ! Ensuite nous sommes allées chez ta tante Marie que nous aimons tant, et nous avons eu un si grand plaisir à passer la soirée avec elle ; nous avons joui ensemble, nous avons été heureuses ensemble, nous avons communion ensemble. C'est la même chose avec Dieu à l'égard de Christ. Il nous montre la beauté qu'il trouve en Christ, nous fait connaître son amour pour Lui (Psaume XLV, 2 ; Jean III, 35), et quand nous entrons dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments que Dieu, nous avons communion avec Lui, et c'est ce qui fera notre joie dans l'éternité.

SOPHIE. — Merci, maman, de m'avoir expliqué cela. Je désire bien avoir ainsi communion avec Dieu ; on est si heureux.

LA MÈRE. — Oui, ma chère fille, mais notre appréciation de Christ est toujours bien faible en comparaison de celle de Dieu. Lui seul connaît toute la perfection de son bien-aimé (Mathieu XI, 27) ; l'amour de Christ surpasse toute connaissance (Éphésiens III, 19), mais nous le connaissons et en jouissons avec Dieu ; et à mesure que nous avançons, nous le connaissons mieux.

SOPHIE. — Est-ce que tout le monde pouvait manger du sacrifice de prospérités ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Aucune personne impure ne pouvait en manger. C'est la même chose pour nous. Si nous avons de mauvaises pensées, si nous avons dit ou fait quelque chose de mal, sans l'avoir reconnu et confessé à Dieu, nous ne saurions être en communion avec Lui et être heureux. (Lisez 1 Jean I, 9 ; II, 1, 2.)

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman. Quand j'ai été impatiente, ou que je n'ai pas vite fait ce que tu me disais, je suis toute honteuse et je n'ose presque plus penser à Dieu. Mais alors je vais lui dire combien j'ai été méchante, et de nouveau je suis heureuse.

LA MÈRE. — Que Dieu te donne, mon enfant, de vivre toujours plus près de Lui. Maintenant il faut que je te dise qu'on offrait autre chose avec le sacrifice de prospérités, et c'était bien remarquable. On présentait des gâteaux et des beignets sans levain pétris et oints avec de l'huile, et tu sais que cela représentait Christ, l'homme parfait. Mais en même temps on offrait aussi du pain levé.

SOPHIE. — Et qu'est-ce que cela signifiait ?

LA MÈRE. — Le mal, qui reste toujours en nous, même quand nous nous approchons de Dieu, mais auquel nous ne devons pas permettre d'agir de peur d'être souillés.

SOPHIE. — Tu m'as dit aussi, maman, que l'on offrait les sacrifices de prospérités pour rendre grâces ou comme offrande volontaire; est-ce qu'il y avait quelque différence ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et j'espère que tu le comprendras aisément. Quand ta tante t'a fait dernièrement cadeau d'un joli livre, tu en as eu de la joie dans le moment et tu l'as remerciée. Mais quand tu penses à elle, que tu te dis : « Combien tante Marie est bonne, elle pense toujours aux autres pour leur faire du bien ou leur procurer un plaisir. Oh ! je l'aime et je veux faire quelque chose pour elle. » Dans le premier cas, tu as eu un sentiment de reconnaissance parce que tu as *reçu* quelque chose ; dans le second cas, tu aimes la personne pour elle-même. Qu'est-ce qui est le plus profond ? Qu'est-ce qui est le plus durable ?

SOPHIE. — Oh maman, c'est quand on aime la personne même. Je suis bien contente quand tu me fais un cadeau, mais je t'aime toujours parce que tu es ma chère maman.

LA MÈRE. — C'est la même chose avec Dieu, mon enfant. Un Israélite pouvait offrir à Dieu un sacrifice pour Lui rendre grâces de quelque faveur que Dieu lui avait accordée. C'est ainsi que David disait : « Tu as délié mes liens ; je te sacrifierai des sacrifices d'actions de grâces. » (Psaume CXVI, 16, 17.) Mais un Israélite pouvait aussi être saisi à la vue de la grandeur et de la bonté de Dieu et dire avec le même David : « Je t'offrirai des sacrifices volontaires (ou de bon cœur) : Éternel ! je célébrerai ton nom, parce qu'il est bon. » (Psaume LIV, 6.) \* Ma chère fille a-t-elle compris ?

\* La différence des sentiments qui animait celui qui offrait est indiquée par le fait que, dans le premier cas, on devait manger la chair du sacrifice le jour même, et que, dans le second cas, on pouvait encore en manger le lendemain.

SOPHIE. — Je le pense, maman. Dieu nous comble de bénédictions, et il le fait parce qu'il est plein d'amour.

LA MÈRE. — C'est cela. Il nous a donné son Fils et avec Lui, il nous donne toutes choses, de sorte que nous pouvons dire : « Grâces à Dieu pour son don inexprimable. » (Romains VIII, 32 ; 2 Corinthiens IX, 15.) Et d'où vient cela ? De ce qu'il est amour. (1 Jean IV, 9.) C'est là sa nature adorable, et c'est pourquoi nous lui offrons un sacrifice de louanges. (Hébreux XIII, 15.)

---

## L'évangile selon Marc.

### CHAPITRE IV.

Ce chapitre commence une autre section de notre évangile. Vous avez vu, mes enfants, au chapitre précédent, comment Jésus a dû prononcer un terrible jugement sur les scribes qui, bien que conducteurs du peuple, ne reconnaissaient pas dans les œuvres du Seigneur la puissance de l'Esprit de Dieu, mais les attribuaient à Satan. Pour de tels hommes, le service de Jésus ne pouvait avoir aucun résultat. Il le continue toutefois, mais ce service ne pourra être utile qu'à ceux qui ont des oreilles pour entendre et dont Dieu a préparé le cœur et l'a rendu propre à recevoir la bonne semence, Sa parole, pour qu'elle y porte des fruits. Il ne s'agit plus de ramener Israël comme ensemble ; l'état de ce peuple est tel qu'une partie ressemble à un chemin durci par les pas, une autre à des endroits rocailleux, une troisième à un

terrain plein d'épines. Mais, grâces à Dieu, une dernière partie est une bonne terre. Ainsi le Seigneur va maintenant faire son service comme Semeur.

Versets 1-25. Jésus se met encore à enseigner près de la mer. Ni les blasphèmes des scribes, ni les efforts de ses proches pour l'entraver, ne l'empêchent de poursuivre son service d'amour, bien que ces choses puissent le modifier, ainsi que nous venons de le dire. Une grande foule s'étant rassemblée autour de Lui, il monta dans une nacelle, et de là s'adressa à la multitude restée sur le rivage.

« *Écoutez,* » leur disait-il, « voici, un semeur sortit pour semer. » Chers enfants, cette parole « *écoutez* » s'adresse aussi à vous. Oh ! prêtez l'oreille à l'enseignement du Seigneur. La parabole du semeur nous montre les résultats, dans les cœurs en général, du service et de l'action de la parole semée par le Serviteur. Elle diffère peu de celle que nous trouvons dans Matthieu ; toutefois, il y a quelque chose de plus dans l'évangile de Marc : au vers. 7, vous trouvez touchant les grains tombés parmi les épines, « et ils ne donnèrent pas de fruit, » paroles qui appuient sur le manque de résultat dans un tel terrain, et quant à ceux qui tombent sur la bonne terre (verset 8) : « Et d'autres tombèrent sur la bonne terre, et donnèrent du fruit, montant et croissant ; et rapportèrent l'un trente, et un autre soixante, et un autre cent. » Il y a là comme une progression destinée à nous faire voir que la parole reçue dans un terrain que Dieu a préparé, porte du fruit de plus en plus, ce qui est en harmonie avec le but de cet évangile, en faisant ressortir le résultat béni du service.

Nous trouvons la même chose dans l'interprétation que le Seigneur donne à ses disciples. Le mot « entrant » (vers. 19) nous révèle que non seulement la parole semée est étouffée par les choses dont le

cœur naturel est rempli, mais que ce qui est figure par les épines (convoitises, etc.), vient aussi du dehors et étouffe la parole déjà germée.

Jésus donne ensuite (vers. 21-25) un avertissement des plus sérieux. On voudrait peut-être dire : « Vous ne pouvez savoir ce qui se passe entre mon âme et Dieu relativement à l'action de la parole ; » mais voici la réponse du Seigneur : « La lampe vient-elle pour être mise sous le boisseau ou sous le lit ? N'est-ce pas pour être mise sur le pied de lampe ? Car il n'y a rien de secret qui ne soit manifesté, et rien de caché qui ne vienne en évidence. » L'état de l'âme se fait connaître par les fruits quand la parole est tombée dans une bonne terre, et par l'absence de fruits dans les autres cas, et cela soit qu'on envisage la chose au point de vue du salut, ou au point de vue des fruits produits par la parole chez ceux qui sont sauvés. On le verra dans les rapports et la conduite que l'on aura les uns à l'égard des autres, et l'on sera mesuré de la mesure dont on aura mesuré les autres. Et, pensez-y, chers enfants, qui jouissez de tant de privilèges, les avantages que vous possédez rendent votre responsabilité plus grande, et le jugement sera plus sévère là où la parole n'aura pas porté de fruits, comme aussi la récompense sera plus grande là où ces fruits auront été produits.

Vers. 26-29. Dans ce passage, comme dans les paraboles qui suivent, l'expression « royaume des cieux » que nous trouvons dans l'évangile de Matthieu est remplacée par celle-ci « royaume de Dieu, » qui a une portée plus générale. Ici nous voyons que le Serviteur sème ; et que Dieu prend soin de ce qui est semé. C'est Lui qui donne l'accroissement, comme Paul le disait aux Corinthiens (I<sup>re</sup> épître III, 6, 7) ; il veille sur cette semence et la fait germer et croître sans que le Serviteur sache comment, et

quand la moisson arrive, il y a du fruit à recueillir pour la joie de celui qui a semé et de celui qui moissonne. (Jean IV, 36.)

Vers. 30-34. Ce passage-ci nous montre le résultat de la coopération de l'homme dans le travail de Dieu. Il y a dans le développement extérieur quelque chose de grand, de belle apparence, mais à l'ombre de quoi s'abritent les oiseaux du ciel, — les mauvais esprits. Il n'en est pas ainsi du travail que Dieu accomplit seul. Ce n'est pas un grand arbre, mais d'abord l'herbe, ensuite l'épi, et enfin le plein froment dans l'épi. Tout y est bon. — On peut voir ordinairement ces deux effets dans les grands réveils. Il y a le travail de Dieu qui demeure, tandis que l'action de l'homme, tout en produisant quelque chose qui frappe par sa grandeur, cache des choses qui ne sont pas de Dieu.

En particulier, « il interprétait tout à ses disciples. » Quel privilège pour eux ! Nous voyons en même temps ici, comme aux vers. 10-12, le jugement prononcé sur ceux de dehors, c'est-à-dire ceux qui ne recevaient pas Jésus.

Vers. 35-41. Voici maintenant l'épreuve qui laboure le cœur, afin que la parole porte des fruits. Non seulement c'est Dieu qui fait croître la parole semée, mais il faut aussi que, par l'épreuve, il débarrasse le cœur de tout ce qui l'empêcherait de fructifier. (Voyez Jean XV, 2.)

Les disciples font un reproche à Jésus de ce qu'il dort tranquillement au sein de l'orage, sans paraître se soucier de leur péril. Mais c'était tout le contraire; leur Maître était plein de la plus tendre sollicitude pour ce qui les concernait; bien loin que l'orage fût un péril pour eux, c'était la preuve de sa fidélité et de son intérêt pour le bien de leurs âmes. S'il tarde à intervenir, c'est pour déployer devant eux la puis-

sance de sa parole, pour les délivrer, et en même temps, les réprimander à cause de l'incrédulité de leur cœur, qui venait d'être mise en évidence.

## La présentation du petit enfant dans le temple.

J'aimerais vous parler encore aujourd'hui, mes petits amis, de l'enfant qui était né à Bethléem et à qui l'on donna le plus beau de tous les noms, celui de Jésus.

Bien longtemps avant la naissance de Jésus, il y avait eu au pays d'Égypte une nuit terrible. Les méchants Égyptiens avaient fait des Israélites leurs esclaves et les traitaient avec une cruauté horrible, jusqu'à jeter leurs petits enfants dans le Nil. Et quand Dieu leur commanda de laisser aller son peuple, ils ne voulurent pas. Alors Dieu envoya son ange, et à minuit l'ange entra dans les maisons des Égyptiens et y tua tous les premiers-nés. Pensez quelle épouvante ! Mais les Israélites bien tranquilles chez eux, n'avaient vu périr aucun de leurs enfants. Dieu voulait leur rappeler comment, dans sa bonté, il les avait épargnés, et il avait ordonné que le premier fils qui naîtrait dans une famille, lui serait consacré.

« Il est à moi, » avait dit l'Éternel, et on devait le lui présenter quarante jours après sa naissance, en offrant en même temps un agneau, ou, si l'on était trop pauvre, deux tourterelles ou deux pigeonneaux.

C'est ce que l'on fit avec le petit enfant Jésus. Ses parents allèrent le présenter au Seigneur. Mais où ? A Jérusalem. C'était la ville que Dieu avait autrefois choisie et où Salomon avait bâti un temple magni-



sique dans lequel l'Éternel était venu habiter. Mais les Juifs devinrent si méchants que Dieu ne put plus rester avec eux ; il quitta le temple et les abandonna à leurs ennemis. Le grand et puissant roi Nébucadnetzar vint, détruisit la ville et le temple et emmena le peuple prisonnier à Babylone.

Dieu avait-il donc abandonné son peuple pour toujours ? Non, mes enfants. Il avait toujours le dessein d'envoyer son Fils sur la terre et ce Fils bien-aimé de Dieu devait naître à Bethléem. Aussi Dieu mit-il dans le cœur d'un autre roi nommé Cyrus, de renvoyer les Juifs dans leur pays et de leur permettre de rebâtir un temple. C'est ce qu'ils firent, et plus tard le roi Hérode, dont je vous reparlerai, fit embellir magnifiquement ce temple. C'était un grand et splendide édifice situé sur une colline ; il était tout de marbre blanc et d'or, éblouissant au soleil, et entouré de cours, d'appartements et de portiques. Devant le temple se trouvait l'autel où l'on offrait les sacrifices. Mais il y avait une chose qui y manquait. Laquelle donc ? C'est que Dieu n'y était pas venu habiter. Cependant il voulait bien l'appeler *sa maison*, et même il avait dit que la gloire de ce temple serait plus grande que celle du premier. Savez-vous pourquoi ? Je vais vous le dire, mes enfants. C'est que son Fils bien-aimé devait y venir, Lui en qui Dieu habitait, Dieu avec les hommes, EMMANUEL.

C'est en effet dans ce temple que Marie et Joseph vinrent présenter à l'Éternel le petit enfant Jésus. Mais ils étaient pauvres et ne purent offrir que deux pigeonneaux. Ah ! voyez, chers enfants, le Fils de Dieu venu dans une étable, couché à sa naissance dans une crèche et se trouvant là dans la maison de son Père comme un petit enfant pauvre. Nul ne faisait attention à Lui ; le sacrificateur ne savait qui il était, mais Dieu avait les yeux arrêtés sur Lui ; bien

qu'un faible et pauvre enfant, c'était son Fils bien-aimé.

Dieu, mes amis, aime à faire connaître ses secrets à ceux qui le servent. Il y en avait de tels à Jérusalem qui attendaient Celui que Dieu avait promis d'envoyer, et Dieu les avertit que le Seigneur était entré dans son temple. Parmi ces serviteurs de Dieu se trouvait à Jérusalem un homme pieux nommé Siméon. Le Saint-Esprit qui était sur lui, lui avait dit de la part de Dieu qu'il ne mourrait pas avant d'avoir eu le bonheur de voir le Christ. Comme Siméon devait attendre avec impatience ce beau jour ! C'est ainsi que vous, chers enfants, vous attendez le moment où va arriver quelqu'un que vous aimez. Et voilà qu'un jour, Siméon se sent pressé par l'Esprit de Dieu de se rendre dans le temple ; il va et que voit-il ? Celui qu'il attendait. Non pas un Roi puissant entouré de gloire, mais un petit enfant dans les bras de sa mère, une pauvre femme, accompagnée de son mari, un charpentier. Mais qu'importait cela à Siméon ? C'était celui que son cœur désirait, et plein d'un saint ravissement, il prend dans ses bras le petit enfant, il a près de son cœur le Fils de Dieu.

Oh ! mes enfants, quelle chose merveilleuse qu'un homme pécheur, comme vous et moi, ait pu tenir dans ses bras le Fils de Dieu ! Quelle condescendance de la part de Dieu ! Quel amour pour nous !

Siméon n'avait plus rien à désirer. Son bonheur sur la terre était parfait, il pouvait mourir, et il bénit Dieu et dit : « Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton serviteur en paix, car mes yeux ont vu ton salut. » Et ce n'était pas seulement le salut pour Siméon, c'était pour tous.

Cher jeune ami, n'aurais-tu pas aimé voir aussi ce petit enfant dans les bras de Siméon ? Le prendre dans les tiens, comme tu prends un petit frère, une

petite sœur ? Ah ! tu peux recevoir et posséder Jésus dans ton cœur. Il frappe à la porte et demande d'y entrer.

Il y avait encore une autre personne dont le cœur fut tout réjoui de voir Jésus. C'était une très vieille femme nommée Anne. Elle était prophétesse et servait Dieu nuit et jour. Elle arriva au temple au même instant que Siméon tenait le petit enfant et l'ayant aussi reconnu comme le Sauveur, aussitôt pleine de joie, elle se mit à parler de lui à tous ceux qui attendaient le salut.

Vous voyez, mes enfants, que l'ange avait bien raison d'annoncer un grand sujet de joie. Où courez-vous, bergers, au milieu de la nuit ? Oh ! nous allons à Bethléem, voir le Christ, le Seigneur, le Sauveur. Où cours-tu, Siméon ? Au temple, mes amis, le Sauveur vient d'y arriver. Que font ces gens autour d'un petit enfant dans le temple ? Pourquoi ont-ils l'air si heureux ? La mère est tout émue et tout étonnée ; les visages sont tout radieux ; les louanges éclatent. Ah ! c'est qu'ils voient, ils contemplent, ils possèdent leur Sauveur. Et quel est-il ? C'est ce petit enfant.

Les anges du ciel se réjouissaient à sa venue, les bergers louaient Dieu, Siméon, Anne et tous les saints bénissaient le Seigneur ; et vous, chers enfants, que voulez-vous faire ? Ah ! venez à Celui qui, après avoir été un petit enfant présenté à Dieu dans le temple sur la terre, est maintenant pour toujours dans la présence de Dieu, dans le ciel, couronné de gloire et d'honneur, et où il veut vous conduire aussi.

---

## Réponses aux questions du mois de février.

5. Marc se nommait aussi Jean (Actes XII, 12) ; sa mère se nommait Marie ; il était cousin ou neveu de Barnabas. (Colossiens IV, 10.)

6. Il demeurait d'abord à Jérusalem, mais Barnabas et Saul l'emmenèrent à Antioche. (Actes XII, 25.)

7. Il commença un voyage missionnaire avec Saul et Barnabas qu'il servait ; mais il ne l'acheva point ; il se sépara d'eux à Perge en Pamphylie et retourna à Jérusalem. (Actes XIII, 13.)

8. Il fit un second voyage avec Barnabas en Chypre. Paul n'avait pas trouvé bon de le prendre avec eux, parce que la première fois, il les avait laissés. (Actes XV, 36-38.)

9. Plus tard, Paul prisonnier à Rome parle de lui comme de son compagnon d'œuvre (Philémon 24) ; il recommande aux Colossiens de le recevoir (Colossiens IV, 10) ; et il dit à Timothée de l'amener, parce qu'il est utile dans le service. (2 Timothée IV, 11.)

Ainsi Marc qui d'abord s'était retiré en cédant à un sentiment de timidité ou de crainte, avait été fortifié par le Seigneur pour servir de nouveau.

## Questions pour le mois de mars.

10. Dans la parabole du chapitre IV de Marc, qui est le semeur ?

11. Que représente la semence ? (Voyez Luc VIII et 1 Pierre I.)

12. Quel est le terrain où la semence est semée ? (Voyez Matthieu XIII, 19 ; Marc IV, 15.)

13. Quelles sont les cinq conditions pour que la semence ne soit pas semée en vain ? (Lisez Matthieu XIII, 23 ; Marc IV, 20 ; Luc VIII, 15.)

14. Quel est l'effet produit par la semence reçue ? (Voyez 1 Pierre I ; Jacques I.)

15. Pourquoi Satan ôte-t-il du cœur la semence ? (Luc VIII.)

---



### Encore un appel'.

Noémi M. était la quatrième et dernière enfant d'une mère restée veuve de bonne heure, mais qui était du nombre de ceux qui en sincérité de cœur ont dit avec Josué : « Pour moi et ma maison, nous servirons l'Éternel. » Aussi Noémi, ainsi que son frère et ses sœurs, avait-elle été habituée dès son enfance, à fréquenter les réunions religieuses et à suivre l'école du dimanche de la localité où elle vivait.

A l'âge de treize ans déjà, notre jeune amie, troublée par le sentiment de ses péchés, avait compris que toutes les pratiques religieuses ne pouvaient donner à son âme la paix dont elle éprouvait le pres-

\* Nous espérons, D. v., continuer le mois prochain l'étude de l'évangile de Marc.

sant besoin, et bientôt elle la trouva, cette paix, dans la foi au Seigneur Jésus. (Romains V, 1.)

Dès lors Noémi rendit témoignage de sa foi ; elle entra avec joie dans le sentier du Seigneur, et fut, durant les cinq années qu'elle passa encore sur cette terre, un heureux témoin de sa grâce et de son amour.

Dans le courant du mois de juillet dernier, Noémi fut atteinte d'une légère indisposition, qui, sauf sa persistance, n'était point de nature à donner de l'inquiétude. Je la vis le 5 septembre, et combien j'étais loin de la croire aussi près de sa fin ! Mais vers le 13, son état s'aggrava subitement, et elle ne quitta plus son lit durant les huit jours qui la séparaient de l'éternité.

C'est elle qui, la première, eut le pressentiment de sa fin prochaine. Elle dit à sa mère : « Ma mère, tout est fini pour moi de ce côté-ci ; je vais vous quitter. »

— Eh bien, ma chère enfant, lui répondit sa mère, si le Seigneur l'a décidé ainsi, ce sera pour toi le repos.

— Oui, dit-elle, le repos et le bonheur auprès de Jésus. Je vous aime bien tous, mais je ne vous devance que de quelques jours ; bientôt vous viendrez où je vais.

Le lendemain, un ami chrétien, qui allait s'absenter, vint prendre congé d'elle : « J'espère, Noémi, que tu seras mieux quand je reviendrai, » lui dit-il.

— Oh ! reprit-elle en souriant, quand vous reviendrez, je serai probablement là-haut.

Toutes les fois qu'elle voyait l'un des siens verser des larmes, elle répétait : « Ne me pleurez pas, au moins ; il ne faut pas me pleurer. Restez encore avec moi ces quelques moments. Je suis fâchée de vous causer de la peine, mais c'est bientôt la fin et puis ce sera le repos. » A sa mère elle disait : « Vois, ma

mère, les peines que tu as eues dans la vie ; eh bien ! à moi , le Seigneur me les épargne toutes pour me mettre plus tôt en possession du bonheur attendu. Quelle grâce de sa part ! »

Elle était trop faible pour s'entretenir beaucoup avec ceux du dehors , mais aux siens elle parlait familièrement de son départ qu'elle considérait comme un heureux voyage en perspective. Un jour, dans un demi-sommeil, croyant voir près d'elle une de ses jeunes amies encore inconvertie, elle lui disait : « Dis-moi, Valérie, si je partais cette nuit, ne voudrais-tu pas venir avec moi ? »

Un peu plus tard, sa sœur l'entendant parler bas, s'approcha ; Noémi murmurait ces paroles de cantique :

Bientôt pour moi le terme du voyage  
Amènera le moment du repos ;  
Et du Seigneur l'assuré témoignage,  
Me gardera contre les grandes eaux.

Une autre fois, c'était celui-ci :

Heureux bientôt, dans un monde nouveau,  
Nous prendrons part aux noces de l'Agneau !

Le dimanche 19, sa mère ayant manifesté l'intention de ne pas recevoir de visites pour ne pas fatiguer sa chère malade : « Oui, ma mère, » dit-elle, « il faut me laisser voir tous ceux qui se donneront la peine de venir. » Et durant la matinée, elle put encore adresser un sourire ou une parole à chacune des personnes qu'elle vit. Mais, dans l'après-midi, sa grande faiblesse l'obligea à rester seule avec sa famille.

Le lundi matin, ceux qui l'entouraient eurent une dernière lueur d'espoir ; elle put prendre un peu de nourriture et dire quelques paroles. Mais ce mieux fut de courte durée ; à trois heures de l'après-midi, elle

s'endormit paisiblement, ayant sur les lèvres le doux sourire qui, durant sa maladie, y avait presque toujours été. Elle avait dix-huit ans et deux mois.

Chers jeunes amis, si déjà vous avez, comme Noémi, donné votre cœur au Seigneur, vous êtes bienheureux ; la mort n'a plus de puissance sur vous, et ne doit plus avoir de terreurs. Mais si vous n'avez pas encore accepté pour vous-mêmes le salut qui vous a été annoncé tant de fois, oh ! ne tardez pas à le recevoir.

Que deviendriez-vous si, comme cette jeune amie, vous étiez arrivés à votre dernière heure ? Pour elle, la mort était une messagère de bonnes nouvelles, parce qu'elle avait cru en Celui qui a dit : « Je suis la résurrection et la vie ; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. » En serait-il ainsi pour vous, chers amis ? Ah ! quel désespoir saisira, quand il sera trop tard, celui qui n'aura pas voulu venir à Lui pour avoir la vie.

Vous êtes jeunes, la vie ici-bas se présente à vous avec ses attraits, avec ses plaisirs et ses espérances de bonheur. Et vous dites : « La mort est encore loin, nous aurons bien le temps de nous convertir. » Qui vous le dit, qui vous assure d'un seul moment ? Ils sont nombreux les enfants et les jeunes gens qui voient leur vie coupée dans leur fleur.

Ah ! écoutez plutôt la parole du Saint-Esprit : « AUJOURD'HUI, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur. » Venez AUJOURD'HUI à Celui qui, dans son amour, vous appelle, qui vous cherche pour vous sauver d'une éternité de douleurs loin de Dieu, et vous introduire au contraire avec Lui-même dans une éternité de gloire et de bonheur !





## Entretiens sur le Lévitique.

### LES SACRIFICES

*(Lévitique IV-VI.)*

LA MÈRE. — Nous en venons maintenant à la dernière espèce de sacrifices, tout à fait différents des autres. On ne les brûlait pas sur l'autel des holocaustes, et ils n'étaient pas d'agréable odeur à l'Éternel.

SOPHIE. — N'étaient-ils donc pas saints comme les autres ?

LA MÈRE. — Oh oui ! L'Éternel déclare même que « c'est une chose très sainte ; » aussi égorgéait-on la victime pour ces sacrifices devant l'Éternel au même lieu que l'holocauste.

SOPHIE. -- Pourquoi donc ne pouvait-on pas les offrir sur l'autel ?

LA MÈRE. — Parce que c'étaient des sacrifices pour le PÉCHÉ.

SOPHIE. — Que faisait-on de ces sacrifices, puisqu'on ne les brûlait pas sur l'autel ?

LA MÈRE. — J'avais te le dire, mon enfant. Quand le souverain sacrificateur ou le peuple avaient péché, on prenait un veau sans tare que l'on amenait devant l'Éternel. Puis le souverain sacrificateur qui avait péché ou les anciens du peuple, si c'était pour le peuple, mettaient leur main sur la tête du veau, qui, ensuite, était égorgé à la porte du tabernacle.

SOPHIE. — Je me rappelle qu'on faisait de même quand on offrait l'holocauste et les sacrifices de prospérités, mais cela voulait-il dire la même chose ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Te souviens-tu de ce que je t'ai dit pour l'holocauste.

SOPHIE. — Je pense qu'oui, maman. Dieu acceptait la victime sans tache et avec elle celui qui l'offrait.

LA MÈRE. — C'est cela. C'est comme si l'Israélite avait dit : Moi qui suis pécheur, je ne puis plaire à Dieu, mais voici une victime sans tache qu'il accepte et qui lui est agréable ; je pose ma main sur sa tête pour que Dieu m'accepte avec elle.

SOPHIE. — Je crois comprendre, maman. Dieu nous reçoit à cause du plaisir qu'il trouve en Jésus.

LA MÈRE. — Tu dis bien. Mais quand il s'agissait de sacrifices pour le péché, celui qui offrait posait sa main sur la tête de la victime pour indiquer que son péché à lui, passait sur elle. Alors l'animal qui portait ainsi le péché de l'homme qui l'offrait, devenait « péché » à sa place, et était égorgé, parce que les gages du péché, c'est la mort. (Romains VI, 23.)

SOPHIE. — Ah ! chère maman, c'est ainsi que Jésus a pris nos péchés sur lui et qu'il est mort à notre place.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; il est dit de lui qu'il « a porté nos péchés en son corps sur le bois, » qu'il « était navré pour nos forfaits, et froissé pour nos iniquités, » et que « lui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait PÉCHÉ pour nous. » (1 Pierre II, 24 ; Ésaïe LIII, 5 ; 2 Corinthiens V, 21.) Et comment sais-tu que cela est pour toi, Sophie ?

SOPHIE. — Oh ! maman, parce que Dieu le dit.

LA MÈRE. — Et c'est ainsi qu'en croyant, nous posons pour ainsi dire la main sur Jésus. C'est par la foi que le pécheur perdu sait qu'il est sauvé. Après que la victime avait été égorgée, le sacrificateur faisait aspersion de son sang sept fois devant le voile, en mettait sur les cornes de l'autel des parfums et répandait le reste autour de l'autel des holocaustes.

SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — Parce que le péché souille tout et empêche d'approcher de Dieu pour l'adorer. Mais le sang montrait que la mort avait été subie pour le péché et qu'ainsi la justice de Dieu était satisfaite. « Sans effusion de sang, » est-il dit, « il ne se fait point de rémission. » (Hébreux IX, 22.) Et maintenant, c'est le sang de Christ, versé une fois pour toutes, qui purifie de tout péché ; Christ est venu avec son propre sang et est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, nous ayant obtenu une rédemption éternelle. (1 Jean I, 7 ; Hébreux IX, 11, 12.)

SOPHIE. — Que faisait-on ensuite, maman ?

LA MÈRE. — On prenait toute la graisse que l'on brûlait sur l'autel des holocaustes, mais le reste de l'animal était brûlé hors du camp dans un lieu net.

SOPHIE. — Pourquoi n'offrait-on pas la victime tout entière sur l'autel ?

LA MÈRE. — Parce qu'elle était faite « péché, » et ainsi subissait tout le jugement dû au péché, loin de la face de l'Éternel.

SOPHIE. — Mais, maman, comment cela pouvait-il représenter Jésus ? N'a-t-il pas toujours été agréable à Dieu ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie ; il était toujours son Fils bien-aimé. Mais il a été fait péché ; son sang a été versé pour le péché, et ainsi il « a souffert hors de la porte » (Hébreux XIII, 12), loin de la face de Dieu. Dieu détournait sa face de Lui, quand il était sur la croix pour le péché, fait malédiction pour nous (Galates III, 13), et c'est pour cela qu'il s'est écrié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu XXVII, 46.)

SOPHIE. — Oh ! combien il nous a aimés !

LA MÈRE. — En effet, Sophie, et combien il avait

à cœur la gloire de Dieu, son Père, car alors, il abolissait le péché par le sacrifice de Lui-même. (Hébreux IX, 26.)

SOPHIE. — Voudrais-tu me dire, chère maman, pourquoi la graisse n'était pas brûlée hors du camp, mais sur l'autel ?

LA MÈRE. — Précisément afin de faire voir, que tout en montrant sa sainteté, sa justice et son horreur du péché qui Lui faisaient abandonner son Fils fait péché pour nous, Dieu ne cessait pas d'apprécier Jésus dans son dévouement parfait et de prendre son plaisir en Lui.

SOPHIE. — Et pourquoi la victime devait-elle être sans tache, puisque c'était un sacrifice pour le péché ?

LA MÈRE. — Parce que rien ne montre mieux la pureté parfaite de Jésus, que d'avoir été fait péché pour nous. S'il avait eu sur Lui la moindre tache, le moindre péché, il n'aurait pas pu porter le nôtre, il aurait dû souffrir pour Lui-même.

SOPHIE. — Ainsi c'est le seul qui n'ait jamais péché qui meurt pour les pécheurs. Quelle chose merveilleuse !

LA MÈRE. — C'est bien vrai, mon enfant. Jamais ce ne serait monté au cœur de l'homme (1 Corinthiens II, 9) ; cela vient de Dieu seul, riche en moyens et qui, dans son amour, voulait sauver l'homme perdu.

SOPHIE. — Tu m'as dit, chère maman, que ce sacrifice était offert quand le sacrificateur ou le peuple entier avaient péché, mais si c'était quelque autre ?

LA MÈRE. — Quand un des principaux du peuple avait péché, il amenait un jeune bouc ; si c'était quelqu'un du commun peuple, il offrait un chevreau ou un agneau femelles. Il posait aussi la main sur la tête de l'animal qui était fait péché pour lui, et qui était égorgé, mais on ne portait pas le sang dans le tabernacle. On en mettait sur les cornes de l'autel des ho-

locaustes, et l'on versait le reste tout autour. Ensuite on brûlait la graisse, et son péché lui était pardonné.

SOPHIE. — Et la chair, la brûlait-on hors du camp ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il n'y avait que les corps des animaux dont le sang était porté, pour le péché, dans les lieux saints, qui fussent brûlés hors du camp. Quant aux autres, les sacrificateurs en mangeaient la chair comme une chose très sainte dans un lieu saint.

SOPHIE. — C'était donc comme dans les sacrifices de prospérités ?

LA MÈRE. — Non, car ici les sacrificateurs seuls pouvaient manger ces victimes.

SOPHIE. — Qu'est-ce que cela signifie, chère maman ?

LA MÈRE. — Les sacrificateurs représentent Christ ; la victime, c'est le péché. Christ fait de notre péché le sien. Il a fait l'expiation de tous nos péchés si nous croyons, mais maintenant si quelqu'un a péché, Jésus-Christ le juste est notre Avocat auprès du Père, il fait de notre péché le sien, il prend notre cause en main, comme un avocat se met à la place de celui qu'il veut défendre (voyez 1 Jean II, 1, 2) ; et le Seigneur Jésus fait cela pour que notre communion avec le Père soit rétablie.

SOPHIE. — Quel précieux Sauveur, maman ; nous trouvons tout en Lui, mais je voudrais ne jamais pécher, parce qu'il m'aime tant.

LA MÈRE. — C'est pour cela que l'apôtre Jean dit : « Je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas. » Plus on connaît l'amour de Christ et la sainteté de Dieu, plus on a horreur du péché qui a conduit Christ sur la croix.

Il y avait encore d'autres sacrifices qu'on appelait *sacrifices pour le délit*.

SOPHIE. — Quand est-ce qu'on les offrait ?

LA MÈRE. — C'était, par exemple, quand quelqu'un avait touché une chose impure, ou entendu une mauvaise parole sans la reprendre, ou fait légèrement un serment. Cela nous montre, chère Sophie, la sainteté parfaite de Dieu. L'homme qui avait péché en l'une de ces choses était coupable, même s'il ne s'en était pas aperçu. Quelle vigilance nous avons à exercer et quel besoin de prier pour ne pas être souillé. L'apôtre Paul dit : « Soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, » et encore : « Qu'aucune parole déshonnête ne sorte de votre bouche... ni aucune chose honteuse, ni parole folle ou plaisanterie... n'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les. » (2 Corinthiens VI, 17 ; Éphésiens IV, 29 ; V, 4, 11.)

SOPHIE. — Oh ! maman, combien il m'arrive souvent de dire ou de penser ainsi des choses légères ou mauvaises ; que faire pour l'empêcher ?

LA MÈRE. — Avoir son cœur et ses pensées constamment occupés du Seigneur Jésus, mon enfant, voilà le moyen. L'apôtre Paul écrivait aux Philippiens : « En toutes choses exposez vos requêtes à Dieu — et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus. » Puis il ajoute : « Au reste, toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée... — que ces choses occupent vos pensées. » (Philippiens IV, 6-8.)

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman ; quand je pense à Jésus, les mauvaises pensées s'en vont, mais je suis bien fâchée de les avoir eues. Que devait faire l'Israélite qui s'était ainsi rendu coupable ?

LA MÈRE. — Ce que nous avons à faire aussi, ma

chère enfant. La première chose, c'était de confesser ce en quoi il avait péché, et de nous il est dit : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les pardonner et pour nous purifier de toute iniquité. » (1 Jean I, 9.) Ainsi quand tu as fait ou dit ou pensé quelque chose de mal, il faut tout de suite aller le confesser à Dieu, et à cause de ce que Jésus a accompli, le pardon est là pour toi, et tu es heureuse.

SOPHIE. — C'est comme lorsque j'ai été désobéissante, chère maman, je ne puis être tranquille avant de te l'avoir dit. Mais était-ce tout ce que l'Israélite avait à faire ?

LA MÈRE. — Oh non ! Le péché devait être expié et pour cela le coupable amenait une victime au sacrificeur qui faisait propitiation pour lui, et alors il lui était pardonné. Pour nous, la victime a été offerte une fois pour toutes. Jésus « est la propitiation pour nos péchés » (1 Jean II, 2), et c'est pour cela que lorsque nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous les pardonner.

SOPHIE. — Je ne comprends pas bien, chère maman, ce mot de propitiation ou expiation. Voudrais-tu me l'expliquer ?

LA MÈRE. — Dans la langue où la Bible a été écrite, ce mot signifie *couvrir* ou *cacher*. La victime qui était offerte couvrait aux yeux de Dieu le péché de celui qui l'offrait. Ainsi Jésus, en mourant sur la croix, est la propitiation pour les péchés du croyant. Il les couvre devant Dieu par son sacrifice parfait. Il est le juste qui a souffert pour les injustes. Il s'est mis à notre place. C'est ainsi que David dit au Psaume XXXII : « Oh que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert. »

SOPHIE. — Merci, maman ; oh ! que l'on est bien à l'abri quand c'est Jésus qui nous couvre !

**LA MÈRE.** — En effet, mon enfant. C'est ainsi seulement que l'on a une paix parfaite. Il y avait aussi des délits que l'on commettait en ne donnant pas à l'Éternel ce qui lui appartenait, ou en faisant tort à son prochain. Alors non seulement il fallait offrir un sacrifice, mais aussi rendre ce que l'on avait gardé injustement en y ajoutant un cinquième de la valeur pour le sacrificateur ou pour celui à qui l'on avait fait tort.

Tu vois, ma chère Sophie, que les sacrifices dont nous avons parlé aujourd'hui, diffèrent bien de ceux qui nous avaient occupé auparavant.

**SOPHIE.** — Oui, maman, mais j'aimerais bien que tu me montres encore une fois cette différence.

**LA MÈRE.** — Les premiers étaient ceux qui rendaient agréable celui qui s'approchait de Dieu pour l'adorer. Ils représentent Jésus qui, dans sa perfection et son dévouement, a été parfaitement agréable à Dieu et nous sommes rendus agréables à Dieu à cause de Lui. Par exemple, un enfant riche trouve dans la rue un petit pauvre tout sale et couvert de haillons ; il est ému de compassion et l'amène dans sa maison. Le père riche dit à son enfant : « Qu'est-ce que ce petit misérable qui va tout salir ? » « Oh papa ! » dit l'enfant aimé de son père, « reçois-le pour l'amour de moi ; je vais lui donner à manger et, si tu le permets, quelques-uns de mes habits, pour le rendre propre. » Le père consent et accepte l'enfant pauvre à cause de son fils qu'il aime. Comprends-tu, Sophie ?

**SOPHIE.** — Oh oui ! maman. Dieu nous reçoit et nous Lui sommes agréables à cause de l'amour qu'il a pour Jésus ; parce qu'il est satisfait de ce que Jésus est et de tout ce qu'il a fait.

**LA MÈRE.** — Maintenant, dans les sacrifices pour le péché, la victime est substituée au pécheur, ou frappée à sa place. Tu as peut-être lu qu'une fois,



dans une école, un élève avait commis une faute et devait subir un sévère châtement. Mais il avait un frère qui l'aimait tendrement. La verge était déjà levée sur le coupable, quand le frère s'approche et dit au maître : « Je vous en prie, Monsieur, châtiez-moi à la place de mon frère. » Il devint ainsi le *substitut* de son frère ; il fut frappé à sa place, pour la faute de son frère. Ainsi « Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu. » (1 Pierre III, 18.)

SOPHIE. — Merci, maman, je crois avoir tout à fait bien compris maintenant. Mais quand je pense aux enfants d'Israël, je suis étonnée de voir quelle quantité de sacrifices ils devaient offrir chaque jour.

LA MÈRE. — En effet, Sophie ; et tout ce sang de taureaux, de boucs et d'agneaux ne pouvait ôter les péchés. C'est pourquoi il fallait sans cesse renouveler les sacrifices. Mais maintenant Jésus « ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu. » (Hébreux X, 12.) Et il attend là jusqu'à ce qu'il vienne prendre les siens qui sont sauvés par ce sacrifice, pour les introduire dans la demeure qu'il leur a préparée. Le feu devait brûler sans cesse, nuit et jour, sur l'autel des holocaustes. Chaque jour, le matin et le soir, on y offrait un agneau, de sorte que constamment la bonne odeur des offrandes montait à l'Éternel et son peuple était gardé dans l'assurance de sa faveur. Et maintenant c'est Christ, qui, après avoir offert le sacrifice de Lui-même, « paraît pour nous devant la face de Dieu. » « Il nous a aimés et s'est livré Lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu en parfum de bonne odeur. » (Hébreux IX, 24 ; Éphésiens V, 2.)

---

## Le petit enfant, Roi des Juifs.

Savons-nous encore autre chose touchant le petit enfant Jésus ? Oui, mes enfants. Ce pauvre petit enfant, né dans une étable, couché dans une crèche était venu dans le monde pour être Roi et sa renommée comme tel devait s'étendre jusqu'aux bouts de la terre. C'est ce que je vais vous raconter aujourd'hui.

Ce ne sont plus des bergers, ni un Siméon, ni une Anne, ni même des Juifs qui viennent chercher Jésus pendant qu'il est encore à Bethléem. Ce sont des étrangers venus de fort loin, ce sont des hommes savants et riches.

Qui donc leur avait annoncé la naissance du petit enfant ? Avaient-ils vu la gloire du Seigneur, comme les bergers, ou bien étaient-ils avertis par l'Esprit Saint, comme Siméon ? Non. Ils contemplaient et étudiaient les cieux, l'ouvrage des mains de Dieu, la lune et les étoiles qu'il a agencées, et tout à coup une étoile remarquable apparut à leurs yeux. C'était ainsi que Dieu voulait attirer leur attention, et ils apprirent de Lui qu'à ce moment un petit enfant était né en Judée pour être le *Roi des Juifs* qui apporterait la bénédiction et le bonheur sur toute la pauvre terre souffrante à cause du péché.

Vous rappelez-vous ce que Siméon disait du petit enfant, quand il le tenait dans ses bras ? Jésus était le salut préparé devant tous les peuples, une lumière pour les nations et la gloire du peuple d'Israël. Et nous voyons ici ces hommes des nations éloignées éclairés par cette lumière divine. Ces hommes étaient des Mages, comme ceux dont il est question dans l'histoire de Daniel. C'étaient, dans l'Orient, les per-

sonnages les plus savants et qui, avec des richesses, avaient aussi une grande autorité. Que pensez-vous qu'ils firent après que Dieu leur eut fait connaître ce qui était arrivé? Exactement comme les bergers. « Allons en Judée, » se dirent-ils, « voir ce que Dieu nous a fait connaître. » — « Mais c'est si loin, si coûteux, si fatigant. » — « Oh ! n'importe, nous voulons voir et adorer le Roi des Juifs. »

Chers enfants, avez-vous ce même désir de connaître Jésus, ce même cœur pour venir à Lui? Il ne faut pas faire un lointain voyage; il est là, près de vous.

Et les Mages se mirent en route pour la Judée. Mais une fois arrivés, où iront-ils? « A Bethléem, » direz-vous. Non, car ils ne savent pas que le petit enfant se trouve là. Ils se disent : « Où demeurent les rois? C'est dans la plus belle ville, dans la capitale. Ils se rendent donc à Jérusalem et demandent : « Où est le Roi des Juifs qui a été mis au monde? car nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer. »

Ils étaient persuadés que tout le monde le leur dirait, et voilà, personne ne peut leur répondre et au lieu de joie ils voient le trouble partout. Quelle chose étrange, n'est-ce pas? Comment cela se faisait-il? Je vais vous le dire.

Il y avait alors à Jérusalem un autre roi nommé Hérode, bien différent de ce doux petit enfant de Bethléem, le Roi de paix. Hérode était un homme méchant et cruel, qui avait fait tuer presque toute sa famille. Or Dieu a dit : « Il n'y a point de paix pour les méchants, » et Hérode était toujours tourmenté dans son esprit. En entendant dire que de riches étrangers étaient arrivés, qui demandaient après un roi des Juifs qui venait de naître, il eut peur. Il pensa que ce roi lui ôterait son trône et le punirait pour tous ses crimes,

Et comme à Jérusalem on connaissait bien sa méchanceté, tout le monde craignit que ce ne fut l'occasion de nouvelles cruautés. Voilà pourquoi les Mages ne rencontrèrent que des cœurs troublés et non joyeux.

Ah ! chers enfants, la venue de Jésus qui était un grand sujet de joie pour les uns, était un sujet de trouble pour les autres. Pensez-vous que si les habitants de Jérusalem avaient cru la parole de Dieu et attendu le Christ promis, ils eussent eu peur ? Oh non ! ils se seraient dit : « Voilà Celui qui vient pour nous délivrer et nous rendre heureux. »

Mes chers petits, Jésus va revenir du ciel. Avez-vous peur ? Ceux qui l'aiment et l'attendent seront remplis de joie, mais quel moment terrible pour les méchants !

Que va faire Hérode dans son tourment ? Il avait bien entendu dire que les Juifs attendaient un Libérateur qu'ils nommaient le Christ, mais il n'y avait sans doute pas cru jusqu'alors. Comment saura-t-il où est ce roi des Juifs qui lui fait si peur ? Il fait assembler les chefs des sacrificateurs et les scribes, c'est-à-dire tous ceux qui connaissaient bien les Écritures saintes, qui annonçaient la venue du Christ, et il leur demande où il devait naître. Les savants juifs lui disent tout de suite : « C'est à Bethléem, ville de Judée. » Comment le savaient-ils ? Parce que le prophète de Dieu l'avait ainsi écrit plus de 700 ans à l'avance. Mais ces savants juifs qui ont bien de la science pour dire où est né le Christ, n'ont pas de cœur pour aller le trouver. Les Mages n'ont pas craint de faire des centaines de lieues, et ceux-là ne se dérangent pas pour une petite course de deux heures à peine. Ah ! chers enfants, connaître la Bible ne suffit pas, il faut que le cœur soit à Jésus.

Quand Hérode eut appris ce qu'il voulait savoir, il pensa sans doute : « Si je vais moi-même à Bethléem,

on aura peur et on cachera le petit enfant, j'y enverrai d'abord les Mages. » Il les fit donc venir en secret, leur demanda bien exactement le temps auquel ils avaient d'abord vu l'étoile, afin de savoir l'âge du petit enfant, et les envoya à Bethléem.

Que voulait-il donc faire ? « Afin, » dit-il, « que moi aussi, j'aie l'adorer. » Oh ! le méchant, cruel et hypocrite Hérode ! Ce qu'il voulait, c'était de faire périr le petit enfant et anéantir le dessein de l'amour de Dieu qui envoyait son Fils pour sauver les hommes.

Hérode savait-il cela ? Non, mes enfants. Il craignait pour lui-même ; mais il était un méchant et les méchants sont les serviteurs du diable. Le diable avait fait tomber l'homme dans le péché, et maintenant que le Sauveur était venu, le diable se servait d'Hérode et le poussait par la crainte à faire périr le petit enfant. Oh ! que c'est terrible d'être un serviteur de l'ennemi de Dieu. Voilà, mes enfants, comment le monde accueillit d'abord le Fils de Dieu ; les scribes et les sacrificateurs restent dans l'indifférence, et le méchant roi veut le tuer.

Les Mages ignoraient toutes ces choses. Bien heureux d'avoir appris où était Celui que leur cœur désirait, ils se mettent en route pour Bethléem, et Dieu qui les avait amenés jusque-là, leur fait voir de nouveau le signe qui leur prouve qu'il les conduit encore. L'étoile brillante reparait au ciel et va devant eux jusqu'à ce qu'elle s'arrête à l'endroit où était le petit enfant.

Oh ! quelle fut leur joie ! Extrêmement grande, nous dit la parole de Dieu. On est si heureux quand on trouve Jésus. L'as-tu trouvé, mon cher enfant ? En croyant en Lui et en l'aimant, quoique tu ne puisses pas le voir maintenant, ton cœur se réjouit-il d'une joie ineffable et glorieuse ?

Mais les Mages ne durent-ils pas être bien étonnés

de voir que le Roi des Juifs n'avait au lieu d'un palais qu'une pauvre demeure ; au lieu d'un trône, un petit berceau ; et, autour de Lui, au lieu de serviteurs et de courtisans empressés, un charpentier et sa femme, la mère du petit enfant ? Je ne sais pas s'ils furent étonnés, en tout cas, ils ne furent pas repoussés par l'humble apparence du Roi des Juifs. Eux les riches, les savants, ils se prosternent devant le faible petit enfant ; ils l'adorent, le cœur rempli d'un profond bonheur, et offrent ce qu'ils ont apporté de plus précieux, de l'or, de l'encens, de la myrrhe. Ainsi bergers, Anne, Siméon, Mages, tous sont accueillis par le petit enfant et trouvent près de Lui la satisfaction de leur âme. Viens aussi, mon cher enfant, à ce précieux Sauveur, viens l'adorer et l'offrir tout entier à Lui.

---

### Cinq perles précieuses.

J'étais occupé à lire ma Bible, lorsqu'une petite fille d'environ sept ans, que je nommerai Marie, entra dans la chambre pour y chercher un livre. Lorsqu'elle me vit, elle vint aussitôt près de moi, et nous nous mîmes à causer.

Dans le cours de la conversation, je lui dis : « Marie, supposons que le Seigneur dût venir cet après-midi, que t'arriverait-il ? »

— Oh ! Monsieur E., dit-elle aussitôt, tout serait bien ; j'irais avec Lui.

— Vraiment ? Tu en es sûre ?

— Oui, tout à fait sûre.

— Et tes péchés, Marie ?

— Oh ! Jésus les a tous lavés dans son sang.

J'étais un peu surpris et je continuai :

— Tu ne serais donc pas effrayée, si Jésus allait venir aujourd'hui ?

— Oh non ! point du tout.

— Eh bien, Marie, dis-moi quand tu as su que tous tes péchés étaient pardonnés.

— C'est quand vous étiez ici, l'année passée, un dimanche soir, juste avant le souper.

— Vraiment ! dis-je, plus surpris que jamais.

— Oui, et voulez-vous que je vous dise le verset ?

— Volontiers, répliquai-je.

Et prenant ma Bible, elle chercha et lut ces paroles : « En vérité, en vérité, je vous dis, que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. » (Jean V, 24.)

— Voilà le verset, dit-elle en me regardant. Et c'est le soir où vous avez prêché sur ce texte et où vous avez parlé des cinq perles précieuses qui sont attachées ensemble. Jusqu'à ce soir-là, je n'avais jamais été sûre d'être sauvée, mais depuis, je n'ai plus jamais douté.

Je ne pus qu'élever mon cœur à Dieu et le louer de ce qu'il avait révélé ces choses aux petits enfants. (Matthieu XI, 25.)

Mes chers jeunes lecteurs veulent-ils savoir quelles sont ces cinq choses que Jésus a unies ensemble, dans le verset cité par la petite Marie, et qui sont comme cinq perles précieuses enchassées dans un anneau d'or ? Les voici : Celui qui **ENTEND**,... qui **CROIT**,... **A** la vie éternelle,... il ne **VIENT PAS** en jugement, et il **EST PASSÉ** de la mort à la vie. Et souvenez-vous que celui qui possède les deux premières choses, a aussi les trois dernières, car elles sont inséparables.

## Réponses aux questions du mois de mars.

10. Le semeur est le Seigneur Jésus (Matthieu XIII, 37) et ses serviteurs. (1 Corinthiens III, 6.)

11. La semence est la parole de Dieu. (Luc VIII, 11 ; 1 Pierre I, 23.)

12. Elle est semée dans les cœurs.

13. Les cinq conditions pour que la semence ne soit pas semée en vain, c'est d'*entendre*, de *comprendre*, de *recevoir*, de *retenir* dans un cœur honnête et bon, et de *porter du fruit* avec patience.

14. La parole reçue régénère et sauve les âmes. (1 Pierre I, 23 et Jacques I, 18, 21.)

15. Satan ôte du cœur la semence, de peur qu'en croyant on ne soit sauvé. (Luc VIII, 12.)

## Questions pour le mois d'avril.

16. Quel est le premier sacrifice mentionné dans la Bible ?

17. Qu'est-ce qui rendit ce sacrifice excellent aux yeux de Dieu, et quel en fut le fruit pour celui qui l'offrit ? (Voyez Hébreux XI.)

18. Qu'est-ce qui nous rend agréables devant Dieu ? (Voyez Éphésiens I et Hébreux XI.)

19. Quel est le second sacrifice mentionné dans la Bible ?

20. Comment Dieu montra-t-il que ce sacrifice lui était agréable ; quel signe en donna-t-il ? (Voyez Genèse VIII et IX.)

21. Quels sont les passages qui montrent ce qu'est le sacrifice de Christ pour le monde ? (Voyez Jean I et 1 Jean II.)

---



## Un heureux départ

OU « DÉSIR DE DÉLOGER ET D'ÊTRE AVEC CHRIST,  
CAR CELA EST DE BEAUCOUP MEILLEUR. »

(*Philip. I, 23.*)

La jeune fille dont je veux vous entretenir, chers lecteurs de la Bonne Nouvelle, eut durant sa vie de 23 années, sa large part des misères amenées par le péché, dans cette création si belle au commencement, et de laquelle Dieu avait déclaré que tout était très bon. (Genèse I, 31.)

A peine âgée de six mois, Philippine A. fut atteinte d'une maladie qui arrêta le développement normal de son corps, et affecta celui de son intelligence. Mais Dieu accomplit des merveilles, et sa riche et puissante grâce trouve occasion de se manifester, dans la faiblesse et l'infirmité des siens.

Je passerai sous silence, la première période de la vie de Philippine A., pour vous parler particulièrement de l'œuvre que Dieu opéra en elle. Je suppose que vous savez tous, chers amis, que le temps passé en dehors de la *conversion* ou *nouvelle naissance*, est un temps perdu pour l'homme et pour Dieu.

On peut être doué d'un naturel aimable, déployer une louable activité rehaussée par une bonne éducation, avoir même de la religion, et néanmoins, tout cela n'est aux yeux de Dieu, qui sonde les reins et les cœurs, que des fruits d'un arbre sauvage, qui ne sont bons qu'en apparence.

Il y avait pour l'honnête, savant et pieux docteur Nicodème, une nécessité absolue de *naitre* de nou-

veau, s'il voulait entrer dans le royaume de Dieu (Jean III, 1-6), de même que le misérable fils prodigue avait besoin d'être *revêtu* de la plus belle robe, pour avoir accès dans la maison du Père. (Luc XV, 11-25.) Mais la nouvelle naissance et la robe de justice sont des dons de la pure, souveraine et libre grâce de Dieu.

La Parole nous dit : « Et vous, lorsque vous étiez *morts* dans vos fautes et dans vos péchés... Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour... nous a *vivifiés* ensemble avec le Christ. » (Éph. II, 1-6.) Et encore : « Christ Jésus nous a été fait *sagesse* de la part de Dieu, et *justice* et *sainteté*. » (1 Cor. I, 30.) Nés de nouveau, revêtus d'une aussi belle et glorieuse parure, nous sommes agréables à Dieu, dans le Bien-aimé. (Éphés. I, 6.)

Le jour vint où Philippine passa de la *mort* à la *vie*. Cette date, mémorable pour elle, fut le 6 décembre 1879. Faisant partie d'une nouvelle création, les choses vieilles (son état comme descendante d'Adam) étaient passées, et elle était en Christ, le second Adam, sur un nouveau terrain.

Cette nouvelle vie se manifesta chez Philippine par de nouvelles aspirations. Son Sauveur lui était très précieux ; il était désormais le Berger de son âme ; elle jouissait du privilège de lui dire ses peines et de lui remettre ses chagrins. Qu'il est précieux, chers lecteurs, de se sentir aimé par un cœur sympathique comme celui du Sauveur ! Jésus est l'intime ami qui aime en tout temps ; il nous soulage de tout fardeau ; il est le même hier, aujourd'hui et éternellement. Puisse-t-il être cela pour vous, et vous ne serez ni délaissés, ni abandonnés. (Prov. XVII, 17 ; Hébr. XIII, 5.)

Avant sa conversion, Philippine accompagnait bien ses parents chrétiens aux réunions religieuses,

mais son cœur indifférent n'avait jamais goûté le bonheur qu'éprouve une conscience purifiée en la présence de Dieu. Maintenant elle éprouvait le besoin de se joindre à ceux qui, dans l'endroit qu'elle habitait, se réunissent autour de leur Sauveur, pour adorer le Père en esprit et en vérité ; mais sa santé affaiblie ne lui permit pas de jouir de cette bénédiction. Dieu voulait, dans ses conseils de grâce, retirer sa jeune servante de ce lieu de souffrance, et la placer auparavant, dans une atmosphère propre à son développement spirituel. Se soumettant sans murmurer à la volonté de son céleste Père, notre jeune amie était heureuse dans sa solitude, où la présence de son Sauveur se faisait sentir à son âme.

Au mois d'octobre 1880, elle fut réduite à ne plus sortir de la chambre, et, plus tard, à garder définitivement le lit. Les liens, déjà si forts, qui unissaient Philippine à ses parents, ne firent que se resserrer au contact de soins plus constants et plus minutieux. Sa tendre mère et sa bien-aimée sœur, qui se relevaient sans la quitter ni le jour ni la nuit, entrevoyaient le moment solennel où ces liens devraient se rompre. Elle-même aussi, avait le presentiment de son prochain départ, mais aucune d'elles n'osait aborder ce sujet. Il en coûte tant à la nature de se dessaisir de ses droits ! elle semble croire qu'en parlant d'un événement redouté, elle en hâte l'accomplissement. Ce fut la malade qui, la première, s'adressa à sa mère en ces mots : « Mère, je le comprends, Dieu veut me détacher de tous ceux que j'aime ; la chose n'est pas encore faite, mais je sais qu'il l'accomplira. »

Par cette confession, la lutte engagée dans le cœur de Philippine entraînait dans une nouvelle phase. L'affection naturelle d'un côté, et les droits du Sau-

veur de l'autre, étaient en présence. La victoire assurément devait appartenir à Christ ; aussi, quelques jours plus tard, et environ trois semaines avant sa mort, elle put dire à ses parents : « Les liens sont rompus, et je ne regrette rien, rien du tout ; il m'est plus avantageux de m'en aller que de rester ; il me tarde de voir Jésus ! »

Les souffrances de notre chère malade étaient parfois intenses ; elle demandait à ceux qui l'entouraient, le concours de leurs prières, la lecture de quelques versets de la parole, ou encore de certains cantiques qu'elle-même indiquait. Elle aimait particulièrement celui qui suit :

Le chemin est-il rude,  
Quand nous l'avons, Jésus,  
Quand ta sollicitude  
Veille sur tes élus.

Tu n'as pour ton Église  
Que des pensers d'amour ;  
Ne l'as-tu pas acquise  
A grand prix sans retour ?

Notre peine légère  
Est bien près de finir,  
De la maison du Père  
Seigneur ! tu vas venir.

O joie ! à ta venue  
Ceux que pleurent nos cœurs  
Avec toi dans la nue  
Reviendront en vainqueurs.

Et quand, après de terribles souffrances, il lui était accordé un moment de répit, ce qui lui arrivait parfois le soir, oubliant le passé, elle disait à ses parents : « Bénissons le Seigneur pour la bonne journée qu'il nous a donnée. » Elle expérimentait que Dieu transforme la couche des siens durant leur maladie. (Ps. XLI, 3.)

J'avais eu l'avantage de voir la chère Philippine le 26 décembre, et de m'entretenir avec elle de Christ, l'objet de notre commune espérance ; je la revis le 6 janvier vers midi, et encore vers 9 heures du soir. En la quittant à 1 heure pour me rendre dans une localité voisine, je lui dis : « Eh bien ! au revoir dans la soirée, chère sœur, si vous êtes encore au

milieu de nous, et dans tous les cas, au revoir auprès de Jésus. » — « Je vous reverrai avec plaisir, » répondit-elle, « si je suis encore dans ma tente ; mais je dois vous dire, que je préférerais être auprès de mon Sauveur. »

Puis, après m'avoir exprimé le désir que je fisse son ensevelissement, elle dit à sa famille : « Je vous prie, comme je vous l'ai déjà demandé, de ne pas verser de larmes en accompagnant ma dépouille mortelle ; car vous avez avec moi supplié le Seigneur de me retirer de la souffrance, et vous savez que je vais vous attendre auprès de Lui. »

Et fixant ses yeux vers le ciel, comme pour y découvrir Jésus, son visage s'illumina d'une expression céleste d'une remarquable douceur.

« Que regardes-tu, ma fille ? » lui demanda sa mère. — « Mon Sauveur ; je n'ai plus besoin de la parole, c'est Lui que je veux, c'est Lui qu'il me faut. »

Elle vécut encore jusqu'au 9 janvier au matin, et quitta ce pauvre désert, après avoir prononcé ces mots :

« Corps de misère... à Jésus !... »

Quel heureux départ, n'est-ce pas, chers amis ? La mort était dépouillée de tout effroi, de toute terreur pour Philippine. Elle savait que Jésus avait vaincu Satan dans la dernière retraite où il s'était enfui, et que les clefs de la mort et du hadès étaient, dès lors, entre les mains de son Sauveur. (Apoc. I, 17-19.) Qu'avait-elle à craindre ?

Jeunes lecteurs de ces lignes, êtes-vous prêts à quitter ce monde, si l'heure sonnait pour vous subitement ? Si vous ne l'êtes pas, oh ! venez à Jésus qui vous aime. Je vous en supplie, ne vous attardez pas plus longtemps. La porte grande ouverte aujourd'hui peut être fermée demain, Philippine n'a-t-elle

pas eu une riche part ? elle sera la vôtre, si vous croyez au témoignage de Dieu, qui a fait Jésus, qui n'avait pas connu le péché, être péché pour vous afin que vous fussiez justice de Dieu en Lui. (2 Cor. V, 20-21.)

Cher jeune ami, ne te laisse pas distraire et arrêter par les soucis de la vie, la convoitise des richesses et la recherche de plaisirs qui n'en sont pas. (Ésaïe LV, 2.) Oh ! crains, ainsi que les amis de Philippine, en qui elle a essayé de jeter la bonne semence, d'attirer sur toi les terribles conséquences qui résulteraient du refus de te rendre aux tendres sollicitations de Celui qui *supplie* le pécheur d'être réconcilié avec Lui. (2 Cor. V, 20.)

---

## L'Évangile selon Marc.

### CHAPITRE V.

Versets 1-20. En continuant son service, Jésus rencontre un homme qui avait un esprit immonde, et sur lequel la puissance du diable s'exerçait à un point tel que rien de ce que l'on avait tenté de faire ne pouvait le dompter \*. Quelle affreuse condition que celle de ce pauvre homme, telle que ces versets la décrivent. Mais Jésus est venu exprès pour le rencontrer, il s'approche assez près du lieu où cet homme se trouve pour qu'il puisse voir Jésus, courir à lui et se jeter à ses pieds tel qu'il est. Dès lors tout est changé pour lui. Les démons sortent et

\* Quoique ceci montre l'asservissement de l'homme à la puissance du diable en général, c'est plutôt par le péché qu'il asservit l'homme aujourd'hui.

ceux qui viennent voir ce qui était arrivé trouvent le démoniaque assis, vêtu et dans son bon sens. Il était parfaitement délivré.

Cette manifestation de la puissance de Dieu, qui dans sa grâce, avait opéré par le moyen de Jésus, une si grande délivrance pour ce pauvre homme, effraie les Gadaréniens. Puis, quand on leur a raconté ce qui s'était passé et ce qui était arrivé aux pourceaux, ils supplient Jésus de se retirer de leur territoire. Pour le moment ils ne sont pas disposés à profiter de cette puissance de Dieu en grâce, qui s'était manifestée par la présence de Christ au milieu d'eux.

Comme Jésus remontait dans la nacelle, celui qu'il avait délivré le pria de lui permettre de s'en aller avec Lui. Mais Jésus ne le lui permit pas. L'homme, objet d'une si grande faveur, devait rester là pour remplacer, pour ainsi dire, Jésus qui s'éloignait à la prière des gens de Gadara. Le Seigneur avait encore des pensées de grâce à leur égard. « Va-t'en, » dit-il au démoniaque guéri, « à ta maison, vers les tiens, et raconte-leur *tout* ce que le Seigneur t'a fait, et comment *il a usé de miséricorde envers toi.* » Et c'est ce que fit cet homme si favorisé. C'est dans un but semblable que le Seigneur vous laisse ici-bas, chers jeunes croyants. Puissiez-vous obéir au Seigneur, comme le fit cet homme, — raconter à vos frères et sœurs et aux enfants des chrétiens, qui n'ont pas encore éprouvé en se rencontrant avec Jésus, la puissante grâce de Dieu pour leur délivrance, ce que le Seigneur vous a fait, et comment il a usé de miséricorde envers vous. De cette manière vous pourrez vraiment leur être en bénédiction, par la grâce de Dieu, en les préparant à recevoir Jésus, ainsi que cela eut lieu pour les Gadaréniens, comme on le voit au chapitre VI, 53-56, de notre évangile.

Vers. 21-43. Jésus ayant encore repassé la mer, une grande foule se rassembla auprès de lui. Alors Jaïrus, un chef de synagogue, vint se jeter aux pieds de Jésus. Pauvre père, il avait une fille tout près de la mort, et il priait Jésus de venir lui imposer les mains, afin qu'elle fût sauvée, et vécût. Son cœur paternel était déchiré par la douleur ; il sentait bien que rien dans ce monde ne pouvait lui venir en aide dans cette circonstance solennelle. Mais Jésus est là ; Jaïrus vient à lui, lui expose sa triste situation et implore son intervention pour en sortir. Et qui est jamais allé à Jésus dans son angoisse et a été déçu ? Personne. Jésus va avec lui. La foule qui s'était rassemblée autour de Jésus va avec eux, et elle le pressait.

Chemin faisant, une pauvre femme malade, à l'extrémité, elle aussi, ayant ouï parler de Jésus, vint dans la foule par derrière, et toucha son vêtement pour avoir ainsi la guérison. De même que le père angoissé, cette femme voit, par la foi, en Jésus ce qu'elle n'a pu trouver nulle part ailleurs. Et non seulement elle découvre en Lui un remède efficace, mais elle se l'approprie aussi par la foi. Et elle trouva une pleine réponse à ses besoins. Elle trouva même beaucoup plus qu'elle ne cherchait. — Il en est toujours ainsi pour celui qui s'approche de Jésus avec foi, car Jésus connaît tous les besoins du corps et de l'âme bien mieux que nous ; et quand nous venons à Lui, il répond à tout. Dans le cas qui nous occupe, Jésus voyait bien aussi la plaie de ce pauvre cœur affligé. — Que d'angoisses d'âme et de corps le péché a amené sur les créatures de Dieu ! — C'est pourquoi il veut que celle qui a trouvé en Lui le remède pour son corps, y trouve aussi le baume qui doit guérir son cœur affligé depuis douze ans. Mais pour cela il faut qu'elle soit amenée, elle aussi,



à se jeter à ses pieds. — C'est là qu'on reçoit ce baume, qui est appelé ici la paix.

Mais que devait penser le chef de synagogue, d'un retard qui pouvait laisser à sa fille le temps de mourir ? Nous ne savons pas si la misère de cette pauvre femme lui fit oublier la sienne pour un moment ; mais le fait est que lui avait joui de l'affection de sa fille pendant les douze ans de souffrance de cette pauvre infortunée. Jésus, lui, savait cela ; et il s'arrête pour consoler d'abord complètement la femme. Mais il savait aussi que la mort de la fille de Jaïrus ne ferait que rendre plus grande la joie de la délivrance qu'il allait procurer à cette famille affligée, pourvu que la foi du pauvre père ne faiblît pas — et que la gloire de Dieu n'en serait aussi que plus grande ; — c'est pour cela qu'il le rassure, en lui disant : « Ne crains pas, crois seulement, » quand l'annonce de la mort de sa fille lui parvient au moment où le Seigneur parlait encore à la femme. Quand ils arrivent chez Jaïrus, ils trouvent la mort et, avec elle, les manifestations qui l'accompagnent d'ordinaire dans le monde, même religieux, qui ne connaît pas Jésus. Mais quand Jésus arrive, tout change dans ce lieu où la mort se trouvait. Le bruit et le tumulte ne convenaient pas à la présence du Seigneur. La mort, pour celui qui connaît Jésus, est un sommeil, parce qu'il appartient à Celui qui est la vie, et qu'il possède cette vie en possédant le Fils. Il ne peut envisager la mort comme ce monde l'envisage. Ceci est exclusivement pour la foi, de même que la joie et l'admiration que produisent la résurrection ; voilà pourquoi Jaïrus ne devait parler de cela à personne.

Chers enfants, voyez la puissance et la bonté de Jésus manifestées auprès du lit de mort de cette jeune fille. Lequel de vous n'aimerait pas être ré-

veillé d'un pareil sommeil par Lui, s'il vous arrivait de vous endormir comme la petite fille de Jaïrus. Eh bien ! pour cela il vous faut simplement croire en Jésus. Il pourrait alors vous arriver de ne pas mourir, mais d'être seulement changés quand il viendra. (1 Cor. XV, 51.) Mais quel que soit l'état où se trouvera votre corps dans ce beau moment, vous verrez Jésus. Combien la petite fille de notre chapitre dut être heureuse d'entendre sa voix la première, et de le voir Lui, le premier, en rouvrant les yeux. Puis quelle ne dut pas être son affection pour Lui en le voyant s'occuper d'elle, et commandant qu'on lui donnât à manger.

La mort et la résurrection de cette petite fille est aussi une figure de la mort spirituelle dans laquelle se trouve tout inconverti, et de son réveil par la voix de Jésus, au moment où l'âme entend cette voix, par la foi en sa parole. (Voyez Jean V, 25.)

Remarquez encore, chers enfants, que les trois personnes qui, par la foi, ont trouvé en Jésus la réponse à leurs besoins, se sont jetées à ses pieds. La femme ne le fit pas tout de suite, mais le Seigneur la sonda par sa parole (qui est-ce qui m'a touché ?) pour l'amener là. Puissiez-vous, vous qui êtes travaillé dans votre âme, vous jeter sans tarder aux pieds de Jésus pour y trouver la paix. Il est venu assez près de vous pour que vous puissiez le faire, Lui qui a voulu être une victime de propitiation pour nos péchés, par sa mort, afin que nous puissions trouver en Lui, par grâce, une pleine réponse à nos besoins selon la justice de Dieu. Et nous y trouvons plus encore ; nous avons part avec Lui dans son bonheur pour l'éternité ; car il n'a pas honte de nous appeler ses frères ; et sa joie est de nous présenter à Dieu comme tels.

---

## Entretiens sur le Lévitique.

### L'ÉTABLISSEMENT DE LA SACRIFICATURE.

(*Lévitique VIII, IX.*)

LA MÈRE. — Nous avons vu, Sophie, tout ce que Dieu commanda à Moïse relativement aux sacrifices ; maintenant l'Éternel lui dit de consacrer les sacrificateurs. Te rappelles-tu qui ils étaient ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'étaient Aaron et ses fils.

LA MÈRE. — Je t'ai déjà dit ce que Moïse devait faire pour les consacrer \*. L'Éternel lui commanda donc de les amener au tabernacle, de prendre avec lui tout ce qui était nécessaire et de convoquer toute l'assemblée des enfants d'Israël devant le tabernacle d'assignation.

SOPHIE. — Pourquoi cela, maman ?

LA MÈRE. — Afin que tous pussent voir de leurs yeux et garder dans leurs cœurs, ce que Dieu faisait pour leur établir des sacrificateurs, par lesquels ils pourraient s'approcher de Lui et qui les représenteraient devant Lui.

SOPHIE. — Est-ce qu'Aaron mit alors ses magnifiques vêtements ?

LA MÈRE. — Oui ; d'abord lui et ses fils furent lavés avec de l'eau, ensuite Moïse revêtit Aaron de ses vêtements de gloire et de beauté. Il plaça sur sa poitrine le pectoral avec Urim et Thummin, et lui mit sur la tête la tiare avec la lame d'or. Après cela, Moïse oignit de l'huile de l'onction le tabernacle et tout ce qui s'y trouvait, ainsi que l'autel, les ustensiles, la cuve et son soubassement.

\* Voyez année 1880, pages 183, 205 et 221.

SOPHIE. — Pourquoi Moïse dut-il faire cela ?

LA MÈRE. — Pour les sanctifier, c'est-à-dire les consacrer au service de Dieu. L'huile, tu te le rappelles, représente le Saint-Esprit. C'est par le Saint-Esprit que le chrétien rend culte ; tout, dans le service qu'il rend à Dieu, doit être sanctifié par le Saint-Esprit \*. Moïse oignit aussi Aaron. Te souviens-tu de qui Aaron était la figure ?

SOPHIE. — Du Seigneur Jésus, maman. C'est Lui qui est notre grand souverain sacrificateur.

LA MÈRE. — Et où exerce-t-il sa sacrificature ?

SOPHIE. — Dans le ciel.

LA MÈRE. — Tu dis bien. Après qu'il eut fait par Lui-même la purification des péchés, en s'offrant en sacrifice, Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et il est monté au ciel, à la vue des siens qu'il bénissait. Il est là maintenant revêtu et couronné de gloire et d'honneur. Il paraît pour nous devant Dieu et intercède pour nous \*\*. Mais comment le voyons-nous ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que c'est par la foi.

LA MÈRE. — Et tu as raison ; les enfants d'Israël voyaient Aaron de leurs yeux, et nous, nous contemplons Jésus des yeux de notre âme, en croyant ce que Dieu nous dit de Lui dans sa Parole. — Après qu'Aaron eut été oint, les fils d'Aaron furent aussi revêtus de leurs vêtements, puis Moïse offrit les divers sacrifices dont nous avons parlé, un veau pour le péché, un bélier pour l'holocauste, et un autre appelé le bélier des consécérations dont le sang était mis sur l'oreille, la main et le pied des sacrificateurs. Sais-tu encore ce que cela voulait dire ?

\* Lisez Philippiens III, 3 ; 1 Pierre II, 5 ; 2 Thessaloniens II, 13 ; 1 Pierre I, 2.

\*\* Lisez Hébreux I, 3 ; Actes II, 32, 33 ; I, 9, 10 ; Luc XXIV, 51 ; Hébreux II, 9 ; IX, 24 ; VII, 25.

SOPHIE. — J'aimerais, chère maman, que tu me le répètes.

LA MÈRE. — A cause du sang précieux du Seigneur Jésus versé pour lui, le chrétien est consacré à Dieu pour écouter et obéir, pour agir pour Lui et marcher dans la sainteté.

SOPHIE. — Merci, maman ; je désire m'en souvenir.

LA MÈRE. — Après cela les sacrificateurs, les mains remplies des offrandes que Moïse y avait placées, se présentèrent devant l'Éternel et les lui offrirent, puis ces choses furent brûlées en sacrifice de bonne odeur, et enfin Aaron et ses fils furent aspergés avec l'huile de l'onction mêlée au sang qui était sur l'autel.

SOPHIE. — Aaron est la figure de Christ, notre grand Sacrificateur, mais j'aimerais que tu me dises ce que représentent les fils d'Aaron.

LA MÈRE. — Ce sont les chrétiens, ma chère Sophie, comme je te l'ai déjà dit. Pierre dit d'eux qu'ils sont une sainte sacrificature, une sacrificature royale. (1 Pierre II, 5 et 9.)

SOPHIE. — Est-ce que la consécration des sacrificateurs durait longtemps ?

LA MÈRE. — Sept jours, durant lesquels ils ne devaient point sortir de l'entrée du tabernacle, et se nourrissaient des choses consacrées.

SOPHIE. — Voudrais-tu, chère maman, me dire ce que cela signifie pour nous ?

LA MÈRE. — Comme Aaron et ses fils étaient loin du regard des Israélites pendant ces sept jours de consécration, de même, mon enfant, tandis que Christ est dans le ciel, les chrétiens ont leur vie cachée avec Lui en Dieu. (Colossiens III, 3.) Le monde ne connaît pas ce qu'ils sont aux yeux de Dieu et le bonheur, la paix, dont ils jouissent par le Saint-Esprit. Le chrétien se nourrit de Christ, se réjouit de

l'amour de Christ, mais le monde ignore cela. La vie du chrétien est déjà céleste. Mais le jour va venir où Christ apparaîtra, et avec Lui les siens seront manifestés dans la gloire, et le monde connaîtra combien Dieu les aime \*.

SOPHIE. — Quel beau jour ce sera !

LA MÈRE. — Oui, et nos cœurs peuvent bien s'en réjouir d'avance. Les sacrificateurs ayant été consacrés, ils furent présentés au peuple pour accomplir leur service.

SOPHIE. — Qui donc avait offert les sacrifices dont tu m'as parlé pour leur consécration ? N'était-ce point Aaron ?

LA MÈRE. — Non, ce fut Moïse. Mais au huitième jour, Moïse appela Aaron et ses fils et les anciens d'Israël, et il dit à Aaron : Prends un veau pour le péché et un bœuf pour l'holocauste, et dis aux enfants d'Israël d'amener un bouc pour le péché, un veau et un agneau pour l'holocauste, un taureau et un bœuf pour le sacrifice de prospérités, et un gâteau pétri à l'huile, car aujourd'hui *l'Éternel vous apparaît*. Ils firent ce que Moïse avait dit, et toute l'assemblée s'approcha et se tint devant l'Éternel. Alors Moïse dit : « *Faites tout ce que l'Éternel vous a commandé, et la gloire de l'Éternel vous apparaît.* »

SOPHIE. — Comme ils devaient attendre avec impatience !

LA MÈRE. — En effet, Sophie ; mais tu remarqueras que c'est en obéissance à la parole de Dieu qu'ils devaient jouir de ce bonheur. Et c'est la même chose pour nous. C'est dans l'obéissance que l'on jouit de la connaissance, de la présence et de l'amour de Jésus. « Celui qui a mes commandements et qui les garde, » dit ce précieux Sauveur, « c'est celui-là qui

\* Lisez 1 Jean III, 1, 2 ; Romains XIV, 17 ; Jean XIV 16, 17 ; Colossiens III, 3 ; Jean XVII, 23.

m'aime, et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui. » (Jean XIV, 21; voyez aussi 23).

SOPHIE. — Les enfants d'Israël obéirent-ils ?

LA MÈRE. — Oui, Aaron fit ce que l'Éternel avait commandé. Il offrit d'abord les sacrifices pour lui et ses fils, puis ceux pour le peuple. Après cela, comme souverain sacrificateur, vêtu de ses vêtements magnifiques, il éleva ses mains et bénit le peuple.

SOPHIE. — Que ce devait être beau, maman, quand Aaron bénissait le peuple; les enfants d'Israël devaient être bien heureux.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, mais c'est ce qu'a fait aussi notre grand souverain sacrificateur. Le Seigneur Jésus, après s'être offert lui-même en sacrifice sur la croix, et être ressuscité d'entre les morts, se présenta aux siens. « Et il les mena dehors jusqu'à Béthanie, et levant ses mains en haut, il les bénit. Et il arriva qu'en les bénissant, il fut séparé d'eux et fut élevé dans le ciel. » (Luc XXIV, 50, 51.)

SOPHIE. — Je vois, maman, que nous avons encore plus de raison d'être heureux que les Israélites.

LA MÈRE. — Oui, nos bénédictions sont célestes; elles viennent de Celui qui est en haut, assis à la droite de Dieu, comme il est dit au Psaume CX : « L'Éternel a dit à mon Seigneur. Assieds-toi à ma droite. » « Tu es sacrificateur éternellement à la façon de Melchisédec. »

SOPHIE. — Mais l'Éternel avait dit que sa gloire apparaîtrait, quand cela arriva-t-il ?

LA MÈRE. — Je vais te le dire. Après qu'Aaron eut béni le peuple, Moïse et lui entrèrent dans le tabernacle d'assignation, précisément comme Jésus bénissant ses disciples entra dans le ciel. Ensuite ils sortirent et bénirent le peuple. Alors la gloire de



l'Éternel apparut, car le feu sortit de devant l'Éternel et consuma sur l'autel l'holocauste et les graisses.

**SOPHIE.** — Est-ce que les enfants d'Israël n'eurent pas peur ?

**LA MÈRE.** — Oh non ! Ce n'était pas comme lorsque Dieu descendit sur le mont Sinaï et donna, du milieu du feu, la loi qui condamne et fait trembler le pécheur. (Voyez Exode XIX, 11, 16, 18 ; XX, 18, 19 ; Deutéronome IV, 11, 12.) La sacrificature était établie pour maintenir en grâce la relation de Dieu avec le peuple, les sacrifices étaient offerts, la bonne odeur de l'holocauste montait vers l'Éternel, et Dieu en consumant par le feu venu de Lui, ce qui était sur l'autel, montrait qu'il reconnaissait la sacrificature et acceptait les offrandes. C'était le signe de sa faveur ; aussi bien loin d'avoir peur, ils sont remplis de joie ; ils se prosternent et adorent.



SOPHIE. — Pourquoi est-ce que Moïse entre avec Aaron dans le tabernacle ?

LA MÈRE. — Moïse était le législateur, ou comme le roi des enfants d'Israël, de même qu'Aaron était sacrificateur. Or le Seigneur Jésus qui est entré dans le ciel, comme Moïse et Aaron dans le tabernacle, n'est pas seulement sacrificateur, il est aussi *Roi*, de même que Melchisédec. (Genèse XIV, 18.) Lui-même le dit à Pilate qu'il est roi. (Jean XVIII, 37.) Seulement sa royauté n'a pas encore été manifestée. Mais bientôt il sortira du ciel comme *Roi* des rois et Seigneur des seigneurs, son peuple d'Israël le reconnaîtra, il les bénira, et eux l'adoreront avec des transports de joie. (Lisez Apocalypse XIX, 11, 16 ; Psaume CX, 2, 3 ; Psaume II, 6 ; XCVIII.)

SOPHIE. — Et nous, maman, ne serons-nous pas là ?

LA MÈRE. — Quand il sera manifesté, nous serons aussi manifestés avec Lui en gloire. (Colossiens III, 3.) Les chrétiens seront *toujours* avec le Seigneur. (1 Thessaloniens IV, 17.)

---

### Le petit enfant en Égypte.

Vous aimeriez bien savoir, n'est-ce pas, ce qui arriva au petit enfant Jésus après la visite des mages, et si le méchant Hérode le trouva. Je vais vous le dire.

Les mages, qui pensaient qu'Hérode était sincère, seraient sans doute retournés à Jérusalem pour lui dire leur bonheur d'avoir trouvé le petit enfant. Mais Dieu, qui les avait conduits, ne le permit pas. Ils avaient trouvé celui qu'ils désiraient, la joie remplis-

sait leur cœur et ils n'avaient plus rien à faire avec le méchant. Dieu, dans un songe, les avertit de ne point passer par Jérusalem, et ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

Vous pouvez vous imaginer la colère du méchant Hérode, quand il vit que les mages ne revenaient pas et que, bientôt après, il apprit qu'ils étaient partis. Alors se montra ouvertement la cruauté de son cœur. Il n'avait pas comme les mages une étoile pour lui montrer où était le petit Roi des Juifs au milieu de tous les autres jeunes enfants de Bethléem.

Que faire ? Il envoie ses soldats et fait tuer tous les enfants de Bethléem et des environs depuis l'âge de deux ans et au-dessous. O quelle douleur, quand les cruels messagers entraient dans une maison et demandaient : « Où est votre petit enfant ? » et quand, malgré les pleurs et les supplications de la mère, du père, des frères et des sœurs, on égorgeait sans pitié le pauvre petit ! Voilà la méchanceté du cœur de l'homme conduit par Satan. Car c'est Satan, mes enfants, qui, sachant que Jésus était le Sauveur, voulait le faire périr en se servant de la cruauté d'Hérode. Aussi est-il représenté dans le livre de l'Apocalypse comme un grand dragon prêt à dévorer le petit enfant à sa naissance.

Mais où était l'enfant Jésus ? Échappa-t-il ? Oui, oui, mes enfants. Dieu veillait sur lui. Il ne l'avait pas envoyé dans le monde pour être tué par Hérode. Il devait grandir, devenir un homme parfait, servir Dieu en prêchant l'évangile, montrer dans sa divine personne l'amour et la bonté de Dieu, son Père, et puis mourir enfin par les mains des méchants pour nous sauver. Où était-il donc, tandis que l'on égorgeait les enfants de Bethléem ? Ah ! bien loin, sans qu'Hérode s'en doutât, car en même temps que Dieu avertissait les mages, il disait aussi à Joseph par un

ange dans un songe de conduire en Égypte le petit enfant et sa mère.

L'Égypte est le pays où autrefois les enfants d'Israël avaient été esclaves sous le cruel roi Pharaon, qui voulait faire périr leurs enfants nouveau-nés. C'est alors que le petit Moïse fut sauvé des eaux. L'Égypte était loin de Bethléem. Il n'y avait dans ce temps ni voitures, ni chemins de fer. Les riches avaient des chevaux ou des chameaux et des chars, mais les pauvres allaient à pied, peut-être sur des ânes. Pensez, chers enfants, comme ce devait être pénible et fatigant, dans un climat très chaud, exposé aux attaques des voleurs, de faire ce long voyage avec un petit enfant. Mais Joseph et Marie partent sans hésiter ; c'est Dieu qui le leur a dit et ils savent que Dieu les conduira et les gardera. Ils ne comprenaient peut-être pas bien tout ce que deviendrait ce petit enfant, mais ils savaient combien il était précieux aux yeux de Dieu. Marie se souvenait sans doute que l'ange lui avait dit, en annonçant sa naissance, qu'il serait grand et serait appelé le Fils du Très-Haut, et que Dieu lui donnerait le trône de David son père, et Joseph se rappelait qu'un ange lui avait aussi dit que ce petit enfant sauverait son peuple de leurs péchés.

Mais n'est-ce pas étrange que le Fils de Dieu, venu sur la terre pour être Roi, n'ait pas un lieu pour se loger quand il arrive, soit tout de suite poursuivi par Satan, et obligé de s'enfuir pour échapper aux méchants ? Ah ! mon cher enfant, cela montre combien le monde où il est venu est rempli de mal et quel besoin l'on a d'un tel Sauveur. Cela ne fait-il pas aussi voir l'amour de Dieu qui a envoyé son Fils dans un tel monde, et l'amour de Jésus qui a bien voulu se soumettre à tant de fatigues, de douleurs et d'humiliations ?

Le petit enfant resta-t-il en Égypte? Non; autrefois les enfants d'Israël en étaient sortis sous la conduite de Moïse, et maintenant Dieu appelle son Fils hors d'Égypte. Un ange apparut en songe à Joseph, et lui dit de retourner avec le petit enfant et sa mère au pays d'Israël. Hérode, le cruel Hérode qui avait fait mourir tant de gens, était mort à son tour, d'une maladie terrible, rongé des vers. Mais son fils Archélaüs régnait à sa place; il n'était pas moins cruel que son père, et Joseph craignait pour le petit enfant. Que faire? Dieu qui avait les yeux arrêtés sur son Fils, qui était sur la terre son plus précieux joyau, ne laissa pas Joseph sans direction. Il le conduisit loin d'Archélaüs dans la Galilée, à Nazareth, la ville où Joseph habitait avant la naissance de Jésus.

Était-ce une grande ville? Non, mes enfants. Était-elle célèbre? Non, encore; loin de là. Les Galiléens étaient méprisés des autres Juifs, et parmi les Galiléens même, les habitants de Nazareth étaient méprisés au point que l'on disait: « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? » Aussi le petit enfant, quand il fut devenu un homme, partagea-t-il ce mépris jeté sur cette ville. En tout il s'est abaissé, il a voulu prendre la dernière place. Et toi, mon enfant, quelle place aimes-tu à prendre?



Le manque de place nous oblige de supprimer pour ce numéro les questions et les réponses.

## L'Évangile selon Marc.

### CHAPITRES VI ET VII.

Versets 1-6. Comme nous le voyons par ce passage, Jésus dans son service eut le même sort qu'ont habituellement les prophètes et envoyés de Dieu. Serviteur parfait, il dut connaître par expérience ce que c'est que d'être sans honneur dans son pays, parmi ses parents et même au milieu de sa maison. Dans son pays, on ne pouvait croire que Dieu pût employer pour son service, quelqu'un d'aussi pauvre et d'aussi méprisé que le charpentier de leur ville, dont on connaissait la mère, les frères et les sœurs, qui tous étaient là avec eux. Pour voir Dieu dans les instruments, faibles en apparence, qu'il emploie, il faut la foi. Mais au lieu de la foi, il s'y trouvait une incrédulité telle que Jésus s'en étonnait. Bien que cette incrédulité peinât le Serviteur prophète, elle ne nuisait qu'à ceux qui étaient incrédules, car il ne put faire là aucun miracle (ces miracles qu'il faisait en faveur des misérables), sinon qu'il guérit un petit nombre d'infirmes. Cela n'empêcha pas Jésus de travailler, car il visitait l'un après l'autre les villages à la ronde et enseignait.

Chers enfants, ce que nous venons de voir est bien sérieux pour vous. Vous avez autour de vous des serviteurs de Dieu, qui vous enseignent les vérités de la parole de Dieu — un père, une mère, qui vous aiment, et qui désireraient que vous croyiez en Jésus dont ils vous parlent : comment appréciez-vous leur service ? font-ils avec vous l'expérience que fit Jésus leur maître parmi ceux de sa ville ?

Vers. 7-13. Jésus appelle les douze et les en-

voie deux à deux pour accomplir aussi leur service. Ils partirent donc et prêchèrent qu'on se repentît. Jésus n'avait pu guérir qu'un petit nombre d'infirmes dans son pays, mais les douze en guérèrent beaucoup. Il faut que la grâce et l'amour du cœur de Dieu trouvent du bien à faire ; s'ils ne peuvent en faire dans un lieu, ils vont dans un autre.

Enfants, encore une fois, nous vous avertissons par ceci : Prenez garde que votre incrédulité ne vous prive des bénédictions qui vous entourent, tandis que d'autres en profitent.

Vers. 14-29. Le roi Hérode ouït parler de Jésus, dont le nom était devenu public ; et aussitôt il pense que c'était Jean le baptiseur qui était ressuscité d'entre les morts. La conscience de ce roi était mauvaise, et ce qu'il avait fait à l'égard de Jean l'inquiétait. Il arrive ainsi souvent, quand Dieu déploie sa puissance par Jésus, que la conscience se sent troublée ; car alors elle sent le différend qui existe entre Dieu et l'homme coupable. D'autres personnes disaient aussi leurs pensées touchant Celui qui, par le service qu'il accomplissait, était devenu si célèbre ; mais c'étaient de simples opinions qui ne servaient de rien à ceux qui les avaient, puisqu'ils se tenaient loin de Lui.

Depuis le verset 17, l'écrivain raconte ce qu'Hérode avait fait à Jean, donnant ainsi la raison du trouble de ce roi. Et, en effet, il avait raison d'être mal à l'aise vis-à-vis de Dieu à cause de son crime, car il savait que celui qu'il avait sacrifié à la haine d'Hérodias était un homme juste et saint, et que, par conséquent, il s'était attaqué à Dieu lui-même.

L'histoire d'Hérode nous montre que lorsque quelqu'un s'est engagé dans une mauvaise voie, et ne l'abandonne pas, le diable trouve un jour favorable (vers. 21) pour le pousser à consommer son crime,

Combien cela est sérieux ! La fille d'Hérodiàs joue aussi un rôle bien frappant : sa danse fut le moyen que le diable employa pour arriver à ses fins ; de sorte que les trois, Hérode, Hérodiàs et sa fille sont conduits par lui pour coopérer à cet affreux meurtre, chacun selon sa position et l'état de son âme.

Quant à Jean, si ce moment semble bien pénible, combien cependant son sort n'était-il pas de toute manière préférable à celui de ses meurtriers ?

Nous ne savons si, parmi nos jeunes lecteurs, il s'en trouve qui estiment heureux les enfants qui les entourent, qui ne sont pas retenus comme le sont les enfants des chrétiens fidèles, mais qui peuvent faire leur volonté en fréquentant les fêtes et les plaisirs de ce monde. S'il s'en trouve un seul, que cette histoire lui montre sa folie et le danger qui le menace. Ah ! si vous trouvez heureux ceux qui vivent dans la mondanité, vous avez déjà mordu à l'appât doré qui cache l'hameçon que le diable vous présente pour vous attirer dans le gouffre de la perdition éternelle.

Vers. 30-33. Les apôtres se rassemblent auprès de Jésus et lui racontent tout ce qui est arrivé à Jean, ainsi que tous leurs travaux missionnaires. Alors Jésus leur dit : Venez à l'écart et vous reposez un peu ; car il y avait un tel mouvement de gens que le repos et l'intimité du revoir étaient empêchés.

Comme ils s'en allaient ensemble en nacelle, plusieurs les reconnurent et arrivèrent avant eux au lieu où ils se rendaient, de sorte qu'ils n'eurent que le moment du trajet pour être seuls.

\* Quelle grâce d'avoir Jésus pour asile au milieu d'un monde où le mal a le dessus et aussi d'entendre sa voix nous inviter à aller *avec lui* à l'écart pour nous reposer un peu. Y a-t-il ici-bas, en dehors de Lui, un seul moment de repos, soit dans les personnes, soit dans les choses ? Non.

Vers. 34-44. Jésus, en sortant de la nacelle, vit une grande foule. Mais son cœur toujours le même, au lieu d'être inquiété par ce dérangement, fut ému de compassion envers eux, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de pasteur. En effet, leurs pasteurs ne pensaient qu'à se repaître eux-mêmes (Ézéchiel XXXIV, 8) ; Jésus donc, se met à leur enseigner beaucoup de choses, c'est-à-dire à les paître. Les disciples n'ayant pu se reposer, viennent à Jésus pour le diriger dans ce qu'il doit faire à l'égard de ceux qu'il vient d'enseigner. Ils lui disent de les renvoyer, afin qu'ils aillent se procurer des vivres, parce que, selon eux, dans un lieu désert il n'y avait rien pour les nourrir. Mais Celui qui avait nourri Israël pendant quarante ans au désert était là avec eux, avec la même puissance et le même cœur. Si les disciples avaient compris ses pensées et leur part dans le service qu'il accomplissait avec une telle puissance de grâce et avec tant de compassion, ils auraient eu égard aux besoins de ces pauvres plutôt qu'à leur repos, et auraient travaillé de concert avec leur Maître. Jésus, pour les amener à cette pensée, leur dit : « Donnez-leur *vous-mêmes à manger* ; » mais les disciples ne le comprennent pas, et tournent leurs regards vers des moyens humains, et par conséquent insuffisants, au lieu de les diriger vers Lui. Leur Maître alors, leur fait voir que quand il est avec eux, ils peuvent, par sa puissance, répondre aux besoins présents, parce que rien n'est difficile à l'Éternel. En effet, c'est ce qui arriva ; et même il y eut plus de reste qu'il n'y avait eu de provision.

Vers. 45 et 46. Mais, bien que les disciples eussent été les instruments du Seigneur pour répandre la bénédiction, ils étaient demeurés moralement à distance du cœur de Jésus dans ce service. C'est ce



qu'exprime le fait que Jésus les contraint de s'embarquer sans Lui. Il les éloigne avant les foules qu'ils auraient voulu que Jésus renvoyât.

Jésus, ayant donné congé aux foules, s'en va sur la montagne pour prier. Là il trouve un cœur qui a communion avec Lui dans ce qu'il accomplissait de sa part, et dans lequel il peut verser la peine que lui cause le manque de compréhension des siens.

Vers. 47-52. Le soir étant venu, la nacelle était au milieu de la mer et Jésus seul à terre. Cependant il avait les yeux sur les siens, tandis qu'ils étaient comme à l'école, pour apprendre ce que c'est que d'être sans Lui. Il voyait se tourmenter à ramer seuls, ceux qui le même jour avaient été si heureux dans la nacelle avec leur Maître. Sur la quatrième veille (vers trois heures du matin), il vient à eux marchant tranquillement sur ces flots, où ils se fatiguaient à lutter contre le vent. Il voulait passer outre, comme s'il ne pouvait s'associer à eux. Mais la présence de Jésus les jette dans un tel trouble qu'ils poussent des cris. Mais aussitôt il s'empresse de leur répondre selon son cœur ; il les rejoint et calme leur détresse. Quand Jésus fut dans la nacelle, le vent tomba. Tout était changé pour les disciples ; et ils font pour eux-mêmes l'expérience de ce qui se trouve dans le cœur de Jésus pour répondre aux besoins ; chose qu'ils n'avaient pas su apprécier pour les cinq mille hommes. En voyant sa puissance déployée pour leur délivrance, ils sont frappés et étonnés, car, ajoute le Saint-Esprit, ils n'avaient pas été rendus intelligents par le miracle des pains : leur cœur était endurci.

Chers enfants croyants, voyez ici l'effet produit chez des serviteurs du Seigneur, par le fait qu'ils pensèrent à eux-mêmes et tinrent trop à un repos que la bonté de leur Maître voulait leur procurer.

Ils avaient pourtant été bénis dans leur service, et ils n'auraient pas dû oublier les besoins des misérables qu'ils devaient continuer à servir et auxquels, pour être en communion avec leur Maître, ils devaient penser plus qu'à eux-mêmes. En agissant ainsi, ils se relâchèrent ; ce n'est pas comme l'apôtre Paul qui, à l'exemple de Jésus, ne se relâchait pas. (2 Corinthiens IV, 16-18.)

Vers. 53-56. Nous avons ici un terrain bien préparé pour recevoir Christ et pour profiter de son service. Dieu avait béni le témoignage rendu à Jésus par le démoniaque du chapitre V. Puissiez-vous, chers lecteurs croyants, avoir fait comme Légion, et aussi voir les mêmes résultats que lui.

---

## CHAPITRE VII.

Versets 1-16. Nous avons vu au chapitre précédent comment Jésus instruit les siens ; ici il prend en main leur cause, quand les hommes religieux d'alors les accusent de ne pas suivre avec eux la tradition des anciens. Dans les systèmes religieux établis par les hommes, on s'attache aux formes extérieures ; mais pour les disciples du Seigneur il s'agit du cœur, parce que c'est au cœur que Dieu regarde. Aussi Jésus, en répondant à ces pharisiens, met-il à nu l'état de leur âme en leur citant la prophétie d'Ésaïe (ch. XXIX), qui s'appliquait à eux puisqu'ils honoraient Dieu de leurs lèvres, tandis que leur cœur était fort éloigné de Lui. Combien souvent on voit la même chose aujourd'hui dans la chrétienté ! Toutes ces formes étaient vaines et pires encore, car pour garder leurs traditions, ils annulaient le commandement de Dieu.

Mais dans ce que le Seigneur leur cite de la parole de Dieu, touchant l'honneur que les enfants doivent à leurs parents, il y a quelque chose de bien sérieux pour vous, chers enfants. Le sujet est d'autant plus délicat ici, que c'est en ayant l'apparence d'honorer Dieu qu'ils déshonoraient leurs parents. Ce n'est pas que Dieu ne doive être honoré avant tout ; mais on ne peut le faire en annulant ses commandements. L'honneur rendu à Dieu ne saurait porter atteinte à ce qu'il commande, savoir d'être soumis à qui il faut l'être dans ce monde. Souvenez-vous que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice. (1 Samuel XV, 22.) Il peut arriver cependant qu'on doive désobéir même à des parents pour obéir à Dieu, mais c'est qu'alors les parents voudraient pour eux l'honneur dû à Dieu, et qu'il faut lui rendre coûte que coûte. Voyez, dans la conduite de Jésus, en Luc II, 48 et 49, ces deux choses en parfaite harmonie — l'honneur rendu à Dieu et aux parents, et aussi dans le cas de Salomon. (1 Rois II, 19-24.) Quand sa mère vint à lui pour lui faire une demande, il va au-devant d'elle, se prosterne devant elle et lui fait mettre un siège à sa droite, puis il lui promet qu'il ne lui refusera pas ce qu'elle a à lui demander. Mais quand il voit que cela porte atteinte aux droits et à l'honneur dus à Dieu, il fait précisément le contraire de ce qu'elle lui demandait.

Après que Jésus a dévoilé l'état de ces hommes, il donne la raison morale pour laquelle il ne condamnait pas ses disciples de ce qu'ils mangeaient du pain avec des mains non lavées ; il montre que la racine du mal qui paraît au dehors est dans le cœur.

Vers. 17-23. Les disciples qui étaient juifs, et par conséquent habitués à considérer les choses par leur côté extérieur, ne comprennent pas ce que Jésus vient de dire, et ils lui en demandent l'explication.

Leur ignorance à cet égard était d'autant plus coupable, qu'ils vivaient près de Lui, et il la leur reproche. Ensuite il leur montre que les choses créées pour la nourriture de l'homme ne peuvent le souiller; mais depuis sa chute l'homme a la racine du mal en lui, comme nous l'avons déjà vu, et tout le mal extérieur, qui fait de ce pauvre monde perdu une mer de souillure, vient du cœur.

Vers. 24-30. Jésus, quittant un lieu où l'on s'attache aux traditions, aux dépens de la parole de Dieu, s'en va servir ailleurs. On voit quelle grâce et quelle sollicitude il y avait dans son cœur pour les pauvres pécheurs souffrants, et toute la peine qu'il s'est donnée pour aller se mettre à la portée de cette pauvre femme, bien qu'elle fût païenne. En effet, nous ne voyons pas qu'il eût opéré là autre chose que la guérison de cette fille; ce qui montre que Jésus était allé là exprès pour elle.

Chers enfants, il y a dans ce passage un grand enseignement pour vous qui avez besoin de Jésus, et qui le priez sans recevoir ce que vous lui demandez. Il faut que vous preniez votre vraie place devant Dieu comme cette femme; car souvent le Seigneur doit différer la réponse jusqu'à ce que l'on ait pris la place d'un petit chien devant Lui, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'on reconnaisse son état de ruine complète.

Vers. 31-37. Jésus de nouveau revient dans le pays où Légion avait rendu témoignage. Mais cette fois il est à l'étroit dans son service; il doit tirer un homme à l'écart pour le guérir, et même il le fait en regardant vers le ciel et en soupirant. Ce que les gens qui entendirent parler de ce fait disent, prouvent que l'état de leurs âmes ne les occupait pas, et c'est précisément pour cela que l'homme ne devait pas publier sa guérison, bien que Légion eût dû

proclamer la sienne. La grâce, que le Seigneur exerce pour la guérison corporelle, doit agir dans l'âme pour lui faire voir son état de perdition et recevoir Jésus comme Sauveur. Autrement on le repousse moralement et il doit se retirer à l'écart.

---

## Nadab et Abihu

*ou la chute de la sacrificature.*

*(Lévitique X.)*

SOPHIE. — Maintenant, je pense que les Israélites avaient tout ce qu'ils pouvaient désirer.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. De la part de Dieu, tout était parfait. Tout ce que Dieu établit a ce caractère. Mais, hélas ! dès qu'il le confie à l'homme, celui-ci y introduit du mal et gâte ce que Dieu avait fait si beau. Ne te souviens-tu pas d'un exemple de cela ?

SOPHIE. — Oh oui, maman. Dieu avait fait tout très bon au commencement. Mais l'homme a écouté le serpent, a désobéi à Dieu, et voilà que tout a été gâté. Mais est-ce que les sacrificateurs désobéirent à Dieu ?

LA MÈRE. — Il y en eut qui firent ce que Dieu n'avait point commandé. Retiens bien ceci, mon enfant. Nous déplaisons à Dieu non seulement en désobéissant ouvertement à ce qu'il commande, mais aussi en agissant d'après notre propre volonté, en mettant nos pensées à nous là où il ne doit y avoir que la pensée de Dieu.

SOPHIE. — Comment donc arriva une aussi triste chose ?

LA MÈRE. — Deux des fils d'Aaron, Nadab et Abihu, voulurent offrir du parfum devant l'Éternel. Ils prirent leurs encensoirs et y mirent du feu et du parfum et offrirent devant l'Éternel un feu étranger.

SOPHIE. — Était-ce donc, chère maman, un si grand mal ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, un très grand. On pourrait dire qu'ils avaient une bonne intention, c'est possible ; mais ils suivirent leurs propres idées. Ils voulurent adorer Dieu à leur guise, de la manière qu'il ne leur avait pas commandé, quand Lui avait tout prescrit. C'est ce que Dieu ne peut supporter. Ne te souviens-tu pas d'une histoire à peu près semblable ?

SOPHIE. — C'est, je pense, celle de Caïn et d'Abel.

LA MÈRE. — Tu dis bien ; mais pourquoi Dieu n'agréa-t-il point l'offrande de Caïn ?

SOPHIE. — C'est qu'il offrait à Dieu quelque chose selon ses propres pensées et non selon celles de Dieu. — Et qu'arriva-t-il à Nadab et à Abihu ?

LA MÈRE. — Le feu sortit de devant l'Éternel et les dévora et ils moururent devant l'Éternel.

SOPHIE. — C'est bien terrible, maman.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Dieu, qui est si miséricordieux envers les pécheurs, est jaloux de sa gloire. Quand Moïse eut fait selon tout ce que l'Éternel avait commandé, le feu sortit de devant l'Éternel pour consumer ce qui était sur l'autel. Les Israélites lui étaient agréables et il le montrait ainsi ; mais quand Nadab et Abihu ont la prétention de faire quelque chose que l'Éternel n'a pas commandé, alors le même feu qui avait été le témoignage que les offrandes faites selon sa volonté, lui étaient agréables, ce même feu consume ces deux malheureux fils d'Aaron.

SOPHIE. — Mais, chère maman, est-ce qu'un mal semblable peut arriver maintenant ?

LA MÈRE. — Certainement, Sophie, quoique ce ne

soit pas de la même manière. Mais toutes les fois que l'homme veut introduire dans le culte qu'il rend à Dieu, des choses de son invention, qu'il veut adorer Dieu autrement que Dieu ne l'a prescrit dans sa parole, il fait comme Nadab et Abihu. Le Seigneur Jésus nous enseigne comment Dieu veut être adoré maintenant. « Dieu est esprit, dit-il, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » (Jean IV, 24.)

SOPHIE. — Qu'est-ce que cela veut dire, maman ?

LA MÈRE. — Je vais essayer de te l'expliquer. Le Seigneur dit cela à une femme samaritaine qu'il rencontra auprès d'un puits. (Jean IV.) Les Juifs rendaient à Dieu leur culte par le moyen des cérémonies et des sacrifices prescrits par la loi ; ils le faisaient au lieu que Dieu avait indiqué, c'est-à-dire à Jérusalem, et Dieu y était adoré sous son nom d'Éternel. (Lisez 2 Chroniques XII, 11 ; VI, 6 ; Ésaïe XLII, 8.) Ainsi ils adoraient en vérité, puisque c'était selon ce que Dieu avait ordonné. Il n'en était pas ainsi des Samaritains, qui prétendaient servir Dieu autre part et autrement qu'il ne l'avait dit. (Voyez 2 Rois XVII.) Mais les Juifs n'adoraient pas en esprit : leur culte était tout extérieur. Le Seigneur Jésus étant venu, tout cet ancien ordre de choses allait prendre fin. (Lisez Hébreux X, 1 ; Romains X, 4.) Christ a offert sur la croix, une fois pour toutes, le sacrifice de Lui-même qui ôte le péché ; il est monté au ciel et de là il a envoyé le Saint-Esprit qui habite en ceux qui croient en Lui. Maintenant, là où deux ou trois sont rassemblés par le Saint-Esprit au nom de Jésus, il est au milieu d'eux, et c'est en son nom qu'ils adorent Dieu comme leur Père, le Saint-Esprit rendant témoignage avec leurs esprits qu'ils sont enfants de Dieu, et les rendant capables de connaître Dieu et de jouir de son amour. On rend ainsi culte par l'Esprit de Dieu, on

offre à Dieu des sacrifices spirituels de louanges et d'actions de grâces. Voilà, ma chère enfant, ce que c'est qu'adorer Dieu en esprit et en vérité. Adorer autrement, c'est faire comme Nadab et Abihu.

SOPHIE. — Je vois, maman, que ce sont seulement ceux qui croient du cœur en Jésus, qui peuvent vraiment adorer Dieu.

LA MÈRE. — Assurément, mon enfant, car eux seuls étant lavés de leurs péchés peuvent s'approcher de Dieu, et eux seuls, ayant le Saint-Esprit, connaissent la vérité et peuvent adorer Dieu en esprit et en vérité.

SOPHIE. — Merci, maman. Combien nous sommes heureux ! Un enfant comme moi peut donc adorer Dieu ! Mais voudrais-tu me dire ce qui arriva après la mort de Nadab et d'Abihu.

LA MÈRE. — Moïse vit immédiatement que ce qu'ils avaient fait déshonorait Dieu, car il dit à Aaron : « C'est ce dont l'Éternel avait parlé en disant : Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi, et je serai glorifié en la présence de tout le peuple. » Ceux qui s'approchent de Dieu doivent être saints.

SOPHIE. — Aaron devait être bien affligé.

LA MÈRE. — Oui, mais il ne dit rien. Il avait compris, par les paroles de Moïse, que les sacrificateurs avaient à veiller les premiers à ce que Dieu fût glorifié, et que ce châtiment était juste. Ensuite, Moïse appela deux fils d'Huziel, oncle d'Aaron, et leur dit d'emporter de devant le sanctuaire et hors du camp les corps morts de Nadab et d'Abihu.

SOPHIE. — Combien les enfants d'Israël devaient être frappés de crainte !

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Quelle chose tristement solennelle c'était de voir porter à travers le camp les corps de deux des sacrificateurs de Dieu, vêtus des vêtements qu'il leur avait donnés et que



Moïse venait de mettre sur eux. Comme cela montre la sainteté parfaite de Dieu ! Ne te souviens-tu pas d'un fait rapporté dans le Nouveau Testament et qui nous fait voir aussi le jugement de Dieu sur le mal ?

SOPHIE. — Oui, maman ; j'y pensais : c'est quand Ananias et sa femme Sapphira moururent devant les apôtres pour avoir menti au Saint-Esprit.

LA MÈRE. — Tu as raison et nous voyons par là que « notre Dieu aussi est un feu consumant. »

SOPHIE. — Est-ce qu'il n'y eut pas un grand deuil, à cause de ce triste événement ?

LA MÈRE. — Certainement ; tout le peuple d'Israël pleura, mais Moïse dit à Aaron et aux deux fils qui lui restaient : « Ne vous affligez pas, et ne déchirez pas vos vêtements, et ne sortez pas de l'entrée du tabernacle, car l'huile de l'onction de l'Éternel est sur vous. »

SOPHIE. — C'est étrange, maman. Pourquoi Aaron et ses fils ne devaient-ils pas montrer leur affliction ?

LA MÈRE. — Ils étaient consacrés entièrement à Dieu ; ils étaient en sa présence ; là les sentiments de l'homme naturel devaient se taire pour ne laisser place qu'à l'adoration devant la sainteté de Dieu, même quand elle se montrait d'une manière aussi redoutable. D'un autre côté, les enfants d'Israël pouvaient pleurer. Ainsi, ma chère Sophie, Dieu ne défend pas les affections naturelles ; il ne dit pas que nous ne puissions pas pleurer quand nous perdons quelqu'un que nous aimons, mais, en même temps, le chrétien adore Dieu, se soumet et reconnaît qu'il fait bien toutes choses. Le chrétien sert Dieu, est patient dans la tribulation et joyeux dans l'espérance. (Romains XII, 11, 12.)

SOPHIE. — Merci, maman. Oh ! je vois que celui qui connaît Christ est vraiment heureux, même dans l'affliction.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, car il sait que « toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, » et que, même quand il châtie, c'est « pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté. » (Romains VIII, 28; Hébreux XII, 10.)

---

### Le jeune garçon dans le temple.

Le petit enfant Jésus, que nous avons vu à Bethléem, en Égypte, et enfin à Nazareth, grandit comme vous avez grandi, mes chers enfants. Dieu voulut que son Fils bien-aimé venu sur la terre passât par votre âge, afin que vous eussiez confiance en Lui et qu'il fût pour vous aussi un modèle parfait.

Deux choses le distinguaient par-dessus tous les autres enfants. Qu'était-ce donc? C'est qu'il était rempli de sagesse et que la faveur de Dieu reposait sur Lui, parce qu'il était saint, absolument sans péché. Vous n'êtes pas tels, mes enfants; mais ne pouvez-vous cependant pas jouir de la faveur de Dieu? Oh oui! si vous croyez au Seigneur Jésus; et quant à la sagesse, demandez-la à Dieu qui la donne à tous libéralement.

Comme je vous l'ai dit, Joseph et Marie, la mère de Jésus, n'étaient pas riches. Joseph était charpentier, c'est dans l'humble demeure d'un ouvrier que Jésus fut élevé, au milieu de frères et sœurs, enfants de ce charpentier. Lui-même apprit l'état de Joseph et travailla de ses mains pour gagner son pain. Il sut ce que c'est que d'être pauvre, et pourtant il était le Seigneur de gloire.

Mais Joseph et Marie étaient pieux; ils désiraient servir Dieu et faire ce que sa loi prescrit. Ainsi cha-



NAZARETH

que année ils allaient à Jérusalem à la fête de Pâques pour adorer l'Éternel, bien que ce fût un voyage long et coûteux. Pour faire ce voyage, on se réunissait entre parents et connaissances du même endroit ; les plus riches avaient des montures, les pauvres allaient à pied. C'est ce que l'on appelle une caravane.

Tant que l'enfant Jésus fut petit, Joseph et Marie ne pouvaient l'emmener, mais quand il eut douze ans, ils le jugèrent assez fort pour supporter les fatigues du voyage et le prirent avec eux. Vous pensez peut-être que ce devait être bien agréable de faire

cette course, mais rappelez-vous que très probablement Joseph et Marie allaient à pied, et que, pendant plusieurs jours, sous un climat très chaud, il fallait tantôt monter, tantôt descendre, pour remonter encore. On était sans doute souvent bien fatigué, mais on prenait courage à la pensée de se présenter bientôt devant l'Éternel, et quand Jérusalem paraissait, couronnée de son temple magnifique, oh ! comme on oubliait la fatigue, et l'on s'écriait avec le psalmiste :

« Je me suis réjoui à cause de ceux qui me disaient :  
Montons à la maison de l'Éternel ! »

« Nos pieds se sont arrêtés en tes portes, ô Jérusalem ! »

Et nous pouvons être bien sûrs que le jeune garçon Jésus jouissait de ce bonheur, car la maison de l'Éternel était celle de son Père.

Quand la fête, qui durait huit jours, fut passée, Joseph et Marie partirent. Ils auraient bien dû regarder si Jésus était avec eux et ceux qui allaient du même côté, n'est-ce pas ? Ils ne le firent pas, et le jeune garçon resta à Jérusalem. Ce ne fut qu'après un jour de marche qu'ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances, et ils ne le trouvèrent pas. Comme ils devaient être inquiets ! Que faire ? Il n'y avait qu'à retourner à Jérusalem. C'est ce qu'ils firent et, durant trois jours, ils cherchèrent en vain Jésus. Mais je pense, mes enfants, que si Joseph et Marie s'étaient bien souvenus des paroles de l'ange qui annonçait que Jésus était Fils du Très-Haut, ils auraient su tout de suite où le trouver.

Où donc était allé le jeune garçon ? Était-il resté à Jérusalem pour jouir de sa liberté, comme d'autres enfants, pour aller s'amuser avec des garçons de son âge, pour courir dans la ville et admirer les beaux monuments, les belles rues et les soldats romains faisant l'exercice ? Non, mes enfants. D'autres pen-

sées occupaient le cœur du jeune garçon Jésus. Avait-il peut-être peur d'être seul dans cette grande ville, ne sachant où aller ? Non ; Jésus savait où aller ; il va sans crainte dans la maison de son Père, dans le temple, et c'est là que Joseph et Marie le trouvent enfin.

Mais qu'y faisait-il ? Il était assis au milieu des docteurs. Qui étaient ces docteurs ? Des hommes qui avaient beaucoup étudié et qui expliquaient les saintes Écritures. Cela vous aurait peut-être semblé bien sévère d'être au milieu de ces hommes savants, mais Jésus, dès son enfance, aimait la parole de son Dieu et Père, il y prenait son plaisir, et il venait prendre sa place comme écolier au milieu de ceux qui pouvaient s'entretenir avec Lui des choses de Dieu. Quel spectacle merveilleux ! Quel écolier modèle ! Il n'enseignait point les docteurs, il restait à sa place comme un jeune garçon, mais tout, dans sa conduite et son langage, annonçait sa sagesse sans égale. Il écoutait, il interrogeait et répondait, et tous ceux qui étaient présents étaient étonnés de son intelligence.

Cher jeune lecteur, aimes-tu comme Jésus la parole de Dieu ? Sais-tu écouter, répondre, et mets-tu assez d'intérêt aux choses de Dieu pour interroger quand tu ne comprends pas ?

Vous pouvez vous imaginer l'étonnement de Joseph et de Marie, en voyant Jésus ainsi occupé. « Pourquoi nous as-tu fait ainsi ? lui demanda Marie, nous te cherchions, étant en grande peine. » Mais Jésus leur dit : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux affaires de mon Père ? » Oui, mes enfants, la première chose qui doit nous occuper, c'est ce qui concerne Dieu, et Jésus nous montre que même pour un enfant, c'est l'affaire principale.

Et ensuite, que fit le jeune garçon ? Il quitta avec

eux le temple, les docteurs, Jérusalem, et retourna dans la pauvre petite ville de Nazareth. Et là, pendant dix-huit ans encore, il vécut dans la soumission à ses parents, dans le travail et l'humilité, Lui qui était le Fils de Dieu. La loi de Dieu, dont il s'entretenait avec les docteurs, était dans son cœur, et il le montrait dans sa conduite. Aussi avançait-il en sagesse et en stature et en grâce auprès de Dieu et des hommes.

Mon cher enfant, ne veux-tu pas suivre ce modèle parfait? Tout se résume pour toi dans ces deux choses : l'attacher à la parole de Dieu et être soumis à tes parents.

« Oh ! combien j'aime ta loi, c'est ce dont je m'entretiens tout le jour. »

« Par quel moyen, le jeune homme rendra-t-il pure sa conduite ?

» Ce sera en y prenant garde selon ta parole. »

« Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable au Seigneur. »

---

« Je connaîtrai deux personnes au ciel. »

Le petit Paul, âgé de quatre ans et demi, est orphelin depuis trois ans. Sa mère s'endormit en Christ, laissant à son époux deux enfants en bas âge.

Celui dont nous parlons, confié à nos soins, dit qu'il est un agneau du bon Berger. Lorsque quelqu'un lui demande :

« Aimes-tu le Seigneur Jésus ? » il répond : « Oui, je l'aime, car il est mort et ressuscité pour moi. »

Il n'est jamais plus content que lorsque, assis sur une petite chaise à côté de moi, je lui raconte quelque histoire de la Bible, Il aime surtout que je lui

répète celles de la naissance, de la mort et de la résurrection du Seigneur Jésus, et celle du jeune Samuel.

Un jour je lus avec mes élèves le chapitre XXI de l'Apocalypse, puis je leur parlai du ciel, du bonheur des rachetés qui l'habiteront, et de Celui qui sera pendant l'éternité l'objet de leurs louanges.

Paul écoutait attentivement. Quelque chose l'occupait fort, et je vis bien qu'il allait parler. Tout à coup, levant vers moi ses grands yeux bleus, il posa sa tête sur mes genoux et me dit :

« Il y a au ciel deux personnes que j'aime bien, moi ! je les reconnaitrai, j'en suis sûr. »

Étonnée et ne devinant pas tout à fait de qui il voulait parler, je lui demandai : « Qui est-ce, Paul ? »

« Le Seigneur Jésus et ma maman, » répondit-il avec un sérieux inaccoutumé.

Cher petit ! Il n'a plus de mère pour guider son enfance, mais Jésus porte ses agneaux dans son sein. Là ils sont dans une sécurité parfaite.

N'est-on pas heureux, chers enfants, d'être un agneau du bon Berger ? Il vous aime tant ! C'est Lui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Venez donc puisqu'il vous appelle ; alors, comme le petit Paul, vous pourrez dire : « Je connais quelqu'un au ciel, » et vous y serez certainement avec Lui, avec Jésus un jour.

M. R. B.

---

### Réponses aux questions du mois d'avril.

16. Le premier sacrifice est celui qu'offrit Abel. (Genèse IV, 4.)

17. La foi rendit ce sacrifice excellent aux yeux de Dieu, Abel par elle reçut le témoignage d'être juste ; Dieu eut égard à son offrande. (Hébreux XI, 4.)

18. Nous sommes rendus agréables à Dieu par Christ son Bien-Aimé. (Éphésiens I, 6.)

19. Le second sacrifice mentionné dans la Bible est celui de Noé. (Genèse VIII, 20.)

20. L'Éternel fut apaisé; il déclara qu'il ne maudirait plus la terre et ne la détruirait plus par un déluge. Il en donna pour signe l'arc-en-ciel. (Genèse VIII et IX.)

21. Le sacrifice de Christ est pour Dieu un parfum de bonne odeur. (Éphésiens V, 2.) Il est l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde; il est la propitiation pour le monde entier. (Jean I, 29; 1 Jean II, 2.)

### Questions pour le mois de juin.

22. Dans quel but le Fils de Dieu a-t-il été manifesté? (Voyez 1 Jean III.)

23. Quelles sont les œuvres du diable?

24. Où la venue de Christ dans le but de détruire Satan a-t-elle été annoncée la première fois? (Voyez Genèse III.)

25. Quand est-ce que le Seigneur a vaincu premièrement Satan?

26. Comment a-t-il montré sur la terre sa puissance sur Satan et a-t-il fait voir qu'il détruisait ses œuvres?

27. Par quel moyen Jésus a-t-il rendu Satan impuissant et où a-t-il triomphé de lui? (Voyez Hébreux II, Colossiens II.)

28. Quand les résultats de la victoire de Christ sur Satan seront-ils pleinement réalisés? (Lisez Apocalypse XIX, XX.)

Chers jeunes amis, plusieurs d'entre vous trouveront peut-être que les questions sont nombreuses pour ce mois, et que quelques-unes sont difficiles. Que chacun de vous réponde selon ses capacités. Il y en a qui sont assez aisées pour que même un très jeune enfant qui lit sa Bible puisse y répondre.





### La conversion de Victorine.

Le Seigneur Jésus, mes enfants, emploie des moyens très divers pour parler au cœur et à la conscience de ceux que, dans son amour, il veut amener à Lui. Vous verrez un exemple de la manière dont il appelle les âmes dans le récit que je désire mettre sous vos yeux, et puisse-t-il vous être aussi profitable. C'est la conversion d'une de mes jeunes amies, telle qu'elle-même me l'a racontée.

Elle avait alors treize ans. Élevée par une mère chrétienne, elle savait que Dieu est saint et juste, que ses yeux sont trop purs pour voir le mal,

qu'il ne saurait tenir le coupable pour innocent ; mais elle savait aussi que Jésus a subi le jugement de Dieu et qu'il est mort pour sauver les pécheurs ; seulement elle ne pouvait pas croire que ce fût pour elle. Satan est si rusé ! Il agit avec efficace dans les enfants des hommes, non seulement pour leur faire commettre toute espèce de mal, mais pour les empêcher de saisir le salut que Dieu leur offre. Il disait à Victorine : « C'est bien vrai que tu as fait le mal ; mais tu ne peux pas te repentir ; il faut attendre que cela vienne ; ce sera pour plus tard. » La position de ma jeune amie était bien dangereuse. Attendre pour venir à Christ, c'est ce que Satan, sous un prétexte ou l'autre, cherche toujours à persuader aux âmes. Il sait bien que dans ce délai le cœur s'endurcit, que les chaînes dont lui, Satan, tient les âmes enlacées, se resserrent, et qu'attendre à demain ce peut être la perdition.

Le Seigneur pouvait seul arracher la pauvre enfant à la puissance de l'ennemi. Il le fit, dans sa grâce, et vous allez voir combien ses voies sont merveilleuses.

Un dimanche soir, Victorine, se trouvant dans une réunion, entendit parler de ce moment bienheureux pour les chrétiens où le Seigneur viendra les prendre pour qu'ils soient toujours avec Lui. Quelques paroles prononcées par le prédicateur allèrent droit à son cœur ; c'étaient ces mots : « Lorsque les rachetés auront été enlevés de la terre, *le jour de la grâce aura pris fin.* » Dès lors Victorine n'eut plus aucun repos. Arrivée chez elle, elle monta dans sa chambre et se coucha ; mais elle ne pouvait dormir. En vain tâchait-elle d'éloigner de son esprit l'appel du Seigneur, les paroles qu'elle avait entendues, retentissaient toujours à ses oreilles. Elle avait beau se dire : « Jésus ne viendra peut-être pas ce soir, »

sa conscience était bourrelée, elle se savait perdue.

Ah ! pensez-vous, chers jeunes lecteurs, qu'une âme puisse être en repos quand elle se voit perdue ?

Mais écoutez la fin de mon récit. A la longue, Victorine parvint à s'endormir et elle eut un rêve. Le voici tel qu'elle me l'a rapporté.

« Il me semblait, » disait-elle, « qu'après avoir entendu et rejeté les appels réitérés du Seigneur, je m'étais endormie tranquille. Rien n'était venu troubler mon sommeil. J'avais même dormi plus longtemps que d'habitude. Quand je me levai, les rayons du soleil pénétraient dans ma chambre. Je me hâtai de me lever et de descendre pour aider à ma mère à préparer le déjeuner, mais, quelle ne fut pas ma surprise ! je ne trouvai personne dans la maison. J'eus beau chercher et appeler mes chers parents : papa, maman et mes sœurs n'étaient plus là ! La terrible vérité m'apparut alors ; je vis toute l'étendue de mon malheur. Je compris que Christ était venu chercher les siens. Je n'avais pas voulu de Lui la veille, et il m'avait laissée ! J'allais bientôt être jetée en enfer ! Je connaissais trop bien l'évangile pour me faire illusion. J'étais au désespoir ; l'effrayante réalité était là, sous mes yeux ; je me croyais déjà dans les tourments. Ne pouvant plus supporter la pensée de mon affreuse destinée, dans l'angoisse qui m'avait saisie, je me réveillai et me trouvai dans mon lit. »

Vous pouvez penser, mes enfants, si Victorine fut contente de voir que ce n'était qu'un songe. Mais elle ne résista pas cette fois à l'appel du Seigneur. Ses raisonnements cessèrent ; elle n'écouta plus la voix de l'ennemi ; elle se jeta dans les bras de Celui qui pouvait et voulait la sauver. Maintenant Jésus peut venir ; elle l'attend avec bonheur.

Chers jeunes amis, attendez-vous Jésus ? La pensée de son retour laisse-t-elle vos cœurs sans crainte,

bien au contraire, les remplit-elle de joie? S'il venait aujourd'hui, ne vous laisserait-il pas?

Oh! pensez-y. Il a dit: « Je viens bientôt; » chaque jour nous rapproche de ce moment où il accomplira sa promesse. Je vous en supplie, mes enfants, venez à Lui aujourd'hui, maintenant. Demain sera peut-être trop tard. Il veut vous sauver; ne méprisez pas ses appels.

AUJOURD'HUI, SI VOUS ENTENDEZ SA VOIX, N'ENDURCISSEZ PAS VOS CŒURS.

---

## Entretiens sur le Lévitique

### LES CHOSES PURES ET LES CHOSES SOUILLÉES

(Lévitique XI.)

SOPHIE. — J'aimerais bien que tu me dises, maman, ce qui se passa après cette triste scène où Aaron perdit deux de ses fils.

LA MÈRE. — L'Éternel parla à Aaron et lui dit: « Vous ne boirez point de vin, ni de cervoise, toi, ni tes fils, quand vous entrerez au tabernacle d'assignation. »

SOPHIE. — Pourquoi Dieu leur fit-il cette défense?

LA MÈRE. — Tu sais ce que produit le vin, quand on le boit en certaine quantité. Il excite nos facultés naturelles, il amène une gaieté factice, et si l'on en prend davantage, il trouble l'esprit et l'on ne peut plus juger sainement. Or Dieu était dans le tabernacle. Serait-il convenable de se présenter avec un esprit excité devant quelqu'un que l'on respecte? Combien moins devant Dieu. Quand un sacrificateur

venait en la présence de Dieu, il ne devait être occupé que de Dieu, et sa joie devait découler uniquement du bonheur d'être près de Dieu. De plus les sacrificateurs devaient discerner entre ce qui était saint ou profane, entre ce qui était pur et impur, comment l'auraient-ils pu faire s'ils n'avaient pas été pleinement en possession d'eux-mêmes ? Ensuite ils avaient à instruire le peuple touchant les ordonnances que l'Éternel avait données. Pour cela aussi, ils avaient besoin d'être sobres.

SOPHIE. — Mais cela nous concerne-t-il aussi ?

LA MÈRE. — Certainement, mon enfant.

SOPHIE. — Nous est-il donc défendu de boire du vin ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. « Car, » dit l'apôtre Paul, « toute créature de Dieu est bonne et il n'y en a aucune qui soit à rejeter, étant prise avec actions de grâce, » et il engage lui-même Timothée à user d'un peu de vin à cause de ses fréquentes indispositions. (1 Timothée IV, 4, 5 ; V, 23.) Mais, d'un autre côté, le même apôtre dit aux Éphésiens : « Ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution ; mais soyez remplis de l'Esprit, » et il recommande que les surveillants \* et les serviteurs (ou diacres) dans l'Église, ne soient pas adonnés au vin. (1 Timothée III, 2, 8.) Les ivrognes sont mentionnés comme étant ceux dont il faut se séparer et qui n'hériteront pas du royaume de Dieu. (1 Corinthiens V, 11 ; VI, 10.)

SOPHIE. — Je comprends cela, maman, et je pense que c'est là ce qui nous est recommandé, quand il est dit : « Soyez sobres, » comme je l'ai appris dernièrement dans un passage. (1 Pierre IV, 7.)

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant ; mais il ne faut pas oublier que le vin n'est pas la seule chose

\* C'est ce que signifie « évêque. »

qui excite la chair, c'est-à-dire le mauvais cœur qui est en nous et duquel il est dit : « L'imagination du cœur des hommes est mauvaise dès leur jeunesse. » (Genèse VIII, 21.) Quand il nous est recommandé d'être sobres, cela veut dire qu'il faut éviter tout ce qui peut exciter cette imagination du cœur, troubler l'âme et la détourner de Dieu.

SOPHIE. — Et quelles sont ces choses qui excitent, chère maman ?

LA MÈRE. — Elles sont bien diverses, Sophie, selon les personnes. Quelquefois ce sont des lectures, d'autres fois des conversations, ou encore nos pensées qui se complaisent et s'arrêtent sur ce qui plaît aux yeux ; on désire certaines choses, on se dit : « Que je serais heureux dans telle position, dans tel endroit, » et l'on oublie Dieu et la dépendance où l'on doit rester de Lui. On cherche des jouissances, du bonheur en dehors de Lui ; on oublie que sa présence est un rassasiement de joie, que là est la seule vraie et durable jouissance.

SOPHIE. — Mais comment faire, chère maman, pour réprimer toutes ces pensées ? Je sais bien que j'éprouve souvent ce que tu viens de dire.

LA MÈRE. — L'apôtre nous dit : « Soyez remplis de l'Esprit. » L'Esprit de Dieu nous occupe de Dieu, nous annonce les choses qui se rapportent à Christ, et nous remplit ainsi de joie. « Le royaume de Dieu est justice, paix et joie par le Saint-Esprit. » (Romains XIV, 17.)

SOPHIE. — Ah ! que je voudrais, maman, que ces choses occupent davantage mes pensées.

LA MÈRE. — Pour cela il faut aussi, mon enfant, *veiller*, sans quoi nos pensées s'égareront, et *prier*, car par nous-mêmes nous n'avons aucune force. Et c'est ainsi que nous apprendrons comme les sacrificateurs à discerner le bien et le mal, ce qui convient ou non

à la présence de Dieu, que nous aurons de la sagesse pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards. Le Saint-Esprit nous enseigne (1 Jean II, 20, 27), et nous conduit dans la vérité. (Jean XVI, 13.) C'est à nous d'écouter sa voix et de nous laisser docilement instruire et guider par Lui.

SOPHIE. — Merci, maman. Mais je pense que Dieu instruisait aussi les sacrificateurs touchant ce qui était saint et ne l'était pas.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Les soins de Dieu pour son peuple étaient tels qu'il entraînait dans tous les détails de leur vie, même quant à leur nourriture. Ainsi la première chose que l'Éternel dit à Moïse et Aaron, concerne les animaux dont ils pouvaient manger la chair. Pour les bêtes à quatre pieds, c'étaient seulement celles qui ont le pied fourché et l'ongle divisé et qui ruminent.

SOPHIE. — Voudrais-tu m'expliquer ce que veut dire ruminer.

LA MÈRE. — Certains animaux, qui, comme le bœuf, se nourrissent d'herbe, avalent leur nourriture après l'avoir grossièrement broyée. Elle va ainsi dans un premier estomac nommé *panse* qui est comme une sorte de magasin. Quand il est rempli, l'animal se couche, fait revenir dans sa bouche cette nourriture pour la mâcher tranquillement et la rendre propre à être bien digérée. C'est là ce qu'on appelle *ruminer*.

SOPHIE. — Ah oui, je me rappelle avoir vu des vaches couchées dans un pré et remuant leurs mâchoires deçà, delà, comme si elles se parlaient à elles-mêmes. Je pense qu'elles rumaient.

LA MÈRE. — Oui. Et quant aux poissons, les Israélites n'avaient la permission de manger que ceux qui ont des écailles et des nageoires. Les oiseaux de proie, comme l'aigle, qui se nourrissent de chair,

leur étaient aussi interdits, de même que les reptiles. Toutes ces bêtes étaient impures pour les Israélites ; si même quelqu'un touchait leur chair morte, il devait vite laver ses vêtements et était souillé jusqu'au soir.

SOPHIE. — Pourquoi, chère maman, Dieu ordonnait-il toutes ces choses aux Israélites ? Cela devait être souvent bien incommode.

LA MÈRE. — Premièrement, mon enfant, Dieu voulait séparer de tous les autres peuples, ceux qu'il avait rachetés. Il leur dit : « Je suis l'Éternel qui vous ai fait monter du pays d'Égypte, afin que je sois votre Dieu et que vous soyez *saint*, car je suis *saint*. » Ensuite l'Israélite devait apprendre par là, que le peuple de Dieu ne peut pas marcher selon ses propres pensées, même dans les moindres choses, mais qu'il doit discerner ce qui est selon Dieu et veiller avec soin à ce que rien ne le souille.

SOPHIE. — Mais cela nous regarde-t-il, chère maman ?

LA MÈRE. — Non pas en ce qui concerne les animaux purs et impurs, chère Sophie. L'apôtre Paul nous dit : « Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie... car la terre est au Seigneur et tout ce qu'elle contient. » (1 Corinthiens X, 25, 26.) « Toute créature de Dieu est bonne et il n'y en a aucune qui soit à rejeter. » (1 Timothée IV, 3-5.) Mais Dieu veut encore maintenant que ceux qui sont rachetés à grand prix, par le sang de l'Agneau sans défaut et sans tache, soient saints. « Soyez saints, » dit-il aussi aux chrétiens, « car moi je suis saint. » « Jésus-Christ s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis. » Aussi l'apôtre Paul, en nous rappelant que nous sommes le peuple de Dieu et que Dieu habite au milieu de nous, ajoute-t-il : « C'est pour-



quoi sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai. » (1 Pierre I, 16, 18; Tite II, 14; 2 Corinthiens VI, 16, 17.)

SOPHIE. — De qui veut-il parler, maman ?

LA MÈRE. — Des incrédules, des injustes, de ceux qui marchent dans les ténèbres et qui préfèrent le monde à Christ. Il ne s'agit pas pour le chrétien, comme pour l'Israélite, de souillures extérieures, il s'agit des pensées du cœur et de la conduite tout entière, comme dit l'apôtre : « Purifions-nous nous-mêmes de toute souillure *de chair et d'esprit*. » (2 Corinthiens VII, 1.) Nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce, afin que le péché ne domine plus sur nous. (Romains VI, 14, 18, 19.)

SOPHIE. — Je vois, maman, que Dieu demande que nous soyons tout à Lui.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant, mais pour cela il nous a donné une nouvelle vie, une nouvelle nature, afin que nous prenions plaisir à le servir. C'est ainsi que nous serons heureux. « *Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père.* » (Colossiens III, 17.) Cela comprend en effet toute notre vie, comme le dit encore l'apôtre : « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » (1 Corinthiens X, 31.) Tu vois que Dieu demande aussi bien de nous que des Israélites, que tous les détails de notre vie soient dirigés en vue de Lui.

SOPHIE. — Oui, chère maman, mais comment connaître ainsi ce qui est selon Dieu ? Les Israélites avaient des directions bien précises.

LA MÈRE. — La parole de Dieu, le Saint-Esprit, la prière nous donnent bien plus qu'à eux. Vois, par

exemple, Sophie, quand il est dit : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, parce que tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde. » (1 Jean II, 15, 16) ; puis : « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les aussi » (Éphésiens V, 11) ; et encore : « Que toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée, . . . que ces choses occupent vos pensées. » (Philippiens IV, 8.)

Est-ce que nous ne trouvons pas là et en bien d'autres endroits ce qui est selon Dieu ?

SOPHIE. — C'est bien vrai, maman.

LA MÈRE. — Et sais-tu ce que l'apôtre demandait pour ses chers Philippiens ? « Je demande ceci dans mes prières, que votre amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence pour que vous discerniez les choses excellentes, afin que vous soyez purs et que vous ne bronchiez pas jusqu'au jour de Christ. » (Philippiens I, 9, 10.) Et pour les Colossiens ? « Nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous, que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre. » (Colossiens I, 9, 10.) Ce qu'il demandait pour eux, nous pouvons le demander pour nous-mêmes, et plus nous serons ainsi tout à Dieu, plus nous serons remplis de joie.

SOPHIE. — Oh ! maman, je désire bien qu'il en soit ainsi pour moi. Mais je voudrais encore te demander

une chose. Que signifie ce que Dieu fait voir à l'apôtre Pierre, quand il lui montre un grand drap lié par les quatre coins, rempli de bêtes, de reptiles et d'oiseaux, et qu'une voix lui dit : Tue et mange? Est-ce pour lui apprendre qu'on pouvait manger de toutes les bêtes?

LA MÈRE. — Oui, cela signifiait que la loi avec ses prescriptions avait pris fin. Mais cela surtout indiquait à Pierre que désormais il n'y avait plus de peuple terrestre à part, et qu'un pauvre païen était admis, tout comme un Juif, aux bénédictions que la grâce apportait. Avant cela, un Juif tenait pour impur quiconque n'était pas Juif, et il avait raison; mais la grâce et la vérité venues par Jésus-Christ, sont pour tous. (Jean I, 9; Tite II, 11; Jean XII, 32.)

---

## L'Évangile selon Marc.

### CHAPITRE VIII ET IX, 1.

Ce chapitre nous montre trois choses concernant Jésus, le serviteur parfait : 1<sup>o</sup> Ce qui occupe son cœur à l'égard des pauvres qu'il servait; 2<sup>o</sup> ce qu'il éprouve relativement à l'état moral de ceux qui étaient à la tête du système religieux qui le rejetait; 3<sup>o</sup> le résultat pour lui du fait qu'il était méconnu et rejeté par le peuple. Et, pour ces trois épreuves de son amour, il cherche de la sympathie auprès de ceux qu'il s'était associés dans son service.

Vers. 1-9. Dans ce passage nous avons la première de ces trois choses. Jésus a autour de lui une fort grande foule de gens dénués de tout : il a pitié d'eux.

Alors il appelle ses disciples, et il leur fait part de ce qu'il éprouve à leur égard. Ce que Jésus dit aux disciples ne veut pas dire qu'il ne savait que faire pour ces pauvres ; mais il cherche quelqu'un qui le comprenne : pour cela il s'adresse à ceux qui avaient été les objets de ses compassions et de sa puissance pour eux-mêmes, et qui avaient déjà tant de fois été témoins du déploiement de sa puissance et de sa bonté envers les misérables qui l'entouraient ; il espérait trouver en eux des cœurs qui auraient communion avec lui. Mais non ; ils n'ont rien gardé dans leur mémoire : ils n'ont rien appris. Que c'est humiliant pour nous, chers enfants, de voir ce que sont nos cœurs à côté de celui de Jésus ! Comme au chapitre VI, les disciples ne sont pas à la hauteur des besoins du moment ; ils pensent au désert, ne sachant où ils pourraient avoir là du pain pour rassasier la foule. Cependant ils avaient deux pains de plus que l'autre fois, et moins de gens à nourrir, et, par-dessus tout, Il était avec eux celui qui avait toute puissance en mains pour multiplier leurs ressources. Toutefois, qu'il fût ou non compris par ses disciples, Jésus ne pouvait laisser ces brebis sans nourriture, et il les rassasie, car ses compassions et sa puissance doivent avoir leur cours, bien qu'en les répandant il soit dans un isolement moral complet.

Vers. 10-21. Nous avons ici la seconde chose, c'est-à-dire la peine et l'angoisse qu'il éprouve en voyant ce qu'étaient à l'égard de son service les pharisiens qui professaient être religieux. Ces hommes, après tout ce qu'ils avaient vu de sa puissance, osent lui demander encore un signe du ciel pour l'éprouver, comptant ainsi le mettre à bout. C'est en effet ce qui arriva pour leur malheur, car il refusa de répondre à leur demande qui avait arraché un soupir de son cœur, et il les laissa dans leur affreux état.

Le cœur de Jésus, ce serviteur de l'amour et de la grâce de Dieu, fut bien affligé par l'état des pharisiens, aussi après avoir traversé la mer, il mit ses disciples en garde contre de pareils sentiments qu'il appelle un levain ; mais combien peu ils le comprenaient. Jésus ne trouve pas de consolation près d'eux à cet égard. Comme dans le premier cas, ils sont complètement étrangers à ce qui afflige si profondément leur Maître ; leurs pensées ne s'élèvent pas au-dessus du pain matériel. Jésus le sachant leur fait de sérieux reproches, et il leur rappelle les miracles dont ils avaient été témoins. Lisez attentivement, chers enfants croyants, ces cinq derniers versets et voyez quel nouveau sujet de peine les disciples vinrent ajouter à celui que lui avaient causé les pharisiens, dont Jésus entretenait ses disciples.

Chers jeunes croyants, partagez-vous avec le cœur de votre Maître, ce sentiment de compassion pour les pauvres pécheurs et les ignorants qui vous entourent ? Sa puissance et son amour sont encore là pour les soulager. Éprouvez-vous, comme Jésus, de la douleur en voyant l'erreur, l'incrédulité qui s'étendent dans la chrétienté, et l'opposition que l'on fait à l'Esprit de Dieu et aux serviteurs du Seigneur ?

Vers. 22-26. En rejetant le service de Jésus, on en rend l'exercice toujours plus difficile. Jésus est obligé, pour guérir un aveugle, de le tirer hors de la bourgade, et même d'agir envers lui comme s'il manquait de puissance, au lieu de le faire d'une seule parole comme il l'a fait ailleurs. Puis il défend à l'aveugle de rentrer dans la bourgade et de dire à personne sa guérison. Que c'est sérieux de mettre ainsi à l'étroit le cœur plein de grâce du Seigneur.

Vers. 27-IX, 1. Nous trouvons dans ces versets la troisième chose dont nous avons parlé. Jésus n'était pas connu des hommes, bien que chacun eût


sur Lui une opinion. Le petit résidu qui entourait le Seigneur savait seul que Jésus était le Christ, mais il leur défend expressément de le dire à personne. Dès lors Jésus commence à enseigner les siens touchant ses souffrances, son rejet définitif, sa mort et sa résurrection. Et comme il parlait de ces choses ouvertement, Pierre le tira à part et se mit à le reprendre. C'était Satan qui s'était glissé en Pierre, et qui faisait agir sa sympathie humaine pour chercher à détourner Jésus de ce qui seul pouvait maintenir la gloire de Dieu et sauver les hommes. Alors Jésus à son tour reprend Pierre en lui donnant le nom de celui qui l'employait \*. Ensuite il montre à ses disciples la place que leur donne, ainsi qu'à tous ceux qui veulent le suivre, le fait qu'il est rejeté. Vu l'état de choses qui existait alors, pour suivre Jésus il fallait renoncer à tout, dans ce monde, même à sa propre vie — c'était ce que faisait Jésus. De plus, suivre Jésus au milieu du mépris et de la honte qu'on déversait sur Lui, c'était attirer sur soi-même ce mépris et cette honte ; aussi le Seigneur avertit-il les siens que si quelqu'un avait honte de Lui et de ses paroles parmi cette génération adultère \*\* et pécheresse, le fils de l'homme aurait aussi honte de lui quand il viendrait dans la gloire de son Père avec

\* Ce qui faisait de Pierre l'adversaire du Seigneur (adversaire involontaire, c'est vrai), c'était le fait que ses pensées n'étaient pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes. Combien ceci est sérieux pour nous tous.

\*\* Ce mot montre d'une manière frappante la peine que causait à Jésus l'état de la nation. Elle avait abandonné son Dieu pour se donner à un autre : elle était adultère ; cependant il y avait une grande manifestation extérieure de dévouement pour Dieu. On l'honorait des lèvres, tandis que le cœur était attaché à tout autre chose.

les saints anges. Ensuite il présente cette venue en gloire comme devant être vue dans peu de temps pour quelques-uns de ceux qui étaient présents. Ce devait être pour les siens un encouragement à porter leur croix en attendant qu'ils jouissent de cette gloire de fait et pour toujours.

Chers enfants, tout ceci est bien sérieux, mais en même temps bien encourageant pour celui qui aime Jésus et qui le suit, n'ayant pas honte de Lui et de ses paroles, dans ce temps-ci qui ressemble tellement à celui où vivait Jésus sur la terre. En effet, la chrétienté est maintenant (sauf un résidu) tout autant une génération *adultère* et pécheresse que l'était le peuple d'alors. Jésus et son service ne sont pas plus appréciés que dans ce temps-là. Il n'est pas plus connu des chrétiens de nom qu'il ne l'était des hommes religieux de cette époque. Il n'y a jamais eu un temps où l'on méprise autant Jésus qu'aujourd'hui. Tout cela dessine clairement la position de celui qui l'aime et le suit. Souvenez-vous, chers enfants, qu'il ne sert de rien, comme le dit notre texte, de gagner le monde entier si l'on fait la perte de son âme, et que si quelqu'un a honte de Jésus maintenant, Jésus aura honte de lui quand il viendra dans la gloire. Tout nous montre aujourd'hui que ce jour est proche. Puisses-tu, enfant inconverti, te hâter d'aller à Jésus pour échapper au jugement de ce grand jour ; et toi, jeune ami croyant, puisse ta piété être sans équivoque — puisses-tu le suivre n'ayant pas honte de Lui et l'attendre (car il vient) avec un cœur qui lui soit vraiment attaché.



## Le petit enfant de Bethléem devenu homme.

Avez-vous lu quelquefois, mes enfants, l'histoire d'un homme célèbre dans le monde? On le montre dans son enfance, puis dans sa jeunesse et sa vie, et on le conduit jusqu'à sa mort. Eh bien, il y a un homme dont l'histoire n'a jamais eu et n'aura jamais sa pareille. C'est Dieu lui-même qui l'a écrite; c'est celle de Jésus, son fils bien aimé, sur la terre, d'abord petit enfant à Bethléem, puis grandissant à Nazareth et enfin allant de lieu en lieu dans le pays d'Israël, en faisant du bien, jusqu'au moment où il fut mis à mort par la main des méchants.

Je vous ai dit quelque chose de son enfance, je voudrais vous parler maintenant un peu de sa vie quand il fut devenu un homme.

Lorsque Jésus eut trente ans, il quitta l'atelier et la maison de Joseph, à Nazareth, et se rendit dans le désert près du fleuve du Jourdain. Il y avait alors là un homme nommé Jean le baptiseur, qui prêchait que l'on se repentit de ses péchés, parce que le fils de Dieu allait venir, et il baptisait ceux qui croyaient sa parole et qui confessaient leurs péchés.

Jésus voulut aussi être baptisé. Pourquoi? Avait-il quelque péché dont il dût se repentir? Bien au contraire; il était Celui que Jean annonçait, l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

Pourquoi donc se faisait-il baptiser? Pour montrer à ceux qui s'humiliaient devant Dieu qu'il les approuvait, que son cœur était avec eux, que Dieu prenait plaisir en eux\*. Ainsi Jésus devenu un homme fait, prenait sa place, non avec les grands de la terre, mais, comme il l'avait fait dès sa naissance,

\* Voyez Ésaïe LVII, 15; LXVI, 2.



avec les petits, les pauvres et les humbles. Il s'abaissait lui-même.

Mais, mes enfants, Dieu élève ceux qui s'abaissent, et nous voyons à ce moment une scène merveilleuse qui jamais encore n'avait eu lieu sur cette pauvre terre, où Dieu ne pouvait voir que le péché. Aussitôt que Jésus eut été baptisé et qu'il sortit de l'eau, le ciel s'ouvrit, et la voix de Dieu le Père se fit entendre disant : « Tu es mon Fils bien aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir. » Et, en même temps, le Saint-Esprit descendit sur lui comme une colombe.

Jésus, qui avait été un enfant saint et parfait, était aussi un homme parfait. C'est pour cela que le ciel s'ouvrait pour Lui, que Dieu le reconnaissait pour son Fils, déclarait son amour pour Lui et le remplissait du Saint-Esprit. Jamais un tel homme n'avait paru ici-bas.

Et vous, chers jeunes amis, pouvez-vous être aimés de Dieu comme ses enfants et être remplis du Saint-Esprit ? Dieu peut-il prendre plaisir en vous ? Oh oui, béni soit-il ! Si vous venez à Jésus, si vous croyez en Lui, Dieu vous aimera comme il aime Jésus ; vous serez ses chers enfants, et il enverra dans vos cœurs l'Esprit de son Fils.

Après que Jésus eut été ainsi déclaré Fils de Dieu, le Saint-Esprit le conduisit dans un autre désert. C'était un lieu bien triste, aride, et où ne se trouvaient que des pierres et des bêtes sauvages. Jésus resta là durant quarante jours sans manger ni boire. Ne souffrait-il pas et n'avait-il pas peur ? Oh non, il savait que Dieu son Père était avec Lui pour le garder et le soutenir.

Vous me demanderez pourquoi Jésus dut aller dans le désert. Vous rappelez-vous, chers enfants, ce qui arriva à Adam le premier homme ? Dieu l'avait placé dans le paradis terrestre et l'avait comblé de tout ce

qui pouvait le rendre heureux, et que fit Adam ? Il fut désobéissant. Jésus, le second homme, vint dans la pauvreté et l'abaissement, fut conduit dans un désert, privé de tout, et demeura obéissant.

Mais comment savons-nous qu'il fut obéissant ? Ah ! c'est que le même méchant et rusé ennemi, Satan, qui avait tenté Ève dans le beau jardin d'Éden, vint aussi tenter Jésus dans l'affreux désert.

Après les quarante jours, Jésus eut faim. Alors Satan s'approcha et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain. » Cela paraissait bien naturel, mais Jésus savait bien qu'il était Fils de Dieu, sans avoir besoin de faire ce miracle, et il se confiait en Dieu son Père, pour lui donner la nourriture nécessaire au temps convenable. Il dit donc à Satan : « Il est écrit : L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu, » c'est-à-dire l'homme vivra par l'obéissance à Dieu.

Alors le diable plaça Jésus sur le haut du temple et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car Dieu a dit que ses anges te garderaient. » Mais Jésus n'avait pas besoin d'éprouver Dieu pour voir s'il était fidèle à ses promesses. Il le savait bien et s'assurait en Lui ; il dit donc au diable : « Il est écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. »

Enfin le diable mena Jésus sur une fort haute montagne, et lui montra tous les royaumes et la gloire et les richesses du monde, lui promettant de les lui donner s'il se prosternait devant lui. Mais Jésus savait que tout appartient à Dieu qui saurait bien lui donner, au temps convenable, l'honneur, la gloire et la domination. Pour le moment, il avait renoncé à tout ; il venait pour être sur la terre un homme humble et obéissant, pour servir et s'abaisser même jusqu'à la mort de la croix, et il dit à Satan ; « Va

arrière de moi, Satan, car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras lui seul. » Jésus préférait Dieu à toutes les richesses et à toute la gloire du monde.

C'est ainsi que Jésus montra qu'il était plus fort que Satan. Il triompha de lui par son obéissance parfaite à Dieu et par sa soumission entière à la parole de Dieu. Quand le diable vit qu'il ne pouvait pas vaincre Jésus, il s'en alla, mais alors des anges s'approchèrent du Seigneur et vinrent le servir. Jésus était l'objet des soins de Dieu et restait, même dans son abaissement, Celui que les anges honoraient.

Satan vous tente-t-il aussi ? Oh oui, mes enfants. Il s'efforce de toutes manières de vous faire sortir du chemin de l'obéissance pour accomplir votre propre volonté qui, au fond, est la sienne. Pouvez-vous lui résister ? Oui, certainement. Puisque Jésus l'a vaincu, ceux qui croient en Jésus, et que Jésus a sauvés, peuvent lui dire : « Va-t'en loin de moi, je ne veux pas t'écouter ; j'appartiens à Jésus ; c'est à Dieu que je veux obéir. » Ainsi, comme Jésus fut vainqueur de l'ennemi et le repoussa en étant soumis à la parole de Dieu, faites de même, chers enfants.

---

### Réponses aux questions du mois de mai.

22. Le Fils de Dieu a été manifesté afin qu'il détruisît les œuvres du diable. (1 Jean III, 8.)

23. Les œuvres du diable sont le péché, les souffrances, la mort. (Jean VIII, 38, 41, 44 ; 1 Jean III, 8 ; Luc XIII, 16 ; Actes X, 38 ; Hébreux II, 14.)

24. C'est quand Dieu dit au serpent : « Cette semence te brisera la tête. » (Genèse III, 15.)

25. Jésus vainquit Satan au désert quand il fut tenté et qu'il dit au diable : « Va-t'en ; » alors le Seigneur

a lié l'homme fort. (Matthieu IV, 10 ; XII, 22, 24, 25-29.)

26. Jésus a montré sa puissance sur Satan en guérissant les malades, en chassant les démons et ressuscitant les morts. (Marc V.)

27. C'est par sa mort sur la croix que Jésus a rendu Satan impuissant et qu'il a triomphé de lui. (Hébreux II, 14 ; Colossiens II, 15.)

28. La victoire de Christ sur Satan sera pleinement réalisée, quand Satan aura été jeté dans l'étang de feu et de soufre ; que la terre et le ciel d'à présent auront disparu ; que les morts auront été jugés ; qu'un ciel nouveau et une terre nouvelle existeront, où la justice habitera et où Dieu sera avec les hommes. Alors les premières choses seront passées et toutes choses seront faites nouvelles. (Apocalypse XX, 10-15 ; XXI, 1, 3-5 ; 2 Pierre III, 13.)

### Questions pour le mois de juillet.

Nos questions, chers enfants, seront ce mois-ci sur Timothée ; ce nom signifie « craignant Dieu. »

29. De quelle ville était Timothée ? (Actes XVI, XX.)

30. Que nous est-il dit de son père, de sa mère et de son aïeule ? (Actes XVI ; 2 Timothée I.)

31. Qu'est-il dit de Timothée dans son enfance ? (2 Timothée III.)

32. Quel est le terme dont Paul se sert en parlant de Timothée ? (1 Timothée I ; 2 Timothée II ; 1 Corinthiens IV.)

33. Que faisait Timothée ? (Actes XIX ; 1 Corinthiens XVI ; Philippiens II.)

34. Que savons-nous de sa santé ? (1 Timothée V.)

35. Citez quelques-unes des exhortations que Paul lui adresse. (2 Timothée II, IV.)

36. Où Timothée est-il nommé pour la dernière fois ? (Hébreux XIII.)



## Entretiens sur le Lévitique

### LA LÈPRE

(*Lévitique XIII, XIV.*)

**LA MÈRE.** — Dieu, ma chère Sophie, ne s'occupait pas seulement des Israélites quant à leur nourriture, mais aussi quant à leur santé.

**SOPHIE.** — Comment cela, maman ?

**LA MÈRE.** — Le péché, mon enfant, a amené les maladies. Il y en avait qui, par leur nature, rappelaient plus particulièrement le mal qui rend l'homme impur devant Dieu. A cause de cela, elles souillaient ceux qui en étaient atteints. Parmi ces maladies, la plus terrible était la lèpre. Te rappelles-tu quelques exemples de personnes affligées de cette maladie ?

**SOPHIE.** — Oh oui, maman. Il y avait Naaman le Syrien et le pauvre homme que Jésus guérit.

**LA MÈRE.** — Oui, et la parole de Dieu en mentionne encore d'autres.

**SOPHIE.** — En quoi, chère maman, consistait cette maladie ?

**LA MÈRE.** — Elle se montrait dans la peau, mais

indiquait un principe intérieur de mal. Elle commençait par des taches et des pustules blanches qui s'étendaient, se manifestant surtout aux parties chevelues. La peau devenait blanche, gonflait, se crevassait, laissant voir la chair vive. Les ongles tombaient des pieds et des mains qui s'enflaient; les oreilles et le nez étaient rongés par des ulcères, les cheveux tombaient. Toute la personne du lépreux présentait ainsi un aspect dégoûtant et horrible.

SOPHIE. — Quelle affreuse maladie!

LA MÈRE. — En effet. Elle nous est montrée, dans plusieurs cas, comme l'effet d'un châtement de Dieu infligé immédiatement à quelqu'un de très coupable.

SOPHIE. — Comme Guéhazi, qui avait menti à Elisée, n'est-ce pas, maman?

LA MÈRE. — Oui. Marie, sœur de Moïse, en fut aussi frappée, pour avoir mal parlé de son frère, serviteur de l'Éternel. La même chose arriva au roi Hozias qui, dans son orgueil, avait voulu entrer dans le temple et offrir le parfum, ce qui n'était permis qu'aux sacrificateurs. (2 Rois V, 27; 2 Chroniques XXVI, 16-21; Nombres XII.)

SOPHIE. — Et que faisait-on aux lépreux?

LA MÈRE. — Quand un homme était déclaré lépreux, il déchirait ses vêtements et découvrait sa tête en signe de douleur; il devait couvrir sa lèvre supérieure, sortir du camp, se tenir à l'écart de tous les autres, et quand quelqu'un venait près de lui, il criait: « Le souillé, le souillé. »

SOPHIE. — Pourquoi devait-il dire cela?

LA MÈRE. — Afin que personne ne l'approchât, car la lèpre était une maladie très contagieuse, et celui qui l'aurait touché aurait été souillé.

SOPHIE. — Pauvre homme! Ainsi, il devait vivre, tout seul, loin de sa famille et de ses amis; mais ne pouvait-on pas guérir de cet horrible mal?

LA MÈRE. — Oui. Ne te rappelles-tu pas Naaman le Syrien, et les lépreux des évangiles? (Matthieu VIII, 1-4; Luc XVII, 11-19.) Marie aussi fut guérie. Mais Dieu seul pouvait le faire.

SOPHIE. — Comment est-ce qu'on savait que quelqu'un avait cette maladie?

LA MÈRE. — Quand on voyait à une personne une tache ou une plaie qui semblait indiquer la lèpre, on l'amenait au sacrificateur. Celui-ci, d'après les indications de la parole de Dieu, examinait si c'était ou non une plaie de lèpre, et si la personne pouvait rester dans le camp ou devait en être exclue. Quand il y avait quelque incertitude, le malade était renfermé pendant sept jours, après lesquels le sacrificateur l'examinait de nouveau, puis pendant sept autres jours, afin de pouvoir bien s'assurer de la nature du mal. Tu vois, Sophie, quel soin Dieu mettait à ce que son peuple fût conservé sans souillure. Et quand le lépreux était guéri, il ne pouvait rentrer dans le camp avant d'avoir été purifié.

SOPHIE. — Mais comment le lépreux savait-il qu'il était guéri?

LA MÈRE. — C'était encore le sacrificateur qui en décidait. Il sortait du camp vers le lépreux, et examinait si en effet il était guéri.

SOPHIE. — Et, dans ce cas, le lépreux pouvait rentrer dans le camp, n'est-ce pas?

LA MÈRE. — Non; il fallait encore qu'il fût purifié.

SOPHIE. — Comment cela se faisait-il?

LA MÈRE. — On prenait deux oiseaux purs vivants, du bois de cèdre, de l'écarlate et de l'hysope. Puis on coupait la gorge à l'un des oiseaux, au-dessus d'un vase renfermant de l'eau vive, de manière à ce que son sang y coulât. Ensuite, le sacrificateur prenait le second oiseau vivant avec le bois de cèdre, l'écarlate et l'hysope, trempait le tout dans le sang et l'eau,

et en faisait aspersion sept fois sur celui qui était souillé ; puis l'oiseau vivant était lâché. Le lépreux était alors nettoyé ; il devait encore laver ses vêtements, raser tout son poil et se laver dans l'eau. Après cela il pouvait rentrer dans le camp, mais pas encore dans sa tente.

SOPHIE. — Que signifient toutes ces choses, maman ?

LA MÈRE. — La lèpre, mon enfant, est une figure du péché agissant en nous et souillant tout notre être. Rien ne pouvait mieux le représenter que cette horrible maladie, et nous voyons que David, après avoir péché, y pensait quand il disait : « Purifie-moi du péché avec de l'hysope, et je serai net. » (Psaume LI, 7.) Christ est le sacrificeur. Il voit tout le péché qui est dans nos cœurs ; mais quand un pécheur reconnaît son misérable état et vient, comme le pauvre lépreux (Marc I, 40, 41), se jeter aux pieds de Jésus, le Seigneur lui dit : « Je le veux, sois net. » Et sais-tu pourquoi Jésus peut dire cela au pécheur ?

SOPHIE. — Oh oui, maman. C'est parce qu'il est mort sur la croix et que son sang nous purifie de tout péché. (1 Jean I, 7.) Je comprends maintenant que c'est là ce que signifie l'oiseau à qui l'on coupait la gorge. Mais que veut dire l'eau vive, dans laquelle on faisait couler le sang ?

LA MÈRE. — Cela représente le Saint-Esprit. Nous lisons, que Christ, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache (Hébreux IX, 14) ; et c'est le Saint-Esprit aussi qui nous fait comprendre et saisir l'efficacité du sang de Christ pour laver nos souillures.

SOPHIE. — Et le second oiseau qu'on laissait s'envoler, qu'est-ce qu'il représentait ?

LA MÈRE. — C'est encore Christ, mon enfant. Il n'est pas resté dans la mort ; après y avoir passé,



il est ressuscité, et comme l'oiseau qui s'envolait vers le ciel, Christ est monté en haut. Et qu'est-ce que cela nous apprend ? C'est que le péché est tout à fait ôté. Il est mort pour nos offenses et est ressuscité pour notre justification. Après avoir fait par lui-même la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux. (Romains IV, 25 ; Hébreux I, 3.)

SOPHIE. — Il me reste encore une chose à te demander, chère maman. Pourquoi est-ce avec du bois de cèdre, de l'hysope et de l'écarlate, qu'on faisait aspersion du sang sur le lépreux ?

LA MÈRE. — Je pense que ces choses représentent les choses du monde et toutes celles de la nature. L'écarlate était une couleur très précieuse et recherchée des riches et des grands chez les Juifs (2 Samuel I, 21 ; Proverbes XXXI, 22) ; le cèdre, un arbre grand et majestueux, figure de la dignité et de la force royales ; son bois était considéré comme un des plus précieux ; quant à l'hysope, c'est une toute petite plante. Ainsi tout ce qui se rapporte au monde et à la nature (1 Rois IV, 33), est comme plongé dans le sang de Christ et y prend fin pour le croyant. (Galates VI, 14 ; 2 Corinthiens V, 17.)

SOPHIE. — Tu m'as dit que le lépreux devait encore laver ses vêtements, se raser tout le poil et se laver lui-même dans de l'eau ; qu'est-ce que cela signifiait ?

LA MÈRE. — Non seulement la mort du Seigneur Jésus satisfait la justice de Dieu, mais elle nous place devant Dieu dans la pureté qui lui convient. C'est ce que représente l'eau dont se lavait le lépreux. Nous voyons, en effet, que du côté percé de Jésus sortit du sang et de l'eau. (Jean XIX, 34 ; lisez aussi 1 Jean V, 6.) Et quant à ce que le lépreux devait laver ses vêtements et raser son poil, cela nous montre que l'on a à se purifier de tout ce qui dans la vie pourrait

être entaché de souillure. Après cela, le lépreux était net, il pouvait rentrer dans le camp, reprendre sa place au milieu du peuple.

SOPHIE. — Qu'il devait être heureux ! Mais il ne pouvait pas encore rentrer dans sa tente. Quand cela lui était-il permis ?

LA MÈRE. — Il devait attendre sept jours ; puis se raser encore tout son poil et laver ses vêtements et tout son corps. Il se débarrassait, pour ainsi dire, de ce qui appartenait à l'ancien « lui-même. » Alors il était net et, le huitième jour, il apportait des offrandes à l'Éternel.

SOPHIE. — Lesquelles ?

LA MÈRE. — C'étaient deux agneaux, une brebis, de l'huile et de la fine farine, et le sacrificateur le présentait à l'Éternel avec ses offrandes à la porte du tabernacle. Là on offrait un agneau pour le délit et on mettait de son sang sur l'oreille droite, le pouce droit et l'orteil droit du lépreux. On faisait la même chose avec l'huile, après en avoir fait sept fois aspersion devant l'Éternel.

SOPHIE. — C'était comme pour les sacrificateurs.

LA MÈRE. — En effet ; et cela indiquait comme pour eux que le lépreux nettoyé était maintenant consacré à Dieu dans tout son être. Lui qui auparavant était souillé et souillait ceux qui l'approchaient, pouvait servir Dieu. Après cela, on offrait le sacrifice pour le péché, puis l'holocauste et le gâteau.

SOPHIE. — Pouvait-il alors rentrer chez lui ?

LA MÈRE. — Oui ; il jouissait maintenant de tous ses privilèges dans le camp et dans sa maison.

SOPHIE. — Mais, maman, cela n'aurait-il pas pu avoir lieu après les premiers sacrifices ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Le pécheur qui vient à Jésus a besoin, non seulement de savoir qu'il est pardonné, mais aussi qu'en vertu de la mort de Christ

et par la puissance du Saint-Esprit, il est entièrement consacré à Dieu. De plus Dieu désire qu'il apprécie Christ dans toute l'excellence de son œuvre et de sa personne. C'est là avoir communion avec Dieu, et c'est ce que représentent le sacrifice pour le péché, l'holocauste et le gâteau. Christ a été fait péché pour nous, afin d'ôter nos péchés. Christ a été obéissant jusqu'à la mort de la croix ; et enfin, il a été sur la terre, dans toute sa vie, l'homme parfait. Quand une fois on est sauvé, notre privilège est de nous occuper de ce qui occupe les pensées et le cœur de Dieu.

SOPHIE. — Merci, maman ; je crois bien comprendre ce que tu viens de me dire. Oh ! comme l'on est heureux de connaître Jésus.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant ; rien n'est plus doux que d'entendre Jésus lui-même nous proclamer nets, en vertu de son œuvre, et ensuite nous introduire auprès de Dieu pour jouir de sa communion.

SOPHIE. — Est-ce tout ce que Dieu dit à Moïse au sujet de la lèpre ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. La lèpre pouvait aussi attaquer les vêtements.

SOPHIE. — Que faisait-on dans ce cas ?

LA MÈRE. — Quand le sacrificateur avait bien constaté que le vêtement était infecté, il fallait le brûler. Quand la tache ne s'étendait pas, mais qu'après avoir été lavée, elle diminuait, il déchirait la partie infectée ; si la tache, après le lavage, avait disparu, on lavait encore le vêtement et il était net. Ma chère fille comprend-elle un peu ce que cela veut dire ?

SOPHIE. — Oui, maman. Je vois que Dieu ne voulait pas que son peuple portât rien qui pût le souiller, mais je ne comprends pas très bien quel rapport cela peut avoir avec nous.

LA MÈRE. — Les choses qui nous entourent, la position où nous sommes, la vocation où nous sommes

engagés, les sociétés que nous fréquentons, nos habitudes, sont comme le vêtement qui nous enveloppe. Si, dans ces choses, il y en a qui ne conviennent pas à notre caractère de chrétiens, à la sainteté que Dieu demande des siens, il faut les abandonner. « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, » dit l'apôtre. (Éphésiens V, 11.) La parole de Dieu, comme une eau qui lave, doit être appliquée à tout dans notre vie, pour que nous discernions ce qui ne convient pas à Dieu, ce qu'il est nécessaire que nous laissions, et il peut arriver qu'un homme ait à abandonner sa position si elle est telle qu'il ne peut y servir Dieu. Oh ! ma chère enfant, nous ne saurions trop nous rappeler la parole de Pierre : « Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite. » (1 Pierre I, 15.) Il me reste encore une chose à te dire touchant la lèpre.

SOPHIE. — Laquelle, maman ?

LA MÈRE. — C'est que cette maladie pouvait infecter une maison.

SOPHIE. — Quelle chose étrange ! mais, dans le désert, ils habitaient sous des tentes.

LA MÈRE. — Oui ; aussi c'est pour le moment où ils seraient entrés dans le pays de Canaan, que Dieu donne ses directions ; car là ils devaient bâtir des maisons. Quand quelqu'un voyait contre les parois de sa maison une tache, il avertissait le sacrificateur qui venait l'examiner. On fermait la maison pendant sept jours ; si, après ce temps, la tache s'était étendue, on ôtait les pierres souillées, on les remplaçait par d'autres, on grattait tout l'enduit de la maison et on l'enduisait de nouveau mortier. Si, malgré cela, la plaie continuait, on démolissait la maison, et on en transportait les matériaux hors de la ville. Si, au contraire, la maison ne présentait plus de tache, la

plaie était guérie, la maison nette, et on la purifiait, comme le lépreux, avec deux oiseaux purs vivants, du bois de cèdre, de l'écarlate et de l'hysope.

SOPHIE. — Je comprends bien, maman, que les Israélites ne pouvaient pas demeurer dans une maison impure, mais qu'est-ce que cela nous enseigne ? Je n'ai jamais entendu parler de semblables maisons chez nous.

LA MÈRE. — La maison, mon enfant, représente une assemblée de chrétiens. Les personnes qui la composent en sont comme les pierres. Si, dans une assemblée, se manifeste quelque mal, il faut y faire attention et reprendre la personne qui ne marche pas bien. (Galates VI, 1 ; Matthieu XVIII, 15-17.) Mais si elle persiste dans le mal, il faut la séparer de l'assemblée. C'est ce qui était arrivé dans l'assemblée de Corinthe, et l'apôtre Paul dit aux chrétiens de cette assemblée : « Otez le méchant du milieu de vous. » (1 Corinthiens V.) Mais quand le mal continue encore, l'assemblée tout entière est dans un mauvais état, comme nous en avons un exemple dans l'assemblée de Laodicée. (Apocalypse III, 14-16.)

SOPHIE. — Quelle triste chose ce doit être pour un chrétien d'être ainsi séparé des autres.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, mais Dieu demande cela pour montrer sa sainteté. Il habite par son Esprit au milieu des siens. Chaque chrétien doit être saint, et chaque assemblée de chrétiens aussi. Un saint ne peut rester uni à ceux qui marchent mal. C'est ce que la parole de Dieu enseigne en bien des endroits. Il ne faut pas même manger avec ceux qui vivent dans le péché, tout en se disant frères. « Un peu de levain fait lever toute la pâte, et les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. » (Romains XVI, 17 ; 2 Thessaloniens III, 14, 15 ; 2 Timothée III, 5 ; 1 Corinthiens V, 6 ; XV, 33.)

SOPHIE. — Mais quand un homme est ainsi séparé d'une assemblée, ne peut-il y rentrer ?

LA MÈRE. — Oh oui ! béni soit Dieu. On le sépare pour qu'il rentre en lui-même, reconnaisse son péché, le confesse, s'humilie et, comme le lépreux, il rentre au milieu des siens. Il devient comme une pierre nouvelle. C'est ce qui eut lieu à Corinthe. (2 Corinthiens II, 6-8.)

---

## Scènes du temps de la Réformation

### LE PETIT MAITRE D'ÉCOLE

Chers jeunes lecteurs, les apôtres, dans les Actes et dans les épîtres, annoncent qu'après leur départ viendraient des temps fâcheux où des doctrines perverses seraient prêchées, où l'on se détournerait de la vérité pour suivre des fables, où l'on s'attacherait à des esprits séducteurs et à des enseignements de démons. (Actes XX, 29, 30 ; 2 Timothée IV, 3, 4 ; 1 Timothée IV, 1-3.)

C'est, en effet, ce qui eut lieu. Les enseignements des hommes et les traditions prirent peu à peu la place de la parole de Dieu ; ceux qui auraient dû être simplement les ministres de la Parole et les conducteurs du troupeau, s'arrogèrent une autorité qui ne leur appartenait pas, mais qui était à Christ seul. Bientôt on en vint à honorer ceux que l'on nommait des saints, à les établir comme médiateurs entre Dieu et les hommes, alors qu'il n'y en a qu'un seul, l'homme Christ Jésus (2 Timothée II, 5), et par con-

séquent à les prier; au-dessus d'eux on plaça la mère de Jésus, cette Marie qui était si humble et reconnaissait Dieu comme son Sauveur. De cette manière, Christ était relégué toujours plus loin, et un vaste système d'idolâtrie s'étendit sur ce qui prétendait encore se nommer l'église chrétienne. En même temps, on faisait dépendre le salut d'œuvres accomplies suivant les directions du clergé, c'est-à-dire de ceux qui avaient usurpé l'autorité dans l'Église. A la tête de ce système s'était placé peu à peu l'évêque de Rome, nommé le pape, qui se prétendait le successeur de l'apôtre Pierre et le *vicaire*, c'est-à-dire le remplaçant de Christ sur la terre. Les pauvres âmes croyaient qu'il n'y avait de salut qu'en se soumettant au pape et aux prêtres. Vous comprenez que la parole de Dieu était toujours moins connue, même les prêtres ne s'en occupaient point. L'ignorance, l'idolâtrie, les ténèbres les plus profondes régnaient alors sur la chrétienté. Il faudrait des volumes pour décrire le triste état de choses qui existait. Cependant Dieu eut toujours de fidèles témoins, mais hélas ! souvent quand ils voulaient protester contre le mal, ils furent horriblement persécutés et mis à mort.

Mais le temps vint enfin où Dieu, dans sa grâce, suscita des hommes qu'il convertit par sa Parole, qu'il éclaira par son Esprit, et qu'il revêtit de puissance, pour mettre au jour les erreurs du système papiste, battre en brèche cet édifice de mensonge, prêcher l'évangile qui présente Christ et son œuvre, saisis par la foi, comme l'unique moyen de salut pour l'âme, et donner à tous la parole de Dieu comme seule règle de la vérité.

L'œuvre que ces hommes de Dieu accomplirent est la Réformation, eux-mêmes sont appelés les réformateurs. Les plus connus sont Luther en Allemagne, Calvin en France et Zwingli en Suisse, mais

il y en eut bien d'autres qui prêchèrent en ces temps-là l'évangile. Parmi eux se trouve Farel, né en France, à Gap, en 1489, mais qui fut l'instrument dont Dieu se servit pour annoncer la vérité, surtout dans la partie de la Suisse où l'on parle le français.

Une dame chrétienne a écrit pour la jeunesse la vie de ce fidèle serviteur de Dieu ; c'est de cet ouvrage, chers jeunes amis, que nous extrayons les pages que vous allez lire et qui, je l'espère, en vous intéressant, vous feront voir la puissance merveilleuse de Dieu agissant, pour le salut des âmes, contre la puissance de Satan au moyen des plus faibles instruments.

---

Les deux journées que Farel avait passées à Genève ne l'avaient nullement découragé \*. Au contraire, la pensée de toutes ces âmes affamées de vérité qu'il y avait laissées, ne faisait qu'augmenter son ardent désir de voir Genève gagnée à Christ.

Après être resté quelques jours à Orbe \*\*, il se rendit à Grandson \*\*. Il y trouva Antoine Froment \*\*\*, qui, bien qu'encore tout jeune, était devenu pasteur d'un petit troupeau à Yvonand, non loin de Grandson. Farel avait d'autres vues pour Froment. Il voulait l'envoyer

\* Pendant ces deux jours Farel avait été en butte aux violences des prêtres. Sa vie même avait été sérieusement menacée, et il fut obligé de quitter la ville.

\*\* Petites villes du canton de Vaud.

\*\*\* C'était aussi un Français du Dauphiné, venu avec Farel. Son nom était Boyve. On ne sait pourquoi il prit celui de Froment.



à Genève, pour y affronter les prêtres turbulents qui l'avaient chassé.

Antoine Froment ne manquait pas de courage ; il l'avait montré dans une occasion où sa vie et celle de Farel avaient été exposées. Mais il avait à peine vingt-deux ans ; il était petit, timide et de chétive apparence. Seulement, il avait, aux yeux de Farel une grande qualité, c'est qu'il n'était « personne. » Farel lui raconta ses aventures à Genève et lui dit combien les Huguenots \* désiraient entendre annoncer l'évangile.

Froment écoutait avec un profond intérêt. A la fin, Farel, arrêtant ses yeux sur le jeune homme, lui dit :

— Va et cherche si une porte ne s'ouvrira pas pour toi à Genève.

Froment resta interdit.

— Comment oserai-je, dit-il enfin, me présenter devant des ennemis qui vous ont chassé, vous, maître Farel ?

— Commence, répondit Farel, comme je l'ai fait à Aigle \*\*. Je me suis fait maître d'école et j'ai enseigné les petits enfants, saisissant toutes les occasions que je trouvais de parler de Christ aux uns et aux autres, jusqu'à ce qu'une porte me fût ouverte pour prêcher.

Froment commença à penser que la chose lui serait peut-être possible, et Farel pour l'encourager ajouta : — Cher Antoine, ne te souviens-tu plus de ce qui nous est arrivé à Neuchâtel et dans les environs ? Ne te rappelles-tu plus les coups et les injures que nous avons si souvent subis ? Une fois, tu l'as vu, mon sang a coulé à Valangin, dans cette petite cha-

\* Nom d'un parti politique et religieux à Genève, et qui fut ensuite donné aux protestants en France.

\*\* Autre ville du canton de Vaud.

pelle, où j'ai été presque tué. Tu sais assez ce que c'est que de combattre les batailles de l'Éternel, pour ne pas craindre les hommes de Genève.

Mais ces souvenirs n'eurent pas pour effet de donner du courage à Froment, et les autres prédicateurs pensèrent aussi qu'il était beaucoup trop jeune pour être ainsi envoyé dans l'ancre du lion. Antoine refusa d'aller.

Mais Farel n'était pas homme à abandonner ce qu'il croyait selon Dieu. A la fin d'octobre, il apparut de nouveau à Yvonand :

— Antoine Froment, dit-il, je te demande encore une fois, si, au nom du Seigneur Jésus-Christ, tu veux aller à Genève ?

Antoine répondit comme la première fois qu'il était jeune, faible, sans réputation, et que Genève était la forteresse de l'ennemi.

— Ne crains rien, dit Farel, c'est une grande chose de n'être personne. Tu seras ainsi indépendant de tous, et nul ne fera attention à toi. Dieu te guidera dans son propre chemin.

Froment comprit que ce message venait de Dieu. Il résolut d'aller, non pour plaire à Farel, mais à Christ. Il tomba à genoux et dit : « O Dieu, je ne me confie pas à la puissance de l'homme ; je m'abandonne entièrement entre tes mains. Je te remets ma cause, conduis-moi, je te prie, car c'est la tienne. »

Il rassembla le petit troupeau d'Yvonand pour prendre congé de lui. Tous se joignirent au jeune homme pour prier : « O Dieu, » disaient-ils, « accorde-lui la grâce d'être employé à faire connaître la Parole. » Puis il les embrassa tous, ainsi que Farel, et partit pour Genève accompagné de leurs prières et de leurs bénédictions.

Il passa par Lausanne, et continua son chemin le long du lac de Genève. Parfois il s'arrêtait et se de-

mandait si ce n'était pas une folie à lui d'avoir entrepris une semblable tâche. Mais alors ces paroles venaient avec puissance dans son âme : « Dieu a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les hommes sages ; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour couvrir de honte les choses fortes ; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et celles qui sont méprisées, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont ; en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu » (1 Corinthiens I, 27-29) ; et ainsi fortifié, Antoine Froment poursuivait sa route.

A cette époque, le peuple de Genève était fort troublé par la vue d'un objet lumineux qui se montrait chaque nuit dans le ciel. Il semble, d'après les descriptions qui nous en sont parvenues, que c'était une comète, mais on s'imaginait que cela présageait quelque grand événement. Antoine Froment arrivait à ce moment, et l'on se doutait peu à Genève quel grand événement était la venue de ce jeune homme de chétive apparence.

Antoine lui-même n'avait aucune raison de penser que son arrivée dans cette ville eût quelque importance. Il se sentait tout intimidé au milieu de ces visages inconnus. Personne ne le connaissait, nul ne se souciait de lui ; il n'obtenait de chacun que des paroles brèves. Il se souvint des noms de quelques-uns des principaux Huguenots, amis de Farel, et alla les voir. Mais ils le reçurent froidement, presque avec dédain. Farel, pensaient-ils, aurait bien dû leur envoyer quelque savant docteur et non un petit homme chétif, mal vêtu, semblable à un ouvrier, et presque un enfant. Ils auraient eu honte de prendre Froment pour leur orateur contre les savants et habiles prêtres de Genève.

Le pauvre Froment se vit ainsi fermer toutes les

portes. Il retourna à son auberge, triste et découragé. Il sentait fort bien que les Huguenots, bien que désirant l'évangile, le méprisaient et ne voulaient point avoir affaire avec lui. Il fit donc son petit paquet, paya ses dépenses à l'auberge et, se dirigeant vers la porte de la ville, il quitta Genève.

C'était donc fini, direz-vous. Non ; il n'était encore qu'à quelques pas des murailles, lorsqu'il s'arrêta court. Ce n'est pas qu'il vit comme Balaam un ange avec une épée nue dans sa main, mais il sentit, comme s'il l'avait vu, que le Seigneur lui barrait le chemin. Aussitôt il retourna à la ville, rentra à son auberge, et alla s'enfermer dans sa chambre. Là, appuyé sur la table, la tête entre ses deux mains, il supplia le Seigneur de lui montrer ce qu'il voulait de lui.

Comme il priait, la réponse lui fut donnée : « Je te conduirai dans le chemin où tu dois marcher. » Et aussitôt lui revinrent à l'esprit les paroles de Farel. « Je me suis fait maître d'école, et j'ai enseigné les petits enfants. »

Dès ce moment, tout lui devint clair. Il avait voulu être *quelque chose*. Il s'était senti désappointé, parce que les Huguenots ne l'avaient point reçu comme prédicateur et avaient méprisé sa chétive apparence. Il n'avait pas aimé à commencer une petite œuvre bien humble, acceptant simplement sa tâche de la part de Dieu, sans rien chercher du côté des hommes. Il voyait maintenant ce qu'il aurait dû faire.

Il demanda à un homme, dont il avait fait la connaissance, s'il savait quelque chambre qu'on pût louer pour tenir une école. — Oui, répliqua son ami, il y a une grande chambre à la Croix d'or. Ils y allèrent ensemble, Froment loua la salle, puis, de retour à son auberge, il écrivit de sa plus belle main, l'annonce suivante :

« Quelqu'un vient d'arriver en cette ville et s'engage à enseigner à lire et à écrire en français, dans l'espace d'un mois, à tous ceux qui s'adresseront à lui, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, même à ceux qui n'ont jamais été à l'école. S'ils ne savent pas lire et écrire au bout du mois, il ne demandera rien pour sa peine. On le trouvera dans la grande salle, à l'enseigne de la Croix d'or. On guérira aussi gratis plusieurs maladies. »

Froment fit plusieurs copies de cette annonce et alla les afficher dans quelques endroits bien en vue. On s'arrêta pour les lire. Plusieurs se sentirent disposés à aller à cette nouvelle école. Mais les prêtres soupçonnèrent quelque chose là-dessous. — « C'est un diable, » dit l'un d'eux dans la foule, « tous ceux qui iront seront ensorcelés. » En dépit de ces paroles, nombre de garçons et de filles firent leur apparition à la Croix d'or, où Antoine Froment les attendait.

Quand la leçon était terminée, il leur lisait quelques versets du Nouveau Testament, qu'il leur expliquait avec simplicité et clarté. Puis il leur demandait s'il y avait quelque malade dans leur famille, et leur donnait à emporter quelques remèdes inoffensifs. De retour à la maison, les enfants avaient beaucoup à raconter touchant leur nouveau maître. Ils invitaient d'autres enfants à venir, et même arrêtaient des hommes et des femmes dans la rue, en leur disant : — « Ne voulez-vous pas venir entendre cet homme à la Croix d'or ? »

Bientôt toute la ville entendit parler du jeune Français et de son école, et il ne s'écoula pas longtemps avant que pères et mères vinsent aussi pour écouter eux-mêmes.

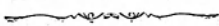
Les premiers furent d'entre les Huguenots. Ils espéraient que, dans ses petits discours, le maître d'école dirait quelque chose contre les prêtres et la

messe. Ils se plaçaient derrière les enfants et attendaient la fin des leçons, qui les intéressaient beaucoup. Les enfants apprenaient plus que ne promettait l'annonce. Outre la lecture et l'écriture, Froment leur enseignait aussi l'arithmétique.

La classe finie, le petit sermon commençait. Antoine lisait une histoire de la Bible en expliquant à mesure les mots difficiles. Il ajoutait ensuite quelques paroles simples et du cœur, montrant à ses auditeurs ce que Dieu voulait leur apprendre dans les versets qu'il avait lus. Tous les yeux étaient fixés sur lui pendant qu'il parlait. Les gens en sortant disaient que jamais ils n'avaient rien entendu de semblable. Pas un mot des prêtres, mais beaucoup touchant Christ. Et ils allaient dire à leurs amis quelles choses merveilleuses l'on prêchait à la Croix d'or.

Bientôt la grande salle fut remplie d'une foule d'hommes, de femmes et d'enfants. On venait longtemps avant l'heure pour être sûr d'avoir une place. Tout le reste était oublié. On était rempli de ce que le maître d'école disait. « Comme cela est autre chose, » disait-on, « que les sermons des prêtres ! Ils parlent des choses saintes d'une manière profane. Leurs discours sont pleins de belles paroles et d'affectation, mais il n'y a aucun respect pour Dieu. »

Vous pouvez bien croire que les prêtres commencèrent à s'alarmer. Tous déclarèrent qu'Antoine Froment était un sorcier. Ils criaient à ceux qui allaient à la Croix d'or : « Ho ! Ho ! voilà un de ces possédés ! » Mais autant aurait valu retenir le vent. Chaque jour la foule était plus nombreuse, et plusieurs s'en retournaient louant et glorifiant Dieu. Ils avaient appris à connaître l'amour de Christ, qui passe toute connaissance.



## Aux enfants qui connaissent le Seigneur

Au delà du ciel bleu, bien loin de cette terre,  
Pour vous, petits enfants, qui connaissez Jésus,  
Il est un *doux repos* dans la maison du Père,  
Où le péché, la mort, la douleur ne sont plus.

Au delà du ciel bleu, se trouve *une demeure*,  
Où le Sauveur Lui-même un jour vous recevra.  
Dans un bonheur sans fin vous verrez à toute heure  
La face de Celui dont l'amour vous sauva.

Au delà du ciel bleu, *l'Ami* le plus fidèle,  
Jésus, vous aime et suit votre route ici-bas ;  
Il vous guide et soutient ; si votre pied chancelle,  
Lui-même vous relève et raffermi vos pas.

Au delà du ciel bleu, pour vous une *couronne*,  
Une *harpe divine* aux sons harmonieux,  
Un *vêtement sacré* qui de gloire rayonne,  
Sont préparés, enfants, qui marchez vers les cieux.

Au delà du ciel bleu, dans la gloire éternelle,  
Ah ! fixez vos regards, arrêtez votre cœur  
Sur Jésus, et qu'à Lui, dont l'amour vous appelle,  
A jamais, soit louange, obéissance, honneur !

---

## Réponses aux questions du mois de juillet

29. Timothée était de Derbe en Lycaonie: (Actes XVI, 1 ; XX, 4.)

30. Son père était grec ; sa mère, nommée Eunice, et son aïeule Lois étaient juives et croyantes. (Actes XVI, 1, 3 ; 2 Timothée I, 5.)

31. Dès son enfance, Timothée avait la connaissance des saintes lettres. (2 Timothée III, 15.)

32. Paul appelle Timothée son enfant ; son enfant bien-aimé ; son véritable enfant dans la foi. (1 Corin-

thiens IV, 17 ; 1 Timothée I, 2, 18 ; 2 Timothée I, 2 ; II, 1.)

33. Timothée servait Paul (Actes XIX, 22) ; il s'employait à l'œuvre du Seigneur (1 Corinthiens XVI, 10) ; il servait dans l'évangile. (Philippiens II, 22.)

34. Se fortifier dans la grâce ; se souvenir de Jésus-Christ ; s'étudier à être approuvé de Dieu ; fuir les désirs de la jeunesse ; prêcher la parole, endurer les souffrances et accomplir pleinement son service. (2 Timothée II, 1, 3, 8, 15, 22 ; IV, 2, 5.)

### Questions pour le mois d'août

35. Citez trois passages dans le Nouveau Testament (à l'exception de l'Apocalypse), où le Seigneur Jésus est montré comme « agneau, » et dites sous quel caractère, il est présenté dans chacun de ces passages.

36. Citez les passages de l'Apocalypse où Jésus est appelé « agneau, » et dites aussi sous quel caractère il y est présenté.

NOTA. Un cher frère nous écrit qu'il avait pensé que, par erreur, on avait confondu Hérode qui fit mourir les petits enfants à Bethléem (voyez *Bonne nouvelle*, n° de mai, p. 100), avec Hérode du chapitre XII des Actes, lequel mourut aussi rongé des vers. Il n'en est rien. Nous trouvons dans le Nouveau Testament trois Hérode :

1<sup>o</sup> Hérode, surnommé le grand dans l'histoire profane, mentionné en Matthieu II et Luc I, et qui, après une vie de cruautés, mourut, comme nous l'avons dit, d'après le témoignage des historiens.

2<sup>o</sup> Hérode, fils d'Hérode le grand. C'est celui dont il est parlé souvent dans les évangiles, après le chapitre II de Matthieu et depuis Luc III. Il régnait en Galilée.

3<sup>o</sup> Hérode (Actes XII), petit-fils d'Hérode le grand et neveu du précédent. Il était frère d'Hérodias.





## Confiance

Sur la mer de ce monde,  
Si l'orage en fureur  
Se déchaîne et s'il gronde,  
Abattra-t-il mon cœur ?  
Non ; je n'ai point de crainte,  
Jésus est avec moi ;  
Et sa présence sainte  
Eloigne tout effroi.

La vie est-elle'sombre  
Quelquefois à mes yeux ?  
Tu dissipes toute ombre  
O Sauveur glorieux !  
Au-dessus du nuage  
Contemplant ta splendeur  
Ton regard m'encourage,  
Me comble de bonheur.

L'angoisse et la détresse  
 Ne peuvent m'ébranler ;  
 Ne suis-je pas sans cesse  
 Dans tes bras, bon Berger ?  
 De ton cœur si fidèle  
 Qui me séparera ?  
 De l'abri de ton aile  
 Rien ne m'arrachera.

Oui, ma coupe est remplie  
 Je connais ton amour ;  
 Et ta grâce infinie  
 Me suivra chaque jour.  
 En mon pèlerinage  
 Ici-bas étranger,  
 Je t'ai pour mon partage,  
 Et tu ne peux changer.

---

## Entretiens sur le Lévitique

### LE GRAND JOUR DES PROPITIATIONS

(*Lévitique XVI.*)

LA MÈRE. — Nous avons, ma chère Sophie, à nous entretenir d'un jour bien remarquable dans l'année, pour les Israélites. Te rappelles-tu comment était divisé le tabernacle ?

SOPHIE. — Oui, maman ; en deux parties : d'abord le lieu saint, puis, derrière le voile, le lieu très saint où se trouvait l'arche.

LA MÈRE. — C'est cela. Et qu'est-ce que c'était que l'arche ?

SOPHIE. — Tu m'as dit que c'était le trône de Dieu.

**LA MÈRE.** — En effet. Dieu avait promis qu'il serait là entre les deux chérubins, et après que le tabernacle eut été dressé, l'Éternel vint habiter au milieu de son peuple racheté, dans la demeure qui Lui avait été construite. (Exode XXV, 22; XXIX, 43; XL, 34.) Mais penses-tu que les Israélites pussent entrer dans le lieu très saint ?

**SOPHIE.** — Oh non, maman. Tu m'as dit que les sacrificateurs seuls entraient seulement dans le lieu saint. Mais je ne me rappelle pas si quelqu'un pouvait entrer dans le lieu très saint.

**LA MÈRE.** — Eh bien, nous allons le voir. Après la mort de Nadab et d'Abihu, l'Éternel parla à Moïse et lui dit : « Dis à Aaron ton frère qu'il n'entre point en tout temps dans le sanctuaire, au dedans du voile, devant le propitiatoire qui est sur l'arche, afin qu'il ne meure point; car je me montrerai dans une nuée sur le propitiatoire. »

**SOPHIE.** — Quand donc Aaron pouvait-il entrer dans le lieu très saint ?

**LA MÈRE.** — Une fois l'an ; le 10<sup>me</sup> jour du septième mois. C'est le jour remarquable dont je te parlais et que l'on nomme le jour des propitiations.

**SOPHIE.** — Pourquoi, chère maman, le nommait-on ainsi ?

**LA MÈRE.** — C'est qu'en ce jour-là le sacrificateur faisait propitiation pour les enfants d'Israël afin de les nettoyer de tous leurs péchés et de toutes leurs souillures. La propitiation était même faite pour le saint sanctuaire, pour le tabernacle d'assignation, et pour l'autel, aussi bien que pour les sacrificateurs et tout le peuple.

**SOPHIE.** — J'aimerais bien savoir, maman, pourquoi ce jour était nécessaire, puisqu'il y avait des sacrifices qui étaient offerts chaque fois que l'on avait péché ? Et voudrais-tu aussi me dire pourquoi le

sanctuaire, le tabernacle et l'autel avaient besoin d'être purifiés ?

LA MÈRE. — Je te ferai quelques questions, mon enfant, qui l'aideront à répondre toi-même. Comment les enfants d'Israël furent-ils mis à l'abri du jugement en Égypte ?

SOPHIE. — Par le sang de l'agneau mis sur leurs portes. Cela représente le sang précieux de Christ qui nous a rachetés du jugement, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui. Maintenant, quand l'assemblée ou quelque individu du peuple avait péché, de quoi avait-il besoin ? De quoi ma fille a-t-elle besoin quand elle a désobéi ?

SOPHIE. — De pardon, maman.

LA MÈRE. — Et que devait faire celui qui avait péché ?

SOPHIE. — Il offrait un sacrifice, et Dieu lui pardonnait, parce que l'animal mourait à sa place ?

LA MÈRE. — C'est bien ; et tu as compris que c'est ainsi que Dieu nous pardonne à cause de Christ.

SOPHIE. — Oui, maman ; je me rappelle aussi ce passage : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés. » Mais c'est parce que le Seigneur Jésus a souffert à notre place, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Sans doute. Te rappelles-tu aussi un cas où un Israélite était exclu du camp ?

SOPHIE. — Ah ! c'était le pauvre lépreux.

LA MÈRE. — Et quand pouvait-il rentrer dans la société de ses frères ?

SOPHIE. — C'est quand il était guéri ; mais il devait offrir des sacrifices.

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; c'est uniquement à cause de la valeur du sang, c'est-à-dire de la mort d'une victime pure, que l'on échappe au jugement, que les péchés sont pardonnés et que la souillure peut être

ôtée, de manière à être en communion avec Dieu. Mais il y a une autre chose plus grande et plus étendue.

SOPHIE. — Quelle est-elle, maman ?

LA MÈRE. — Précisément ce qui se faisait le jour des propitiations, et cela répondra à tes questions. Qu'étaient les Israélites, comme d'ailleurs tous les hommes, dans leur nature ?

SOPHIE. — Des pécheurs.

LA MÈRE. — Oui, et le péché exclut l'homme de la présence de Dieu. Sa sainteté ne peut le tolérer. Or Dieu habitait au milieu d'eux, peuple de pécheurs. Comment pouvait-il y rester ? Comment pouvaient-ils subsister devant Lui ? C'est en vertu de la propitiation qui était faite en ce jour-là. As-tu compris ?

SOPHIE. — Je pense qu'oui, maman. Ce n'est pas à cause de leurs méchantes actions seulement, puisqu'alors ils offraient des sacrifices pour être pardonnés, mais c'est à cause de leur méchant cœur naturel que Dieu n'aurait pas pu rester au milieu d'eux, ni eux s'approcher de Lui. Mais je t'ai aussi demandé pourquoi le tabernacle avait besoin d'être purifié ?

LA MÈRE. — C'est parce que le péché qui souillait les enfants d'Israël souillait aussi ce qui était près d'eux. Si tes mains sont sales et que tu touches quelque chose de propre, tu la salis.

SOPHIE. — Je comprends cela, maman, et je me rappelle que les yeux de Dieu sont trop purs pour voir le mal.

LA MÈRE. — C'est ainsi que le péché de l'homme a tout souillé dans la création. Mais Christ est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier.

(1 Jean II, 2.)

SOPHIE. — Je ne comprends pas très bien cela, maman. Cela veut-il dire que tout le monde est sauvé ?

LA MÈRE. — Non, Sophie ; mais d'abord, à cause de Christ qui a aboli le péché par le sacrifice de Lui-même, ceux qui croient en Lui subsistent devant Dieu et peuvent s'approcher de Lui ; et ensuite, cette propitiation s'étend à tout le monde, de telle sorte que Dieu peut avec justice recevoir tout pécheur\*. Et c'est pour cela que l'évangile est prêché partout.

SOPHIE. — Voudrais-tu maintenant me dire ce qu'Aaron devait faire pour entrer dans le lieu très saint ? Ne devait-il pas avoir bien peur quand il venait ainsi en la présence de Dieu ?

LA MÈRE. — Non, Sophie, parce qu'il y venait de la manière que Dieu l'avait prescrit. S'il y était venu un autre jour, ou autrement que selon l'ordre établi de Dieu, il serait mort. Mais en faisant ce que Dieu lui disait, il ne devait avoir aucune crainte. Et c'est ainsi que nous ne pouvons nous approcher de Dieu et subsister devant Lui et être heureux en sa présence, que par le moyen qu'il a établi, c'est-à-dire par son Fils bien-aimé. Mais si nous croyons en Jésus, nous pouvons nous approcher de Dieu sans crainte. (Hébreux X, 19-22.)

Voici ce que Dieu commanda à Moïse pour Aaron : « Aaron entrera en cette manière dans le sanctuaire : avec un veau pour le péché et un bélier pour l'holocauste. Il se revêtira de la sainte chemise de lin, ayant mis les caleçons de lin sur sa chair ; et il se ceindra du baudrier de lin et portera la tiare de lin. Ce sont les saints vêtements dont il se vêtira après avoir lavé sa chair avec de l'eau. »

SOPHIE. — J'aurais pensé, maman, qu'Aaron mettrait ses beaux vêtements pour entrer en la présence de Dieu.

\* Lisez Romains III, 22 : « Envers tous, et sur tous ceux qui croient, »

LA MÈRE. — Non, Sophie, cela ne pouvait être ; car ces vêtements parlaient de la gloire du Seigneur Jésus après que son œuvre fut accomplie. Ici, il s'agit de la sainteté de Dieu et de ce qui doit être fait pour que l'homme puisse subsister devant cette sainteté. Aussi Aaron doit-il d'abord se laver dans l'eau qui ôte les souillures et se revêtir des vêtements de lin, symbole de la pureté et de la sainteté.

Après cela, Aaron devait prendre « de l'assemblée des enfants d'Israël deux jeunes boucs pour le péché et un bélier pour l'holocauste. »

SOPHIE. — Pour qui donc étaient le veau pour le péché et le premier bélier ?

LA MÈRE. — Ils étaient pour Aaron et sa maison.

SOPHIE. — Mais, chère maman, Aaron ne représente-t-il pas le Seigneur Jésus ?

LA MÈRE. — Sans doute, et l'eau dont il a été lavé et les saints vêtements dont il est revêtu, représentent la pureté et la sainteté parfaites de Christ.

SOPHIE. — Pourquoi faut-il donc qu'Aaron offre un veau pour le péché pour lui et sa maison ?

LA MÈRE. — C'est qu'Aaron était un homme pécheur et qu'ainsi il avait à offrir des sacrifices pour lui-même. (Hébreux V, 3 ; IX, 7.) Quant à sa maison, c'est-à-dire les autres sacrificateurs, ses fils, je t'ai déjà dit qu'ils représentent les chrétiens, et tu comprends bien, n'est-ce pas, que pour eux, ils avaient besoin d'une victime pour le péché ?

SOPHIE. — Oui, maman.

LA MÈRE. — Après qu'Aaron avait offert le veau pour le péché et fait propitiation pour lui et sa maison, il devait prendre les deux boucs, les présenter devant l'Éternel à l'entrée du tabernacle d'assignation, et jeter le sort sur eux. L'un d'eux était pour l'Éternel et devait être sacrifié en offrande pour le péché ; l'autre était présenté vivant devant l'Éternel, pour

faire propitiation par lui et était ensuite envoyé dans le désert.

SOPHIE. — Quelle chose étrange ! que voulait dire cela ?

LA MÈRE. — Je te l'expliquerai plus tard. Pour aujourd'hui, ma chère enfant, rappelle-toi bien ceci ; c'est que si un monde souillé par le péché, si des pécheurs ennemis de Dieu subsistent, si Dieu use de patience, avec justice cependant, et attend pour faire grâce, faisant annoncer l'évangile du salut, c'est à cause du sacrifice de Christ.



## Scènes du temps de la réformation

### UNE CONVERSION

Ainsi, par le moyen d'Antoine Froment, plusieurs avaient été réellement amenés des ténèbres à la lumière, et de la puissance de Satan à Dieu.

Les prêtres et les moines pensèrent qu'il était temps d'agir. Ils se mirent à aller de maison en maison pour avertir les gens, et à haranguer le peuple dans les rues et sur les places. « Que peut savoir ce petit fou ? » disaient-ils ; « il a à peine vingt-deux ans ; c'est un démon. » « Ce fou, » leur répondit-on, « vous enseignera à devenir sages. Ce démon chassera celui qui est en vous. » Et ainsi, jour après jour, des âmes étaient sauvées. C'était une grande et merveilleuse œuvre que Dieu accomplissait alors à Genève, œuvre propre à nous remplir de respect et d'admiration, et pour laquelle nous pouvons le louer. En vérité, la puissance du Seigneur s'accomplissait dans la faiblesse d'Antoine Froment.



Un jour deux dames se trouvèrent parmi la foule qui remplissait la salle de la Croix d'or. L'une d'elles d'une expression douce et sérieuse, avait une mise pleine de simplicité. L'autre était couverte de riches vêtements et portait sur elle une quantité de croix et de rosaires.

C'est par la croix de Christ que le monde est crucifié pour nous, et que nous le sommes au monde (Galates VI, 14), si nous sommes vraiment chrétiens ; et cependant nous ne voyons que trop souvent les croix d'or et d'argent, d'ébène et de pierres de prix, accompagner les riches dentelles, les bijoux et les atours mondains. Cette dame si magnifiquement parée s'assit juste en face du petit maître d'école, sur lequel elle arrêta ses regards moqueurs. Sa compagne prit place à côté d'elle.

Froment s'avança un livre à la main et monta sur une table ronde, comme il avait coutume de le faire, pour être mieux entendu. Il lut quelques paroles de son livre et commença à les expliquer. Pendant ce temps, la belle dame ne cessait de faire des signes de croix en répétant à demi voix des *Ave Maria* et des *Pater*. Froment continuait. Il parlait de l'amour de Dieu qui a envoyé son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. Il annonçait le pardon gratuit et le salut parfait que trouve toute âme fatiguée et chargée lorsqu'elle vient à Christ.

L'expression railleuse disparut de la figure de la dame. Elle fixa les yeux avec surprise sur Froment, et dès lors l'écouta avec une attention soutenue. Il y avait une autre voix qui lui parlait ; non celle du petit prédicateur, mais une voix du ciel, la voix que les morts entendent et qui les éveille à la vie éternelle. (Jean V, 24, 25.) Qu'était-ce donc que ce livre, dans lequel le prédicateur lisait ces paroles mer-

veilleuses qui lui semblaient venir directement de la bouche de Dieu ?

La prédication était terminée, les enfants étaient sortis, suivis des grandes personnes, mais la dame restait encore à sa place. Froment descendit de la table ; alors se levant subitement :

— Est-ce vrai ce que vous dites ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit Froment.

— Ce livre est-il vraiment le Nouveau Testament ?

— Oui.

— Y est-il parlé de la messe ?

— Non.

La dame hésita un moment, puis elle dit :

— Voulez-vous me le prêter ?

Froment le lui donna avec joie. Elle le cacha soigneusement sous son manteau et sortit avec son amie.

Elle dit à peine une parole en retournant à la maison. Quand elle fut rentrée, elle alla droit à sa chambre, où elle s'enferma seule avec le livre. Elle demanda à sa famille de ne pas venir chez elle, de ne pas frapper à sa porte, de ne pas l'attendre pour les repas.

Trois jours et trois nuits s'écoulèrent, durant lesquels elle resta renfermée, sans manger ni boire, mais priant et lisant dans le Nouveau Testament. Après ce temps, elle sortit et dit : « Le Seigneur m'a pardonnée et sauvée. Il m'a donné de l'eau de la vie. »

Elle désira revoir Froment pour lui dire ce que le Seigneur avait fait pour elle. On envoya un messenger pour le prier de venir. Quand il entra, elle se leva, vint à sa rencontre, mais ne put dire une parole. « Ses larmes, » dit Froment, « coulaient jusqu'à terre. » Enfin elle l'invita à s'asseoir, et lui dit que Dieu lui avait ouvert le ciel à elle, toute pécheresse

qu'elle était, et l'avait sauvée par le précieux sang de son Fils. Froment écoutait, muet d'étonnement et de joie. Elle continua à lui raconter comment elle avait été amenée à la prédication par sa belle-sœur, Paula Level. Paula l'avait souvent engagée à venir, mais elle avait toujours refusé, craignant d'être ensorcelée. Les prêtres avaient déclaré que quiconque écouterait le prédicateur hérétique, serait non seulement ensorcelé, mais damné. Enfin cependant, par affection pour Paula, elle avait résolu d'y aller. Elle avait attaché autour de ses tempes du romarin fraîchement cueilli, avait frotté sa poitrine de cire vierge et pendu à son cou des reliques des saints, ajoutant à tout cela des rosaires et des croix. Elle espérait ainsi être sauvegardée contre les sortilèges du petit maître d'école, et elle pensait qu'après l'avoir entendu, elle serait en état de prouver à Paula que ce qu'il disait n'était qu'hérésie.

« Et maintenant, » ajouta-t-elle, « comment pourrai-je jamais assez bénir Dieu d'avoir ouvert mes yeux aveuglés ! »

Le jour suivant, Claudine Level — ainsi se nommait cette dame — s'enferma encore dans sa chambre. Elle ôta tous ses atours, ses bijoux, ses habits précieux, et prit un vêtement simple et modeste. Puis elle vendit tous ses ornements et ses parures, et en donna le prix aux pauvres ; surtout à ceux des saints qui, fuyant la persécution en France, étaient venus chercher un refuge à Genève. Elle ouvrit sa maison à ces disciples de Christ bannis de leur pays. Elle parlait ouvertement et avec douceur de la précieuse vérité que le Seigneur lui avait fait connaître.

Ses amies furent attristées et étonnées en même temps de ce changement soudain. Un jour que quelques-unes se trouvaient réunies, elles s'entretenaient de la mystérieuse transformation de Claudine. « Nous

l'aimions tant, » disaient-elles ; « quel malheur qu'elle soit ainsi perdue ? Elle a cessé de venir à la messe ; elle a laissé toute espèce d'amusements. Et cela est venu si soudainement. Ah ! elle a entendu *cette créature*, et a été ensorcelée par elle. » Et toutes résolurent de ne plus la voir.

Pendant un temps elles tinrent parole et restèrent à l'écart. Mais elles surveillaient leur ancienne amie. Et bientôt, voyant sa vie sainte, son activité, sa douceur et son amabilité, elles commencèrent à se sentir l'une après l'autre mal à l'aise. Serait-elle, après tout, changée en bien ? A la fin elles cherchèrent l'occasion de s'entretenir avec elle. Claudine leur parla humblement et avec amour, et leur donna à chacune un Nouveau Testament. Elle les entretint de l'amour de Christ, et bientôt ces mêmes personnes, qui avaient parlé d'elle avec amertume et colère, furent aussi gagnées à Christ. Elles aussi mirent de côté leurs beaux atours et donnèrent leur argent à ceux qui en avaient besoin.

Vous aimerez peut-être savoir où Claudine Levet s'était procuré ces Nouveaux Testaments qu'elle donna à ses amies. Farel les avait envoyés à Antoine Froment, avec des livres et des traités qu'avaient fournis ses amis de Lyon. C'étaient des Nouveaux Testaments de Jacques Lefèvre \*, seule traduction française que l'on eût alors. Aimé Levet, l'époux de Claudine, fut d'abord très mécontent de ce qui se passait chez lui. Mais Claudine était si douce et si aimable, que son mari finit par désirer lire aussi la

\* Jacques Lefèvre, savant docteur et professeur à l'Université de Paris, avait été aussi peu à peu amené des ténèbres de l'idolâtrie papiste à la lumière glorieuse de l'évangile de Christ. Farel avait été son disciple, quand il étudiait à Paris.

parole de Dieu et entendre la prédication de l'évangile. Et lui aussi crut au Seigneur Jésus.

Chers enfants, ces choses qui se passèrent il y a des centaines d'années nous intéressent, n'est-ce pas ? La puissance de Dieu pour convertir les âmes apparaît là d'une manière merveilleuse. Mais avez-vous cru vous-mêmes et pouvez-vous dire comme Claudine : « Le Seigneur m'a pardonné et m'a sauvé. Il m'a donné de l'eau de la vie ? »

Et si vous avez cru au Seigneur Jésus comme elle, avez-vous aussi bien compris que le monde est crucifié pour vous ? Vous n'avez peut-être ni brillantes parures, ni riches bijoux. Néanmoins, pour vous aussi, le monde est là avec « la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. » Or si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui. Si l'amour de Christ remplit le cœur, il n'y a plus de place pour la vanité et les plaisirs du monde.



## L'homme qui allait de lieu en lieu faisant du bien

Vous rappelez-vous, mes enfants, ce qu'était devenu le petit enfant né à Bethléem ? Un homme, n'est-ce pas, comme vous le deviendrez aussi, si Dieu vous laisse sur la terre.

Mais vous souvenez-vous aussi de ce qui arriva à Jésus quand il eut atteint l'âge de trente ans ? Le Saint-Esprit descendit sur Lui ; Dieu, du haut du ciel, le reconnut pour son Fils bien-aimé, et ensuite il fut tenté dans le désert par le diable.

Le diable put-il le faire pécher en quoi que ce soit ?

Oh non ; Jésus resta parfaitement obéissant à Dieu et remporta ainsi la victoire sur Satan, qui fut obligé de se retirer.

Mais que devint Jésus après cela et que fit-il ? Il fut un parfait serviteur de Dieu qui allait de lieu en lieu faisant du bien, et c'est de sa vie comme serviteur de Dieu au milieu des hommes, que je vous parlerai aujourd'hui, mes enfants.

En parcourant ainsi le pays où il habitait, Jésus prêchait l'évangile. « C'est pour cela, » disait-il, « que je suis venu. » Savez-vous ce que c'est que l'évangile ? C'est la bonne nouvelle de l'amour de Dieu envers les pécheurs perdus. Jésus l'annonçait en disant :

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son FILS UNIQUE, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »

« Le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Et, plein d'amour, il invitait les pécheurs à venir à Lui :

« Venez à MOI, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos. Et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. »

Était-ce aussi aux enfants que Jésus s'adressait ? Oh oui, car eux aussi sont perdus. Jésus les aimait tendrement, et il disait en parlant même des tout petits : « Le fils de l'homme est venu pour sauver ce qui était perdu ; ...et ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux qu'un seul de ces petits périsse. » Aussi, quand des parents lui amenaient des petits enfants afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât, et que les disciples voulaient les empêcher, Jésus dans son amour disait : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, » puis il les prenait entre ses bras et les bénissait.

Chers petits enfants, Jésus vous aime, ne voulez-vous pas venir à Lui pour qu'il vous bénisse ?

Vous comprenez, mes enfants, que tous les pécheurs qui sentaient leurs péchés et se repentaient, venaient auprès de Jésus pour entendre cette bonne nouvelle de la grâce de Dieu venue pour les sauver.

Un jour, une pauvre femme qui avait commis de grands et nombreux péchés, entendit dire que Jésus était dans une maison de la ville. Vite, elle s'y rendit et se mit à pleurer à ses pieds. Jésus ne la repoussa pas, bien que tout le monde la méprisât, mais il lui dit : « Tes péchés sont pardonnés, va-t'en en paix ; ta foi t'a sauvée. »

C'est ainsi que Jésus reçoit tout pécheur qui vient à Lui.

Il allait aussi les chercher. Il passa une fois tout exprès dans la Samarie. C'était un pays dont les habitants étaient des ennemis des Juifs. Pourquoi Jésus y alla-t-il ? Ah ! mes enfants, c'est qu'il était venu pour tous les pécheurs, et il y avait là une autre pauvre femme pécheresse qui avait besoin de Lui. Il la rencontra au bord d'un puits où elle allait chercher de l'eau. Jésus était bien fatigué du chemin qu'il avait fait dans la brûlante chaleur du jour. Malgré cela, tout de suite il se mit à annoncer l'évangile à cette femme. Il lui parla du don de Dieu et d'une eau que Lui, Jésus, donnerait à cette pauvre femme, et qui serait en elle une fontaine d'eau jaillante en vie éternelle. Savez-vous, mes enfants, quel est ce don de Dieu ? C'est Jésus lui-même, et l'eau qu'il donne, c'est la paix, la joie, le bonheur éternel, qu'il verse dans le cœur par le Saint-Esprit. Jésus donne encore de cette eau à quiconque vient à Lui. La femme crut et fut tout heureuse et elle fit connaître son bonheur aux gens de la ville, qui vinrent aussi entendre Jésus et crurent en Lui comme au Sauveur du monde.

Mais Jésus ne se bornait pas à prêcher l'évangile

et à instruire ceux qui venaient l'entendre. Il était descendu du ciel sur une terre où règnent, à cause du péché, la souffrance et la mort, et où le diable exerce sa puissance, et en voyant tant de larmes et de douleurs, son cœur était ému de compassion. Il avait vaincu le diable, il était venu pour détruire ses œuvres et toute sa puissance, et pour le montrer, tout en prêchant l'évangile pour le salut des âmes, il guérissait ceux que Satan avait asservis.

Les aveugles se rendaient près de Lui ; il touchait leurs yeux et ils voyaient. Un misérable lépreux se jetait à ses pieds, Jésus le touchait et la lèpre disparaissait. On lui apportait un paralytique : « Aie bon courage, » lui disait Jésus, « tes péchés sont pardonnés. Lève-toi, prends ton lit, et t'en va dans ta maison. » Et le paralytique marchait. — Un pauvre homme possédé d'un démon qui le tourmentait cruellement, vint un jour à sa rencontre. Jésus commande au démon de sortir, et le pauvre homme fut délivré.

Par sa puissance, Jésus pourvoyait aux besoins de ceux qui l'entouraient. Des milliers d'hommes, de femmes et de petits enfants s'étaient rassemblés pour l'entendre et être guéris. Il était tard, ils n'avaient pas de provisions, et Jésus ne voulait pas les renvoyer à jeun. « Faites-les asseoir, » dit-il à ses disciples. « Maître, » répondent ceux-ci, « nous n'avons que cinq pains et deux poissons. » « Apportez-les, » dit Jésus, et avec ce peu de vivres multipliés par sa puissance, il les nourrit tous.

La mort elle-même ne pouvait subsister devant Lui. Avez-vous vu un mort ? L'âme est partie, le corps reste immobile et froid ; on le porte en terre et une affreuse corruption s'en empare. Quelle chose terrible, elle fait frissonner, n'est-ce pas ? C'est la conséquence du péché. Mais Jésus est le Prince de la vie ; il est plus puissant que la mort,



Il rencontra un jour un triste cortège. On portait en terre un mort, fils unique de sa mère qui était veuve. Le cœur de Jésus fut aussitôt ému de compassion : « Ne pleure pas, » dit-il à la pauvre mère. Puis s'adressant au mort, il lui commanda : « Jeune homme, lève-toi ! » Et le mort se leva et Jésus le donna à sa mère. Une autre fois, ce fut une petite fille de douze ans qu'il rendit à ses parents.

Jésus avait quelques amis qu'il aimait tendrement. L'un d'eux, nommé Lazare, tomba malade et mourut pendant qu'il était loin. Quatre jours après, Jésus arriva. Il voulut aller au sépulcre où l'on avait mis son ami. C'était une grotte fermée par une pierre. « Otez la pierre, » dit Jésus. La sœur du mort dit : « Seigneur, il sent déjà, car voilà quatre jours qu'il est là. » Mais Jésus fit ôter la pierre et cria : « Lazare, sors dehors ! » et le mort revint à la vie, sortit et retourna avec ses sœurs.

Telle était la puissance de Jésus, mes enfants. Il l'exerçait dans son amour pour faire du bien. Par sa parole il guérissait les corps et ressuscitait les morts ; la même parole appelait les pécheurs à Lui et ceux qui venaient et croyaient avaient la vie éternelle.

Chers enfants, l'amour de Jésus et la puissance de sa parole sont encore les mêmes. Avez-vous reçu cette parole dans vos cœurs ? Avez-vous la vie éternelle ?

---

### Tes péchés, où sont-ils ?

Un soir, après une prédication, je demandais à quelques-uns de mes auditeurs, s'ils savaient que leurs péchés étaient pardonnés et s'ils étaient sauvés.

« Je l'espère, monsieur, je l'espère, » était la ré-

ponse presque invariable qui sortait de chaque bouche, comme une leçon bien apprise. Quelques-uns se contentaient de balbutier quelques mots inintelligibles pour échapper à l'appel qui leur était adressé.

Profondément attristé, je me tournai vers un petit garçon d'environ huit ans qui avait aussi été présent, et je lui dis :

— Eh bien, mon petit homme, où sont les péchés ?

L'enfant leva les yeux vers moi, sourit doucement, mais ne répondit pas un mot. Craignant qu'il n'eût pas saisi ma question, je la répétais, mais sans obtenir de réponse. Sa mère lui dit :

— Allons, Henri, n'aie pas peur ; réponds à monsieur.

Henri me regarda, toujours souriant, mais ne dit rien.

Je pensai qu'il était trop intimidé ; je lui dis donc encore quelques mots, puis je lui souhaitai le bonsoir.

De retour à la maison, sa mère lui dit : « Pourquoi n'as-tu pas répondu, Henri ? »

— Parce que je ne le pouvais pas, répondit l'enfant.

— Comment cela ? Je suis sûr que tu le peux.

— Non, maman, je t'assure. Je sais bien que Jésus a porté mes péchés et les a ôtés de dessus moi, mais où il les a mis, je n'en sais rien, et je ne crois pas que personne le sache.

Qui de vous, chers jeunes amis, peut dire comme ce petit garçon : « Je sais que Jésus a porté mes péchés et les a ôtés ? » Non pas comme les auditeurs indifférents, « j'espère, » mais « je sais. »

Quant à savoir où sont les péchés que Jésus a ôtés de dessus le croyant, lisez : Michée VII, 19 ; Psaume CIII, 12.



## Réponses aux questions du mois d'août

Nous soulignons, dans les passages cités, les mots qui expriment ce qui caractérise l'Agneau.

37. a) « Voilà l'agneau de Dieu qui *ôte le péché du monde.* » (Jean I, 29.)

b) « Comme un agneau *muet* devant celui qui le tond, ainsi il *n'ouvre point* la bouche. » (Actes VIII, 32.)

c) « Vous avez été *rachetés...* par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache. » (1 Pierre I, 18, 19.)

38. « Et je vis *au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des anciens,* un agneau qui se tenait là comme *immolé.* » (Apocalypse V, 6.)

« L'Agneau prend le livre et *ouvre les sceaux.* » (V, 7; VI, 1, etc.)

Les hommes effrayés disent aux montagnes et aux rochers : « Tombez sur nous, et tenez-nous cachés...de devant la *colère* de l'Agneau. » (VI, 16.)

Une grande foule, ceux qui ont *blanchi* leurs robes dans le *sang* de l'Agneau, se tient devant le trône et devant l'Agneau et ils crient : *Le salut* est à notre Dieu qui est assis sur le trône et à l'Agneau. Et l'Agneau les *paltra* et les *conduira aux fontaines des eaux* de la vie. (VII, 14, 9, 10, 17.)

Eux l'ont *vaincu* à cause du sang de l'Agneau. (XII, 11.)

Et tous ceux qui habitent sur la terre, dont le nom n'a pas été *écrit* dès la fondation du monde dans le *livre de vie* de l'Agneau immolé, rendent hommage à la bête. (XIII, 8.)

Je vis l'Agneau se tenant sur *la montagne de Sion*, et avec lui cent quarante quatre milliers ayant son nom et le nom de son Père sur leurs fronts. Ils ont

été achetés de la terre et *suivent* l'Agneau où qu'il aille. (XIV, 1-5.)

Ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête, chantent le cantique de Moïse et le *cantique* de l'Agneau. (XV, 2, 3.)

Les *noces* de l'Agneau sont venues et *sa femme* s'est préparée. (XIX, 7 ; XXI, 9.)

Le Seigneur Dieu le Tout-Puissant et l'Agneau en sont le *temple*. (XXI, 22.)

L'Agneau est *sa lampe*. (XXI, 23.)

Un *fleuve d'eau vive*, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau. (XXII, 1.)

Nous engageons nos jeunes lecteurs à lire avec soin ces passages. Ceux de la question 37 leur montre Christ comme « agneau, » dans l'œuvre qu'il a accomplie ; les passages qui répondent à la question 38, nous le montrent en rapport avec ce qui se passe dans le ciel et sur la terre, jusqu'à la fin du millénium.

### Questions pour le mois de septembre

Nous vous proposerons cette fois, chers amis, quelques questions sur l'apôtre Pierre.

39. Dans quel évangile trouvons-nous le récit de la première entrevue de Pierre avec le Seigneur ?

40. Par qui fut-il conduit à Jésus ?

41. Comment se nommait Pierre avant ce moment et quel était le nom de son père ?

42. Comment se nomme-t-il lui-même dans ses épîtres ?

43. Sous quel caractère Pierre connaissait-il le Seigneur quand il lui fut amené la première fois ?



## ALFRED

ou le cœur attiré en haut.

— Mon cher papa, viens avec moi ce soir entendre la prédication, disait en suppliant le jeune Alfred.

— Non, mon garçon, non. J'y suis allé une fois pour te faire plaisir, et depuis, tu ne m'as pas laissé un moment de repos.

— Oh ! cher papa, une fois n'est pas assez. Tu sais que j'y suis allé bien des fois, avant de comprendre que Jésus m'avait aimé et m'avait lavé de mes péchés.

— De quels péchés avais-tu besoin d'être lavé, Alfred ? Ta mère et moi, nous pouvons bien dire qu'il n'y a pas dans tout le village un meilleur garçon que le nôtre. Allons ! va tout seul, mon enfant ; peut-être viendrai-je avec toi dimanche prochain.

Et Alfred dut partir avec cette demi-promesse, se rappelant avec tristesse toutes celles qui lui avaient été faites et qui n'avaient pas abouti.

Alfred était pour ses parents l'objet de la plus grande tendresse. Il leur était doublement cher, non seulement comme étant le fils longtemps désiré, mais le seul enfant qui restât près d'eux pour réjouir leur cœur, car leur fille aînée était mariée loin de la maison. Le père était un simple ouvrier, mais autant que ses moyens le lui permettaient, il satisfaisait tous les désirs de l'enfant qu'il chérissait, et la tendre mère ne savait rien refuser au jeune garçon aux cheveux bouclés, qui était comme la lumière de sa vie.

C'est ainsi qu'ils jouissaient du précieux don que Dieu leur avait fait, mais sans connaître le grand Donateur ; pas un seul sentiment d'actions de grâce ne montait de leurs cœurs vers Lui. Cependant le Dieu envers qui ils se montraient si indifférents, aimait leur enfant beaucoup plus qu'ils ne le faisaient eux-mêmes. Tandis qu'eux cherchaient à le rendre aussi heureux que possible ici-bas, Dieu, dans son amour, élevait bien plus haut ce jeune cœur, lui faisait connaître et goûter des joies que nul autre ne pouvait donner, et l'attirait par la beauté suprême de Celui qui est souverainement aimable, Jésus-Christ, son Fils.

L'œuvre de la grâce fut si graduelle dans l'âme

d'Alfred, que personne ne peut dire exactement le moment où il devint un des agneaux du Seigneur. Depuis sa plus tendre enfance, il avait aimé entendre parler de Jésus. Devenu plus âgé, il laissait ses parents, le dimanche, pour l'école et le service divin, où il entendait parler du Sauveur. Ce fut à l'âge de dix ans, qu'il se manifesta d'une manière décidée pour Christ; la bonne semence avait germé et portait du fruit en abondance. Plein du désir de parler à d'autres du précieux Sauveur qu'il avait trouvé, Alfred demanda qu'on lui donnât un groupe à l'école du dimanche. Combien il était touchant pour les moniteurs plus âgés de voir ce jeune garçon entouré de ses petits écoliers.

Mais l'heure ainsi employée ne satisfaisait pas encore son désir de servir le Maître, et bientôt une autre porte lui fut ouverte. Il avait remarqué, aux prédications du soir, des garçons de son âge, et même de plus âgés qui, n'ayant pas appris à lire, prenaient peu d'intérêt soit au chant des hymnes, soit à la lecture de la parole de Dieu, et lui, qui en jouissait tellement, se sentit pressé de les aider. Il fit aussitôt appel à la bonté de son père.

— Permets-moi, cher papa, lui dit-il, de demander à quelques garçons de venir le soir. Je voudrais leur apprendre à lire, car je suis triste de voir que le dimanche, ils ne peuvent suivre ni les hymnes, ni la lecture.

— Mais, mon garçon, cela va faire un terrible désordre pour ta maman. On n'a pas de prédication tous les soirs de la semaine, pourquoi ne demanderais-tu pas de pouvoir aller dans le local des réunions.

— C'est que je ne pourrais pas leur apprendre à lire dans l'obscurité, cher papa, et on ne voudrait pas allumer les lampes pour nous. Maman dit qu'elle

n'a pas peur que nous fassions un peu de bruit, si tu me permets seulement de les avoir.

— Eh bien, soit, mon garçon, si cela te fait plaisir; mais j'aurais cru que c'était une triste tâche que de faire le maître d'école dans les heures de récréation.

Le père ne connaissait pas l'amour de Christ, qui étreignait ce jeune cœur et qui cherchait à s'épancher.

La classe du soir commença donc et, sans doute, ce ne fut pas la lettre seule de la Bible qui fut enseignée par Alfred à ses élèves.

Pendant trois ans il travailla ainsi avec joie; la seule ombre dans son heureux sentier étant l'indifférence persévérante de ses parents à l'égard des choses de Dieu. Parfois le père cédait aux sérieuses et pressantes supplications de son fils chéri, et l'accompagnait pour entendre l'évangile; mais la mère, occupée à ses devoirs domestiques, avait toujours quelque excuse prête. Dieu pouvait-il cependant fermer l'oreille aux ardentes prières de son jeune serviteur pour la conversion de ses parents? Non; il était sur le point d'y répondre, mais d'une manière bien différente de celle dont Alfred s'était si souvent fait le tableau.

(*A suivre.*)

---

## Entretiens sur le Lévitique

LE GRAND JOUR DES PROPITIATIONS (*Suite.*)

(*Lévitique XVI.*)

LA MÈRE. — Nous allons voir aujourd'hui, mon enfant, comment Aaron entrait en la présence de l'Éternel.

SOPHIE. — Et tu me diras aussi ce que signifiait ce bouc que l'on envoyait au désert.



LA MÈRE. — Oui, Sophie ; mais chaque chose vient à sa place dans les leçons que Dieu nous donne. Aaron, ayant offert son veau pour le péché, prenait un encensoir rempli de la braise du feu de l'autel d'or, et plein ses mains de parfum. Alors il entrait derrière le voile, dans le lieu très saint, en versant le parfum sur le feu. La nuée d'odeur exquise qui s'élevait couvrait le propitiatoire, et Aaron ne mourait point.

SOPHIE. — Pourquoi Aaron avait-il besoin de cette nuée de parfum pour ne point mourir ?

LA MÈRE. — Parce qu'Aaron était un homme pécheur pour qui la présence de Dieu était impossible, à moins d'être couvert par quelque chose d'excellent. Aaron, tu le sais, représente Jésus, notre grand souverain sacrificateur. Jésus est entré dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu. (Hébreux IX, 24.) Mais il y est entré dans toute l'excellence de ce qu'il est comme homme, c'est ce que désigne le parfum agréable à Dieu, et c'est dans la mort et le jugement par où Jésus a passé, que s'est exhalé cette bonne odeur. Voilà ce que représente le feu de l'autel.

SOPHIE. — Et nous, chère maman, ne pouvons-nous pas entrer devant Dieu ?

LA MÈRE. — Certainement, mais comme Aaron, cela est impossible par nous-mêmes, dans l'état de péché où nous sommes. Nous avons besoin d'être couverts par l'excellence de Christ. Nous sommes « agréables dans le Bien-aimé. » (Éphésiens I, 6.) Christ est pour nous le seul moyen de subsister devant Dieu.

SOPHIE. — Que faisait ensuite Aaron ?

LA MÈRE. — Il prenait du sang du veau pour le péché et en faisait aspersion sur le propitiatoire, et sept fois avec son doigt sur le devant du propitia-

toire. Il en faisait de même avec le sang du bouc offert pour le peuple. Je pense, ma chère Sophie, que tu peux me dire ce que représente la victime et le sang dont Aaron faisait aspersion.

SOPHIE. — Oui, maman ; la victime, c'est le Seigneur Jésus, et le sang est celui qu'il a versé sur la croix. Mais je ne comprends pas bien pourquoi Aaron devait mettre *sur* le propitiatoire et *devant*.

LA MÈRE. — Je vais te le dire, mon enfant. Christ est entré une fois pour toutes, avec son propre sang ; dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle, c'est-à-dire dont la vertu dure toujours. (Hébreux IX, 12.) Ce n'est pas comme Aaron, qui devait renouveler chaque année les mêmes sacrifices, parce qu'ils ne pouvaient pas ôter les péchés. (Hébreux X, 4.) Mais Christ a été manifesté une seule fois pour l'abolition du péché par son sacrifice. (IX, 26.) Le sang était mis *sur* le propitiatoire, Dieu le voyait là et pouvait dire aux Israélites : « Je suis satisfait à cause de cette victime offerte pour le péché ; je puis rester au milieu de vous et vous recevoir. » Aaron voyait le même sang *devant* le propitiatoire et pouvait dire pour lui-même et les enfants d'Israël : « Dieu est satisfait par ce sang ; nous pouvons, nous pécheurs, subsister devant Lui. » N'est-ce pas la même chose pour nous ?

SOPHIE. — J'en suis bien sûre, maman, et cela nous rend bien, bien heureux. Quand je m'approche de Dieu, je n'ai pas besoin d'avoir peur ; je pense que Dieu voit le sang de Jésus qui, par sa mort, a satisfait sa justice, et il me reçoit ; et je pense aussi à ce sang précieux qui purifie de tout péché (1 Jean I, 7), et me rend devant Dieu plus blanche que la neige. Oh quel Sauveur que Jésus !

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Dieu a présenté Christ « pour *propitiatoire* par la foi en son *sang*. »

(Romains III, 25.) C'est ainsi qu'Aaron entra devant Dieu sans mourir, et faisait expiation pour le sanctuaire et le tabernacle, à cause des souillures des enfants d'Israël. Mais il y a une grande différence avec ce qui a lieu maintenant.

SOPHIE. — Et laquelle, maman ?

LA MÈRE. — C'est qu'Aaron entra dans le sanctuaire, seul, pour un moment très court, et une fois par an ; tandis que maintenant le voile a été déchiré par la mort de Jésus (Matthieu XXVII, 51), et tout pécheur croyant a, par le sang de Jésus, libre accès auprès de Dieu. (Hébreux X, 19, 20.) Oh ! pense, mon enfant, combien c'est une chose glorieuse, de voir tous les saints, des milliers et des milliers, s'approcher ensemble par la foi et sans crainte, du trône de Dieu, devant lequel ils voient le sang de Christ, qui les met dans une sécurité parfaite, et Christ lui-même, les abritant de toute l'excellence de sa personne.

SOPHIE. — En effet, maman, c'est bien merveilleux. Et bientôt ce sera dans le ciel même.

LA MÈRE. — Oui, car Christ y est entré comme notre précurseur. (Hébreux VI, 20.)

SOPHIE. — Je voudrais encore te demander, maman, si Aaron n'avait besoin de personne pour l'aider à faire toutes ces choses ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Tout devait s'accomplir par lui seul, en présence de Dieu, loin des yeux du peuple et même des sacrificateurs. Et de même, quelqu'un pouvait-il aider Jésus dans son œuvre sur la croix ? Quelqu'un était-il avec Lui dans les ténèbres où il criait : « Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Matthieu XXVII, 55, 45, 46.)

SOPHIE. — Personne, maman, personne ! Ce bon Sauveur souffrait seul pour nous sauver. Personne ne pouvait l'aider ; oh comme il nous a aimés !

LA MÈRE. — Après qu'Aaron était sorti du lieu

très saint, il mettait du sang sur l'autel d'or, car tout devait être purifié par le sang. (Hébreux IX, 22.) L'autel d'or et le parfum qu'on y offrait représentent l'intercession de notre précieux Sauveur dans le ciel (lisez Hébreux IX, 23), mais bien que parfaite en elle-même, comme elle s'exerce en faveur de pécheurs, le sang, la mort, qui répond aux droits de la justice de Dieu, était nécessaire. Ma chère enfant peut-elle comprendre cela ?

SOPHIE. — Je le pense, maman. Nous sommes des pécheurs et à cause de cela, nous ne pouvons jouir d'aucune bénédiction, excepté par le sacrifice de Jésus. Mais j'aimerais bien savoir ce que faisait Aaron après être sorti du tabernacle. S'occupait-il du bouc vivant ?

LA MÈRE. — Oui ; il posait les mains sur la tête de ce bouc, et confessait sur lui toutes les iniquités des enfants d'Israël, les faisant ainsi passer, pour ainsi dire, sur l'animal. Puis le bouc était conduit au désert par un homme qui le laissait là, et le bouc emportait tous ces péchés dans une terre inhabitable.

SOPHIE. — Oh ! chère maman, cela, je le comprends bien. C'est Jésus, n'est-ce pas, qui a chargé sur Lui tous nos péchés et les a emportés loin de la vue de Dieu ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; il s'est mis à notre place ; il a porté nos péchés en son corps sur le bois ; il est descendu dans la mort à cause de ces péchés, et Dieu étant satisfait de son sacrifice, l'a ressuscité d'entre les morts. C'est là, dans le sépulcre, dans cette terre inhabitable, qu'il a laissé nos péchés et, pour nous le montrer, Dieu déclare : « Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » (Ésaïe LIII, 4-6 ; 1 Pierre II, 24 ; Hébreux X, 17.)

SOPHIE. — Quel bonheur pour nous, chère maman ; combien l'amour de Dieu est grand !

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; c'est cet amour qui sera le sujet de nos louanges pendant l'éternité. Le sacrifice parfait de Christ a glorifié Dieu en ôtant le péché (Jean XIII, 31, 32), en même temps, il nous permet d'approcher de Lui, parce que tous nos péchés sont pardonnés, et cela pour célébrer ses louanges. Quand Aaron avait accompli toute l'œuvre, qui ôtait de devant Dieu les souillures des enfants d'Israël, il offrait l'holocauste, sacrifice de bonne odeur à Dieu. Et le chrétien sauvé contemple la perfection de l'amour du Seigneur Jésus, « qui s'est offert Lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur. » (Éphésiens V, 2.)

SOPHIE. — Le peuple n'avait rien à faire dans le sanctuaire, mais que faisait-il dehors pendant cette journée ?

LA MÈRE. — L'Éternel avait dit : « Vous affligerez vos âmes et vous ne ferez aucune œuvre. » Que pouvaient-ils faire pour ôter leurs souillures ? Absolument rien, ni dans le sanctuaire, ni au dehors. Ils ne pouvaient que se tenir en repos. Et quant à s'affliger, n'étaient-ce pas leurs péchés qui obligeaient Aaron d'accomplir cette œuvre de propitiation ? Voilà pourquoi ils devaient s'affliger. Et nous, mon enfant, qu'avons-nous pu faire pour ôter nos nombreux péchés ? Rien, n'est-ce pas ? Ni prières, ni jeûnes, ni œuvres, ne peuvent en ôter un seul. Et quand nous voyons combien, pour les ôter, Christ a dû souffrir sur la croix, comment n'en goûterions-nous pas l'amertume ?

SOPHIE. — Oh ! c'est bien vrai, maman. Mais nous sommes cependant heureux d'être sauvés et de nous approcher de Dieu.

LA MÈRE. — Assurément, et c'est le désir de ce précieux Sauveur que notre joie et notre bonheur soient parfaits. Mais plus nous verrons ce qu'il est

et ce qu'il a souffert, plus notre péché nous paraîtra une chose affreuse. Quand tu as été désobéissante et que je t'ai pardonné, ne sens-tu pas la faute d'autant plus que tu es plus heureuse d'être de nouveau près de moi ?

SOPHIE. — Oui, maman ; je comprends ce que tu veux dire. C'est en pensant à la croix où Jésus a versé son sang pour moi, que je verrai toujours mieux quelle misérable pécheresse j'étais et toute l'étendue de son amour.

LA MÈRE. — L'apôtre Paul, en pensant au Seigneur Jésus, disait : « Le Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré Lui-même pour moi. » (Galates II, 20.)

---

## Deux scènes différentes.

### *Au commencement.*

Pour vous faire mieux saisir, mes chers enfants, la nécessité de la grande œuvre que Dieu accomplit à l'époque dont je vous ai parlé, dans nos deux derniers numéros, je voudrais vous montrer deux scènes bien différentes et qui se passent à 1400 ans d'intervalle.

Venez d'abord avec moi dans une maison d'une ancienne cité de l'Asie Mineure. C'est le premier jour de la semaine, environ 60 ans après la naissance du Seigneur Jésus. Montons au dernier étage de la maison, et entrons dans cette chambre qui est devant nous. Nous n'y voyons rien de bien remarquable. Une table, sur laquelle se trouvent un pain et une coupe remplie de vin, des sièges et des lampes prêtes à être allumées, quand ce sera nécessaire, voilà tout ce que cette pièce renferme.

Quelques personnes, hommes et femmes, entrent et s'asseyent. Demandez-leur dans quel but elles se réunissent : « Nous venons, » répondront-elles, « pour rompre le pain ensemble, en ce premier jour de la semaine. » — « Pourquoi ? » direz-vous encore. — « Parce que le Seigneur Jésus, la nuit où il fut livré, nous a dit de le faire en mémoire de Lui, et nous annonçons ainsi sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. »

Ils rompent le pain, le mangent ensemble, puis boivent à la coupe. Peut-être chanteront-ils un hymne ; un ou plusieurs prient, un autre dit quelques paroles touchant le Seigneur. A la fin, un homme sans apparence se lève du milieu d'eux, pour prêcher. « Qui est-ce ? » demandez-vous. « C'est Paul, le faiseur de tentes. » Il prêche longuement, puis il s'entretient avec eux, et tous sont tellement intéressés par ce qu'il dit, qu'ils passent toute la nuit à l'entendre.

Savons-nous de quoi Paul leur parlait ? Oui, mes enfants, ses prédications et les lettres qu'il a écrites, nous le font connaître. Il leur parlait de CHRIST, et toujours de CHRIST. Il disait comment Christ est mort pour nos péchés, comment il a été enseveli, puis est ressuscité le troisième jour, et il montrait que Dieu avait annoncé d'avance ces choses dans les Écritures de l'Ancien Testament. Ensuite, il disait où Christ se trouve maintenant, au ciel, dans la gloire, et que lui, Paul, l'avait vu dans cette gloire et avait entendu sa voix lui parler. Il ajoutait que Christ va revenir pour prendre les siens avec Lui, en ressuscitant d'abord ceux qui sont morts, puis en changeant les corps de ceux qui sont vivants, de sorte que tous ensemble, revêtus de corps glorieux, seront enlevés à la rencontre du Seigneur, en l'air.

Il enseignait encore qu'après cela, Christ reviendrait, et ses saints avec Lui, pour juger le monde et

même les anges ; qu'il régnerait jusqu'à ce qu'il eût mis tous ses ennemis sous ses pieds, et que ceux qui auront souffert avec Lui ici-bas, régneront alors avec Lui.

Paul annonçait aussi que par cet homme, Christ Jésus, est prêchée la rémission des péchés, un pardon plein et parfait, de sorte que tous ceux qui croient en Lui sont justifiés de toutes choses ; justifiés gratuitement par la grâce de Dieu, à cause du sang de Christ, et avant qu'ils eussent fait aucune bonne œuvre ; justifiés aussitôt qu'ils croient Dieu et ce qu'il a dit touchant son Fils.

Paul disait à ceux qui l'écoutaient que Dieu les avait aimés, même quand ils étaient morts dans leurs fautes, et dans leurs péchés, aimés d'un si grand amour que, non seulement il avait envoyé son propre Fils pour subir la peine qui leur était due, alors qu'ils étaient encore ses ennemis, mais qu'il leur avait donné, dès qu'ils avaient cru, la même vie que celle qui est maintenant en Christ ressuscité.

Il ajoutait encore que leur ayant donné cette vie, il avait envoyé le Saint-Esprit qui les unissait à Christ dans la gloire, de sorte que Christ dans le ciel est la Tête, et tous ceux qui lui sont ainsi unis sont les membres de son corps. Ils forment l'Église ou l'Assemblée dans laquelle Dieu habite par le Saint-Esprit. Ainsi ils étaient déjà un avec Christ, propres pour le ciel, et rien, dans le ciel, sur la terre, ou dans l'enfer, ne pouvait les séparer de son amour. S'ils mouraient, ils s'en allaient près du Seigneur, et soit qu'ils mourussent ou vécussent, ils devaient recevoir, à sa venue, des corps glorieux semblables au sien. En attendant, le Seigneur les laissait ici-bas afin de le servir et d'annoncer ses vertus.

Voilà ce que Paul enseignait, voilà ce qui ravissait tellement le cœur de ceux qui l'écoutaient, que



le temps fuyait sans qu'ils s'en aperçussent. Et vous, chers enfants, aimez-vous ainsi les choses de Dieu, les choses du ciel où Christ se trouve ? les écoutez-vous sans vous lasser et pouvez-vous dire avec bonheur :

O Jésus ! que ton nom pour une âme fidèle  
Est grand et précieux.

Quel amour, quels bienfaits, quelle grâce il rappelle,  
Quel salut glorieux !

Mais hélas ! Paul avait quelque chose de plus à dire. L'ennemi était là cherchant à nuire au petit troupeau qui, enseigné par le Saint-Esprit, se rassemblait autour de Jésus, dans des chambres hautes. C'est pourquoi Paul les avertissait que dans les derniers jours viendraient des temps fâcheux, qu'après son départ des loups redoutables entreraient parmi eux, et que d'entre eux se lèveraient des hommes enseignant des doctrines perverses. Le moment devait arriver où les hommes ne voudraient plus recevoir le sain enseignement, mais s'assembleraient des docteurs selon leurs propres désirs, et détourneraient leurs oreilles de la vérité pour les tourner vers des fables.

Le cœur de Paul s'attristait sans doute à la vue de ces choses, que l'Esprit de Dieu lui faisait connaître, et il avertissait solennellement ses auditeurs, mais il pouvait les recommander avec confiance à Dieu et à la parole de sa grâce, qui, alors que tout manque de la part de l'homme, reste inébranlable et demeure éternellement.

Telle est, mes enfants, la première scène que je voulais placer sous vos yeux. Vous pourrez voir, en lisant votre Nouveau Testament, si elle est exacte.

---

## L'homme obéissant.

Qu'est-ce que c'est que l'obéissance ? Vous le savez tous plus ou moins, mes enfants, et vous me répondez : « C'est de faire ce qu'on nous dit. » Bien ; mais à qui faut-il obéir ? — « A nos parents, à nos maîtres. » C'est encore juste ; on obéit à ceux qui ont le droit de commander. Mais qui a le droit suprême sur nous ? Ah ! c'est Dieu, n'est-ce pas ? et c'est à Lui que tous, jeunes et vieux, pauvres ou riches, faibles ou puissants, sont tenus d'obéir.

Et quand faut-il obéir à Dieu ? Est-ce quelquefois, quand la chose nous plaît, quand nous y voyons quelque avantage ? Non ; c'est toujours, en tout, partout, que nous en soyons contents ou non.

Je vous demanderai encore : De quelle manière faut-il obéir ? Est-ce en murmurant, parce que nous ne pouvons faire autrement, avec un cœur mal satisfait ? Non, vous le savez, c'est avec promptitude et joie.

Et savez-vous, mes enfants, ce que suppose une semblable obéissance ? C'est que la propre volonté est mise de côté. On n'agit pas, parce que l'on *veut* soi-même faire telle ou telle chose, mais parce que Dieu le veut. Toute action, parole, pensée, mouvement du cœur, doit être réglé par la volonté de Dieu. Faites-y bien attention, mes enfants. Du moment que l'on fait quelque chose de sa propre volonté, quand même cela nous paraîtrait très bon, sans que ce soit la volonté de Dieu, on cesse d'être obéissant. Ce n'est pas seulement de faire ce qui nous est commandé, mais de ne rien faire, si Dieu ne nous le commande pas.

Ah ! direz-vous, c'est impossible ; personne n'a jamais obéi comme cela. Vous avez raison, mes enfants ; personne, sauf un seul qui a été sur la terre, d'un bout à l'autre de sa vie, l'homme parfaitement obéissant. Vous le connaissez, n'est-ce pas ? Vous pouvez le nommer ; c'est Jésus.

Le premier homme, Adam, avait été comblé de biens, et mis dans un lieu de délices, fut-il obéissant ? Non ; le premier pas qu'il fit fut de laisser la volonté de Dieu pour suivre la sienne, en écoutant le serpent, en regardant le fruit défendu, en le prenant et le mangeant. Et depuis ce moment, tous les hommes, petits et grands, ont suivi le même sentier de propre volonté et ont déshonoré Dieu à l'envi par leur révolte et leurs désobéissances.

Quelle différence avec Jésus ! Il ne regardait pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu : il était Dieu, dans le sein du Père de toute éternité, le resplendissement de sa gloire, Celui par qui et pour qui toutes choses furent faites, qui soutient toutes choses par sa parole puissante, et ce fils unique de Dieu, qui était parfaitement heureux, a voulu devenir un homme. Pourquoi, mes enfants ? Vous répondez : « C'est pour nous sauver. » Ah ! sans doute, mais avant tout, par-dessus tout, c'est pour être *obéissant*, afin de glorifier, par son obéissance, Dieu que notre désobéissance avait déshonoré.

Écoutez-le quand il se présente à Dieu, au moment d'entrer dans le monde : « Voici, je viens, dit-il, pour faire, ô Dieu, ta volonté. » Et quand une fois il est descendu au milieu des hommes pécheurs, un homme comme eux, mais parfait, que dit-il encore : « Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. » « Je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. » Ses disciples le pressaient de manger,

après une course fatigante, croyant qu'il devait penser un peu à ses propres besoins. Non, disait-il, « j'ai à manger d'une viande que vous ne connaissez point. Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » Et à la fin de sa carrière sur la terre, il pouvait dire à son Père : « Je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire. »

Il avait été obéissant dès son enfance, alors qu'il se soumettait à Marie et à Joseph, et que cependant il s'occupait des affaires de son Père : il fut obéissant toute sa vie.

Quand il parlait, ce n'était point de lui-même, mais selon que le Père l'enseignait ; quand il agissait, c'était selon que le Père lui commandait ; aussi disait-il encore : « Je fais *toujours* les choses qui lui plaisent. » « J'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour. »

Et ne pensez pas, mes enfants, que ce fut sans souffrances. Ah ! sans doute, Jésus était parfaitement heureux dans cette soumission de tous les instants. Mais, « quoiqu'il fût le Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. » Il n'avait pas à obéir dans le ciel. Mais une fois homme, il devait apprendre l'obéissance à travers les tentations du diable et la contradiction des pécheurs.

Jusqu'où est-il allé dans le sentier de l'obéissance ? Jusqu'au point que Dieu Lui-même avait marqué, et ce point, c'était la *mort*. Oui, mes enfants, « il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, » Lui qui était le Fils de Dieu ; puis, comme homme, il est allé plus loin encore, « il s'est abaissé lui-même, étant devenu *obéissant* jusqu'à la mort, » et quelle mort ! « la mort de la croix. »

Voilà, mes enfants, l'obéissance parfaite ; celle qui met de côté la propre volonté, non pas pour les cho-

ses qui plaisent ou qui ne sont pas difficiles, mais pour subir ce qu'il y a de plus humiliant et de plus douloureux.

Et remarquez bien que le Seigneur Jésus savait d'avance à quoi il s'engageait quand il disait : « Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté. » Il annonçait à ses disciples que Lui, « le fils de l'homme, » devait souffrir beaucoup et être mis à mort. Quand le moment fut arrivé, la nuit où les méchants le prirent, dans le jardin de Gethsémané, en voyant devant Lui, par la pensée, tout ce qu'il allait endurer, « il commença à être saisi d'effroi et fort angoissé. » Et il leur dit : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort. » Est-ce qu'il recule devant l'obéissance dans ce moment terrible ? Non ; il dit bien : « Père, si tu voulais éloigner de moi cette coupe ; » mais aussitôt il ajoute : « Que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite. » Il aurait pu échapper à la main des méchants ; son Père lui aurait donné plus de douze légions d'anges pour le délivrer, mais comment les Écritures, l'expression de la volonté de Dieu, auraient-elles été accomplies ? Il laissait donc volontairement sa vie, pour que la volonté de Dieu fût faite, et c'est pour cela que le Père l'aimait.

Voilà, chers enfants, l'homme obéissant, le seul qui l'ait été parfaitement sur la terre et qui ainsi a glorifié Dieu. Or il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces. Notre cœur naturel est toujours un cœur rebelle, désobéissant, plein de propre volonté, mais quand nous croyons en Jésus, Dieu nous donne une nouvelle vie, la vie même de son Fils, afin que nous soyons comme Lui, ici-bas, des enfants d'obéissance.



## Ce que sont les petits enfants.

Trois petites filles étaient assises près de leur bonne grand'maman. Elles se nommaient Hélène, Adèle et Marie. Grand'maman aimait à leur parler de la bonne parole de Dieu. Ce jour-là elle leur disait que Dieu a envoyé son Fils bien-aimé au monde pour sauver les pécheurs, et qu'elles en avaient bien besoin, parce que tous les hommes et même les petits enfants sont tout à fait méchants.

— Oh non, grand'maman, dit Adèle, je ne suis pas tout à fait méchante ; il y a de bonnes choses en moi.

— Et moi, dit Marie, je suis bonne, et pas du tout méchante.

— Oui, répétait Adèle, quelquefois je suis méchante, mais aussi quelquefois je suis bonne.

— Non, répliqua Hélène, tu es tout à fait mauvaise ; la Bible le dit, n'est-ce pas, grand'maman ?

Hélène avait raison. Dieu dit que toutes les pensées du cœur de l'homme sont mauvaises dès leur jeunesse. Et c'est ce que la grand'maman dit aux petites filles. Mais Marie n'était pas du tout contente. Elle fit la moue et dit : « Moi, je suis bonne. »

— Mais non, dit Hélène.

— Je le suis, je le suis, cria Marie toute fâchée, et elle leva la main pour frapper la petite Hélène. Grand'maman l'arrêta et lui dit : « Maintenant, Marie, tout le monde peut voir que tu n'es pas bonne. » Et Marie resta là, les yeux baissés et la mine toute renfrognée. Chacun en la voyant aurait pu dire : « Quelle méchante petite fille ! »

Vous pensez peut-être qu'Hélène était bien différente des deux autres, et qu'elle savait vraiment

qu'elle était méchante. Mais écoutez. Peu de temps auparavant, elle était venue vers grand'maman et lui avait dit : « Grand'maman, j'aimerais bien que tu donnes une poupée neuve à la pauvre, méchante et sottte Hélène. » Grand'maman ne répondit pas tout de suite, et Hélène continua : « Je m'appelle la pauvre, méchante et sottte Hélène, parce que je ne suis pas orgueilleuse comme les pharisiens, moi. » Hélène était fière de savoir qu'elle n'était pas bonne, mais le croyait-elle vraiment ?

A qui ressemblez-vous, mes enfants ? C'est à l'une de ces trois petites filles. Ou bien vous vous croyez bien bons et gentils, ou bien, comme Adèle, vous pensez qu'il y a en vous de bonnes choses et de mauvaises choses, ou bien vous savez que vous êtes tout à fait méchant et perdu devant Dieu, mais le croyez-vous vraiment ?

Quand un petit enfant sait et croit qu'il est tout à fait méchant et perdu, il ne se vante pas de le savoir, mais il va tout de suite au Seigneur Jésus pour être sauvé.

---

### Appel aux petits.

Le Seigneur Jésus invite  
 Les plus petits à venir.  
 Accourez, accourez vite  
 Dans ses bras : Il veut bénir.

Il laissa pour vous sa vie :  
 Sur la croix, il a souffert.  
 Pour vous, ô grâce infinie !  
 Pour vous le ciel est ouvert.

Là Jésus est sur le trône,  
 Ceint de gloire et de beauté,  
 Vous gardant une couronne,  
 Une place à son côté.

A ce Sauveur si fidèle  
 Oh! venez dès aujourd'hui.  
 Écoutez ! Il vous appelle :  
 Le bonheur est près de Lui.

---

### Réponses aux questions du mois de septembre.

39. Dans l'évangile de Jean I, 42, 43.  
 40. Par André son frère.  
 41. Pierre se nommait Simon ou Siméon (ce qui veut dire « qui écoute »), et son père s'appelait Jonas.  
 42. Il se nomme lui-même « Pierre » (1 Pierre I, 1) et « Simon Pierre. » (2 Pierre I, 1.)  
 43. Il le connaissait comme le Messie, ou le Christ annoncé par les prophètes.
- 

### Questions pour le mois d'octobre.

*(Suite des questions sur l'apôtre Pierre.)*

44. Où étaient les deux frères Simon et André, quand le Seigneur les appela à le suivre et que leur dit-il ? A quoi s'occupaient-ils ?  
 45. De quelle ville étaient Pierre et André ?  
 46. Où est-il parlé de la maison de Simon et d'André et quel fait s'y passa-t-il ?  
 47. Racontez tout ce que vous savez de l'histoire d'André. (On la trouve surtout dans l'évangile de Jean.)





## ALFRED

ou le cœur attiré en haut.

*(Suite et fin de la p. 184.)*

C'était par une belle journée de juillet. La petite chaumière était baignée dans les chauds rayons du soleil ; les abeilles même semblaient rester suspendues paresseusement aux fleurs qui étaient devant la porte, comme s'il eût fait trop chaud pour recueillir du miel. La mère active, cependant, allait et venait avec son énergie ordinaire, occupée des travaux du matin, lorsqu'Alfred passa la tête par la porte, pour lui dire qu'il allait jusqu'à la ville chercher « un peu de médecine pour leur voisine malade. »

« Pauvre femme, » disait-il, « elle est plus mal ce matin, et n'a personne pour y envoyer. Cela ne me prendra pas longtemps, et peut-être trouverai-je une occasion d'aller en voiture. »

— Tu auras bien chaud sur cette route poudreuse, mon enfant ; mais il faut toujours que tu fasses quelque chose pour les autres.

— Oh ! ce n'est pas grand'chose, maman ; et lui donnant un baiser, il s'élança le long du sentier ombragé qui conduisait à la grande route.

La mère, s'abritant les yeux de ses mains, resta sur le seuil regardant son enfant bien-aimé, plein de santé et d'animation, s'éloigner gaiement, jusqu'à ce qu'elle l'eût perdu de vue.

« Dieu le bénisse ! » murmura-t-elle avec tendresse en retournant à son ouvrage. « Quel beau grand garçon ! et quel cœur, aussi ! »

Alfred n'était pas encore bien loin, lorsqu'il aperçut sur la route qu'il devait prendre une locomobile traînant un lourd wagon de pierres. « Voilà mon occasion, » pensa-t-il, et courant plus vite pour l'atteindre : « Puis-je monter un moment, » cria-t-il tout haletant. On lui fit signe que oui, et Alfred s'élança vers le wagon. Mais hélas ! fatigué de sa course rapide, son pied d'ordinaire si sûr, manqua le but, il fut rejeté en arrière par le pesant wagon qui, poursuivant sa route fatale, écrasa sous ses larges roues, le corps du jeune garçon.

On rapporta à la chaumière qu'il avait quittée si peu auparavant, plein de vie et de force, l'enfant maintenant près de mourir. Aussi doucement que de rudes mains pouvaient le faire, il fut déposé dans le grand fauteuil de son père.

« Oh ! ce n'est pas là mon Alfred ! ce n'est pas mon Alfred ! » s'écriait la pauvre mère hors d'elle-même, en voyant le corps mutilé et les traits déss-

gurés de son enfant. « Ne me dites pas que c'est lui ! Ne saurais-je pas reconnaître mon propre enfant ? Ce n'est pas lui ! »

— Maman, murmura Alfred défaillant, maman, c'est moi. — Ne t'afflige pas ainsi. — Peut-être irai-je bientôt mieux, et sinon, j'irai vers Jésus... j'irai à la maison... Tout est bien, maman. — Et sa main gauche, qui n'avait pas été blessée, s'étendait tremblante vers elle, tandis que ces paroles entrecoupées tombaient de ses lèvres.

Le père, que l'on avait fait chercher en toute hâte, fut plus calme, quoique sa douleur ne fut pas moins profonde. Sa première pensée fut ce qu'il y avait de mieux à faire pour son fils bien-aimé.

« Il faut le transporter à l'hôpital, » dit-il. « S'il y a quelque chose à faire, ce sera là. »

Un brancard fut bientôt préparé et les voisins, pleins de sympathie pour les parents si cruellement affligés, portèrent avec précaution le petit patient vers la ville. Ce ne fut qu'un certain temps après leur départ, que la pauvre mère se rendit compte que son enfant mourant n'était plus là. Alors elle se leva, se précipita sur la route sous les rayons ardents du soleil, qui frappaient sa tête nue, et sans souci de l'état de désordre où elle se trouvait, elle courut jusqu'à ce qu'elle eût atteint, près de l'hôpital, le triste cortège.

Alfred fut étendu sur un lit ; les médecins et les gardes-malades se rassemblèrent autour de lui ; mais la pauvre mère, folle de douleur, les gênait tellement que l'on fut obligé de l'emmener et de lui faire prendre des calmants. Elle était là, dans une autre pièce, inconsciente de ce qui se passait, tandis que s'éteignait la vie de ce fils chéri. Un très court examen convainquit les médecins qu'il n'y avait rien à faire. Une des gardes-malades, se penchant avec tendresse vers l'enfant mourant, lui dit doucement :

— Pensez-vous, mon cher enfant, que vous irez au ciel ?

— Non, je ne le *pense* pas, répondit Alfred, et, s'arrêtant pour respirer, il ajouta avec un profond sérieux : « Je le *sais*. » Puis posant avec amour sa main sur la tête de son père qui sanglotait, à genoux près du lit, il murmura : — Cher papa, ne te déssole pas ainsi. Ce n'est rien de mourir quand on possède Christ ; c'est la vallée de l'ombre de la mort, mais elle n'est pas sombre et froide ; Jésus est avec moi. Dis à maman qu'elle ne doit pas s'affliger, tout est bien. Il faut que vous me suiviez tous les deux au ciel — console maman.

La voix s'affaiblissait de plus en plus, et les paupières se fermaient pesamment. Personne n'osait remuer ni parler et troubler le calme solennel apporté par la présence de la mort. Mais un témoignage plus doux encore devait être donné par ce jeune et fidèle serviteur, à Celui qui, dans les jours heureux de sa vigueur, avait gagné et rempli son cœur. Ses yeux s'ouvrirent, leur brillant regard se porta en haut, sa main se souleva et s'agita comme en triomphe vers Celui que seul il pouvait voir, et ces mots : « Jésus, adorable Jésus ! » s'échappèrent de ses lèvres, au moment où son esprit bienheureux prenait son vol pour aller auprès de Celui qui l'aimait.

C'est ainsi que l'idole avait été enlevée et que la chaumière était laissée désolée. Les roues cruelles, qui avaient brisé les membres de l'enfant, avaient broyé le cœur des pauvres parents d'une manière encore plus terrible. Ce monde ne pouvait plus être pour eux qu'un lieu vide de tout charme, car ce qui en était la lumière pour eux, avait disparu pour toujours. Avant que l'année eût achevé sa course, la tête du père était devenue blanche comme la neige, et sa taille s'était courbée comme sous l'effort des ans,

tandis que les pas de la mère, autrefois si actifs et légers, étaient maintenant lents et pesants. Dieu leur avait donné dans les jours passés une pleine coupe de bonheur terrestre, et elle n'avait eu d'autre effet que de tenir leurs cœurs loin de Lui. Maintenant il avait permis qu'elle fût arrachée subitement de leurs lèvres, mais c'était encore dans son amour. Il voyait que le seul moyen d'attirer leurs cœurs de la terre au ciel, c'était d'y placer leur trésor.

A mesure que jour après jour ils s'entretenaient de leur bien-aimé, s'arrêtant sur chaque détail de sa jeune vie chrétienne, et en pensée s'efforçant de le suivre vers Celui dans le sein duquel ils savaient qu'il reposait maintenant, l'« adorable Jésus » de leur cher enfant devenait aussi pour leur cœur Celui qui est souverainement aimable.

Plusieurs étés ont passé depuis le jour de juillet où Alfred fut pris en haut, et bien que la blessure soit toujours fraîche, son père parle maintenant avec un regard confiant et un sourire plein d'espoir du joyeux et prochain jour de la réunion. S'étant tourné « des idoles vers Dieu, » il cherche à servir, selon ses forces, « le Dieu vivant et vrai, » en attendant Jésus, son Fils, qui vient du ciel.

---

## Entretiens sur le Lévitique

### LES DROITS DE DIEU ET LA SAINTÉTÉ

(*Lévitique XVII-XXII.*)

LA MÈRE. — Les enfants d'Israël savaient que chaque année revenait le jour des propitiations pour les purifier de leurs souillures, afin que Dieu pût demeurer au milieu d'eux ; mais penses-tu, Sophie,

que cela dût être pour eux un motif d'être négligents à faire ce que Dieu demandait ou à s'abstenir de ce qu'il défendait ?

SOPHIE. — Oh non ; s'ils l'avaient fait, ils auraient été bien méchants et bien ingrats envers Dieu.

LA MÈRE. — C'est pour leur faire comprendre cela que, dans les chapitres qui suivent, Dieu insiste de la manière la plus pressante sur ses droits comme étant l'Éternel leur Dieu, qui les avait délivrés du pays d'Égypte, et sur la sainteté qui convenait à son peuple. Mais avant de continuer, je te dirai, mon enfant, que ce qui était vrai pour les Israélites, l'est encore bien plus pour nous. Christ est mort pour nos péchés, pour les ôter de devant Dieu. Est-ce une raison pour nous de vivre comme il nous plaît, sans nous inquiéter de ce que Dieu demande de nous ?

SOPHIE. — Non, maman, certainement non. Cela serait pécher contre Lui. Et comment aimerions-nous à commettre ce qui a fait mourir Jésus et ce qui déplaît à Dieu qui nous a tant aimés ?

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Aussi l'apôtre Paul dit-il : « Demeurerions-nous dans le péché, afin que la grâce abonde ? Qu'ainsi n'advienne ! Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché ; » et il ajoute : « Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. » (Romains VI, 1, 2, 11.) L'apôtre Pierre dit de même : « Lui-même (Christ) a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché nous vivions à la justice. » (1 Pierre II, 24.) Les Israélites avaient été délivrés d'Égypte et amenés à Dieu pour être à Lui, au milieu des autres nations, et le servir. Ainsi le chrétien est sauvé, amené à Dieu et affranchi du péché, pour être asservi à la justice. Il n'est plus à lui-même, mais à Christ mort et ressuscité pour lui,

(Romains VI, 18; 1 Pierre III, 18; 1 Corinthiens VI, 19; 2 Corinthiens V, 15.)

SOPHIE. — Je comprends cela, maman, et je pense que nous sommes bienheureux d'être au Seigneur Jésus. Mais voudrais-tu me dire ce que Dieu demandait des enfants d'Israël ?

LA MÈRE. — La première chose qu'il leur dit, c'est qu'ils devaient amener leurs sacrifices devant le tabernacle et nulle autre part pour être offerts à l'Éternel.

SOPHIE. — Pourquoi Dieu ne leur permettait-il pas de sacrifier où ils voulaient ?

LA MÈRE. — Pour leur rappeler constamment que c'était à Lui seul, qui habitait dans le tabernacle, qu'il fallait offrir des sacrifices, et ainsi les préserver de l'idolâtrie.

SOPHIE. — J'ai peine à penser que les enfants d'Israël pouvaient être idolâtres, eux qui voyaient si clairement la puissance de Dieu en leur faveur.

LA MÈRE. — C'est que telle est la pente naturelle du cœur de l'homme, mon enfant. Au lieu du Dieu saint et juste, il aime mieux se faire des dieux à son image qui lui permettent de suivre ses mauvais penchants. Et en réalité adorer des idoles quelles qu'elles soient, c'est adorer des démons, comme nous le montrent ces paroles des chapitres dont nous nous occupons : « Et que les enfants d'Israël n'offrent plus leurs sacrifices aux démons. » Et Paul, parlant des païens, dit aussi : « Les choses que les nations sacrifient, elles les sacrifient à des démons et non à Dieu. » (1 Corinthiens X, 20.) C'était le grand péché dans lequel les enfants d'Israël étaient constamment entraînés, malgré tout ce que Dieu avait fait pour eux. Et qu'est-ce que cela prouve ?

SOPHIE. — Combien notre cœur est méchant, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Rien ne saurait l'améliorer ; mais quand on croit au Seigneur Jésus, on reçoit une nouvelle vie et l'on est tourné « des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai. » (1 Thessaloniens I, 9.)

SOPHIE. — Y avait-il autre chose que Dieu demandait des Israélites ?

LA MÈRE. — Oui, l'Éternel leur défendait de manger du sang d'aucun animal. « Quiconque de la famille d'Israël, » dit-il, « ou des étrangers qui font leur séjour parmi eux, aura mangé de quelque sang que ce soit, je mettrai ma face contre cette personne. »

SOPHIE. — Je me rappelle que Dieu l'avait aussi défendu à Noé, mais voudrais-tu me dire la raison de cette défense ?

LA MÈRE. — L'Éternel lui-même la donne quand il dit : « La vie (ou l'âme) de la chair est dans le sang. » Le sang, c'est donc la vie. Le sang porte la vie dans toutes les parties du corps. Un corps duquel le sang est ôté est un corps mort. Or à qui appartient la vie ?

SOPHIE. — C'est à Dieu, maman ; puisque c'est Lui qui l'a donnée.

LA MÈRE. — Tu comprends donc maintenant pourquoi les Israélites ne devaient pas manger de sang. C'était pour leur rappeler que la vie appartient à Dieu. Aussi l'Éternel dit-il encore : « C'est pourquoi je vous ai ordonné qu'il soit mis sur l'autel. » Mais il ajoute quelque chose de bien solennel, et dont nous pouvons, mieux que les enfants d'Israël, comprendre l'importance.

SOPHIE. — Qu'est-ce donc, chère maman ?

LA MÈRE. — Dieu dit : « Je vous ai ordonné qu'il soit mis sur l'autel, afin de faire propitiation pour vos âmes ; car *c'est le sang qui fera propitiation pour l'âme.* » Tout péché entraîne la mort, c'est-à-dire la



privation de la vie. Mais le sang, c'est-à-dire la vie d'un autre, était offert sur l'autel, pour que le pécheur ne mourût pas. Comprends-tu, chère enfant, comment cela nous concerne ?

SOPHIE. — Oh oui, maman. C'est pour que nous ne mourions pas à cause de nos péchés, que le Seigneur Jésus a donné sa vie pour nous.

LA MÈRE. — Oui, et voilà pourquoi il nous est parlé si souvent de son « sang versé » pour nous, c'est-à-dire de sa précieuse vie offerte à Dieu sur la croix. Combien de passages nous rappellent cette vérité que « sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission. » (Hébreux IX, 22.) Nous sommes « rachetés par le sang précieux de Christ, comme d'un Agneau sans défaut et sans tache. » (1 Pierre I, 19.) « Nous avons la rédemption par son sang, la rémission des fautes. » (Éphésiens I, 7.) Il a « fait la paix par le sang de sa croix. » (Colossiens I, 20.) Nous avons « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus. » (Hébreux X, 19.) En effet, « le sang de Jésus-Christ son Fils, nous purifie de tout péché. » (1 Jean I, 7.) Ainsi le sang qu'il a répandu veut dire sa vie donnée pour la nôtre. Nous pouvons donc bien dire avec adoration : « A Celui qui nous aime et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, à Lui la gloire et la force aux siècles des siècles. » (Apocalypse I, 5, 6.)

SOPHIE. — Merci, maman, de tout ce que tu viens de me dire. Je savais que je suis sauvée, parce que le Seigneur Jésus est mort sur la croix à ma place, afin que Dieu pût me pardonner mes péchés et m'avoir près de Lui. Mais je ne comprenais pas bien pourquoi, chez les enfants d'Israël, il fallait répandre tant de sang, ni pourquoi il est si souvent parlé du sang de Jésus. Je vois maintenant que cela veut dire sa vie qu'il a donnée pour ses brebis.

LA MÈRE. — Oui ; et « par ceci nous connaissons l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous. » (1 Jean III, 16.)

SOPHIE. — J'aimerais, chère maman, te faire encore une question relativement au sang de Jésus.

LA MÈRE. — Quelle question, mon enfant ?

SOPHIE. — Le Seigneur Jésus dit dans l'évangile de Jean, que celui qui mangera sa chair et qui boira son sang a la vie éternelle. (Jean VI, 54, 56.) Je voudrais bien savoir ce que cela signifie.

LA MÈRE. — Te rappelles-tu ce que je te disais tout à l'heure ? Quand le sang n'est plus dans le corps, l'homme est mort. Ainsi le Seigneur Jésus, en parlant de sa chair et de son sang, montrait qu'il devait mourir pour pouvoir donner la vie à ceux qui étaient morts devant Dieu à cause de leurs péchés.

SOPHIE. — Je comprends cela, maman ; mais que veut dire *manger* sa chair et *boire* son sang ?

LA MÈRE. — Si tu avais faim et soif, te suffirait-il de voir devant toi des aliments savoureux et des boissons exquisés ?

SOPHIE. — Non, maman, il faudrait en faire usage.

LA MÈRE. — Oui ; il faudrait que tu les prisses pour toi, que tu les manges et boives, et qu'ils devinssent ta propre substance. De même, il ne suffit pas de savoir que Christ est mort pour les pécheurs, de voir cette grâce excellente devant nous. Il faut la prendre chacun *pour lui-même*, comme un misérable pécheur perdu, pour lequel il n'y a aucune autre ressource s'il ne veut point périr. Et tu sais comment on prend la mort de Christ pour soi.

SOPHIE. — Oh ! oui, maman, c'est en croyant que c'est pour moi, pauvre petite pécheresse, que ce bon Sauveur a donné sa vie.

LA MÈRE. — C'est ainsi que l'on a la vie éternelle, et que l'on demeure en Christ et Christ en nous. La

vie de Christ est une vie divine, et nous participons à cette même vie en nous nourrissant de Lui par la foi.

---

## Deux scènes différentes

### QUATORZE CENTS ANS PLUS TARD

Transportons-nous maintenant, mes enfants, dans une ville de l'Europe occidentale, quatorze siècles après le temps où Paul prêchait dans une chambre haute de la Troade. Entrons dans ce grand et splendide édifice tout orné de sculptures et de statues. De hauts piliers soutiennent des arches élevées et des voûtes profondes. Le jour ne pénètre qu'à travers des vitraux de couleur, et dans cette demi-obscurité règne un calme solennel. Le parfum pénétrant de l'encens remplit l'édifice. Au centre, sur une plateforme élevée de quelques marches au-dessus du sol, vous voyez une table recouverte de draperies de couleurs et chargée d'ornements. C'est ce que l'on nomme le maître autel. Sur cet autel sont placés des vases de fleurs et des flambeaux massifs dans lesquels, bien qu'il fasse jour, brûlent de petites bougies. Tout autour de l'édifice se dressent des autels semblables, mais de moindre grandeur. De toutes parts, vous apercevez des images d'or et d'argent, de bois ou de pierre.

Des hommes couverts de vêtements rouges ou verts, ou de couleur pourpre, richement ornés, se tiennent devant les autels. Ils chantent dans une langue étrangère, de sorte que vous ne pouvez les comprendre. L'un d'eux élève dans ses mains une espèce de boîte en or, et aussitôt toute la foule qui

vous entoure se prosterne et adore. Si vous demandiez à quelqu'un d'entre eux ce que l'on adore, il vous répondra : c'est Christ. Supposez qu'il vous fût permis de regarder dans cette boîte, qu'y verriez-vous ? Une sorte de petit gâteau plat. Et si vous pouviez interroger l'homme qui est devant l'autel, il vous dirait qu'auparavant c'était du pain, mais qu'il a le pouvoir de changer ce pain en Christ lui-même et qu'il l'a fait, et qu'ainsi, ce qui a l'apparence d'un pain doit être adoré, parce que c'est Dieu.

C'est là ce qu'ils nomment *l'hostie*, ce qui veut dire *victime*, et ils lui adressent des prières. Suivez maintenant un de ces hommes qui ont adoré l'hostie. Il va se prosterner devant une statue de pierre qui représente un vieillard. Pourquoi fait-il cela ? Son livre de prières qu'il ouvre vous le dira. Si vous lisiez avec lui, vous trouveriez ces paroles : « Quiconque dira la prière suivante devant l'image de Saint-Grégoire, avec cinq *Pater* et cinq *Ave*, gagnera chaque fois quarante-six mille ans de pardon. Ce pardon est accordé par le pape Paul. »

Pendant que cet homme répète ses prières, regardez autour de vous. Devant l'un des autels se trouve rassemblée une foule plus nombreuse que devant aucun autre. C'est l'autel de la Vierge. Là est adorée Marie, la mère de Jésus, là vous voyez l'image qui la représente. Écoutez la prière que lui adresse cette pauvre femme : « O Vierge très sainte, espérance assurée de tous ceux qui espèrent en vous, recevez mon âme quand elle quittera mon corps... Je vous supplie de m'aider dans toutes mes tribulations. Vous êtes le sentier des errants, le salut de ceux qui espèrent en vous... Sauvez-moi, ô Marie, que votre miséricorde efface la multitude de nos péchés... Toute la terre vous adore... Toutes les créatures angéliques crient : Sainte, sainte, sainte

est Marie, la mère de Dieu !... Venez à elle, vous tous qui êtes travaillés et chargés et elle vous donnera du repos. \* »

L'homme que nous avons vu s'agenouiller devant la statue de Saint-Grégoire, est sorti de la cathédrale. Suivons-le, et nous le verrons se mettre de nouveau à genoux dans le cimetière. Il ouvre son livre à une page où se trouvent ces paroles : « Le pape Jean XXIV accorde à toute personne qui dira la prière ci-dessus dans un cimetière, autant d'années de pardon, chaque fois, qu'il y a de corps enterrés dans ce cimetière. Et le pape Innocent III accorde 300 ans de pardon pour chaque fois que la prière suivante sera dite. »

La première prière s'adresse non à Dieu, mais aux âmes des *fidèles délogés*, pour leur dire combien celui qui prie désire pour eux qu'ils soient rachetés par le précieux sang de Christ, et délivrés du tourment qu'ils endurent pour faire partie des chœurs des anges. De plus l'adorateur « implore humblement » *leurs prières*, afin qu'il puisse être leur compagnon dans le ciel. La prière à laquelle le pape Innocent III promet une récompense, demande à Dieu qu'il accorde, à cause de *ces pieuses prières*, le pardon de leurs péchés aux âmes de ses serviteurs délogés.

Le pauvre homme a fini. Il retourne chez lui, calculant le nombre d'années de pardon qu'il a gagnées ce jour-là. Il a répété six fois ces prières. En quatre jours, il aura obtenu ainsi plus d'un million d'années de relâche des tourments dans le monde à venir. A-t-il donc la pensée que les tourments de l'enfer

\* Ces paroles blasphématoires sont tirées du « Psautier de Notre Dame, » écrit par Bonaventure, qui maintenant, hélas ! est aussi adoré comme saint par les catholiques romains.

pourront ainsi être abrégés ? Non, il ne pense pas à l'enfer, mais à ce troisième lieu dont les prêtres lui ont parlé, qui n'est ni le ciel ni l'enfer, et où vont, après leur mort, « les âmes chrétiennes fidèles, » pour être tourmentées durant de longs siècles, jusqu'à ce qu'elles soient purifiées et propres pour le ciel. C'est ce que les prêtres nomment « le purgatoire. »

Vous avez vu les deux scènes, mes enfants. Vous pouvez, en comparant avec la parole de Dieu, vous assurer si, dans la dernière que je vous ai présentée, il y a un seul trait qui soit en accord avec les enseignements du Seigneur Jésus et des apôtres. Voilà ce qu'était devenue la petite réunion que nous avons vue dans la chambre haute de la Troade. Ceux qui entendirent les solennels avertissements de Paul se seraient-ils jamais imaginé une chose semblable ? D'où cela provenait-il ? De ce que les hommes s'étaient détournés de la parole de Dieu et avaient ouvert leurs oreilles à des traditions, à des enseignements d'homme et à des fables, qui plaisaient à leurs cœurs naturels. Et Satan peu à peu les avait fait glisser jusque dans les erreurs les plus funestes et l'idolâtrie la plus affreuse, bien qu'ils prétendissent au nom de chrétiens.

Mais, direz-vous, n'y avait-il donc plus personne qui s'attachât à la parole de Dieu et au Seigneur Jésus ? Oui, Dieu a toujours eu ses témoins, béni soit-il, et je vous en parlerai une autre fois.

---

## L'homme de douleurs

Le petit enfant né à Bethléem et couché dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour lui dans l'hôtellerie, fut-il jamais riche sur la terre ? Non, mes enfants. Il avait été élevé par le charpentier Joseph et avait lui-même travaillé de ses mains. Quand il se mit à prêcher l'évangile, il ne choisit pas pour ses compagnons des riches ou des grands de la terre, mais des pêcheurs et des péagers. Il était pauvre, si pauvre qu'il fallait que des femmes qui le suivaient, l'assistassent de leurs biens, et que lui-même disait à quelqu'un qui voulait être son disciple : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des demeures ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Le Fils de l'homme c'était lui. Vous, mes enfants, vous avez une demeure, un abri chez vos parents qui vous soignent. Ce ne sont que les plus pauvres d'entre les pauvres qui n'ont pas un endroit où se retirer la nuit. Eh bien, Jésus avait pris sa place là, au milieu de ces plus pauvres, Lui qui avait créé toutes choses, n'avait pas sur la terre une demeure à lui. Pourquoi ? Quelqu'un qui le connaissait répond : « Étant riche, il a vécu dans la pauvreté pour vous, afin que, par sa pauvreté, vous fussiez enrichis. »

Le monde n'a pas grande considération pour les pauvres. Aussi Jésus fut-il tout de suite méprisé par les grands, les riches et les savants. « N'est-ce pas là le charpentier ? » « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Voilà comment on parlait de lui.

Non seulement on le méprisait, mais, quand il allait

de lieu en lieu, guérissant les malades et chassant les démons, savez-vous ce qu'on disait de Lui ? « C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. » On lui amenait une fois un pauvre paralytique pour qu'il le guérisse. Jésus dit à cet homme : « Prends courage, mon enfant, les péchés sont pardonnés. » Et tout de suite ses ennemis se mirent à l'accuser disant : « Cet homme blasphème, » c'est-à-dire il outrage Dieu. Une autre fois, il reprenait les méchants Juifs à cause de leur incrédulité, et ils lui répondirent : « Tu as un démon, » et d'autres ajoutaient : « Il est fou ; pourquoi l'écoutez-vous ? » C'est ainsi qu'était traité par les hommes le Fils de Dieu, celui qui était le resplendissement de la gloire de Dieu. Il annonçait la bonne nouvelle du salut pour les pauvres pécheurs et on disait : « Il séduit le peuple ; » il avait ouvert les yeux d'un aveugle-né, et les pharisiens l'appellent un « méchant. »

Oh ! combien Jésus devait souffrir en voyant tant de méchanceté ! Ses frères mêmes ne croyaient pas en lui et le traitaient rudement. Aussi était-il tout « attristé, » à cause de l'endurcissement du cœur de ceux auxquels il ne témoignait que de l'amour et qui lui rendaient de la haine en retour. A la fin de sa vie, comme il était près de Jérusalem et qu'il pensait au terrible châtiment que Dieu allait faire tomber sur ces méchants, il se mit à pleurer. Il aurait voulu les rassembler comme une poule sa couvée sous ses ailes, et ils ne voulaient pas. Voilà ce qui attristait son cœur.

Est-ce la seule fois que Jésus pleura ? Non, mes enfants. Il venait du ciel où il n'y a point de larmes, mais ici sur la terre, tout lui parlait du péché et l'affligeait. De tous côtés on lui amenait des malades, des aveugles, des démoniaques ; il les guérissait, mais en le faisant, son cœur entraînait tellement dans



ces souffrances, que réellement il prenait nos langueurs et portait nos maladies. Avez-vous quelquefois vu quelqu'un de bien malade et qui souffrait beaucoup ? Peut-être était-ce votre papa, votre maman, ou bien l'un de vos frères ou sœurs ? N'est-ce pas que vous souffriez avec le malade ? Pensez donc ce que c'était pour Jésus, qui n'avait pas comme nous un cœur méchant et endurci par le péché, mais qui, au contraire, était plein d'une parfaite tendresse.

Jésus n'avait que très peu d'amis. Il y en avait un qui se nommait Lazare et qui tomba malade, comme Jésus était loin, Lazare mourut. Alors Jésus vint pour consoler les sœurs de son ami et pour le ressusciter. Mais quand il vit la douleur de tous ceux qui étaient là et leurs pleurs, son âme en fut si vivement affectée, qu'il frémit dans son esprit et pleura. Et cependant il était sur le point de ressusciter Lazare. Mais il était profondément affligé, en voyant tout ce que le péché a causé de souffrances.

Vous voyez, mes enfants, combien le Seigneur Jésus a souffert durant sa vie. Mais c'est peu de chose en comparaison de ce qu'il endura à la fin. Il savait qu'il devait bientôt mourir, quoiqu'il fût encore bien jeune. Il n'avait que trente-trois ans. Le soir de la nuit où il allait être livré entre les mains des méchants, il voulut prendre un dernier repas avec ses disciples, comme pour leur dire adieu. Après ce repas, il prit un pain qu'il rompit, et il le leur distribua en disant : « Ceci est mon corps qui est donné pour vous, faites ceci en mémoire de moi ; » puis il prit une coupe pleine de vin et dit : « Buvez-en tous. Ceci est mon sang qui est répandu pour plusieurs. Faites ceci, toutes les fois que vous boirez de cette coupe, en mémoire de moi. » Au moment de mourir, il désirait que ses disciples se souvinssent de Lui, de son amour, de ses souffrances, de sa mort pour les sauver. Et

depuis ce moment, les chrétiens se sont rassemblés ainsi pour se souvenir de Jésus.

Qu'arriva-t-il donc cette nuit-là ? Je vais vous le dire. Après le repas, Jésus alla avec ses disciples à la montagne des Oliviers, dans un endroit appelé Gethsémané. Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et s'éloigna des autres pour prier. Alors il commença à être saisi d'effroi et fort angoissé, et il dit à ceux qui étaient avec lui : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort ; demeurez ici et veillez avec moi. » Comme vous, quand vous êtes tristes, ce cher Sauveur avait besoin, dans sa grande douleur, d'être consolé et encouragé par ses amis.

Il alla un peu plus avant, et, dans son angoisse, il se jeta la face contre terre et pria, disant : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ; toutefois que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite. » Et si grande était son agonie à mesure qu'il priait plus instamment, que sa sueur devint des grumeaux de sang découlant sur la terre. Il retourna deux fois vers ses trois disciples, et les deux fois il les trouva dormant, et il leur dit avec tristesse : « Ainsi vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi. » Ses amis sur la terre n'avaient pu le soutenir, mais un ange du ciel était venu le fortifier.

Quelle était donc cette souffrance qu'endurait Jésus ? Il était seul, dans la nuit. Il n'y avait là personne pour le tourmenter. C'est vrai, mes enfants ; mais Jésus connaissait toutes choses d'avance. Il savait que le moment était venu où il retournerait auprès de son Père dans le ciel, mais il savait aussi qu'auparavant il lui fallait souffrir tout ce que la méchanceté des hommes et la rage de Satan pourraient imaginer. Il savait surtout que, puisqu'il était venu pour nous sauver, il devait supporter toute la colère de Dieu contre le péché, c'est-à-dire le jugement et

la mort. Il voyait tout cela devant Lui, ce précieux Sauveur, et pensez-vous que ce ne devait pas être effrayant ! Ne croyez-vous pas que si l'on vous disait : « Dans trois heures, tu vas être torturé jusqu'à ce que tu meures, » vous n'en souffririez pas d'avance ? Il en était ainsi pour Jésus ; il allait endurer de la part des hommes et de la part de Dieu des souffrances inexprimables ; c'est ce qu'il appelait la coupe, le breuvage amer qu'il ne lui était pas possible d'éviter. Et, dans son amour pour nous et son obéissance envers Dieu, il l'a bu jusqu'au bout. Oh ! combien il a été nommé avec raison « l'homme de douleurs, sachant ce que c'est que la langueur. » Ne l'oubliez pas, mes enfants.

O Jésus, sainte victime,  
 Tu vins jusqu'en ce bas lieu  
 Sous nos pieds fermer l'abîme  
 Où nous tombions loin de Dieu.

Tu vins dans notre nature  
 Prendre sur toi nos langueurs.  
 Pour sauver ta créature,  
 Tu fus l'homme de douleurs.

### Réponses aux questions du mois d'octobre.

44. Près de la mer de Galilée où ils jetaient leurs filets, car ils étaient pêcheurs, Jésus leur dit : Venez, suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. (Marc I, 16.)

45. Ils étaient de Bethsaïda. (Jean I, 44.)

46. Dans Marc I, 29. La maison de Simon et d'André était à Capernaüm. (Vers. 21.) Jésus y guérit la belle-mère de Simon.

47. André était un des deux disciples de Jean-Baptiste qui l'entendirent dire : « Voici l'Agneau de Dieu, » et qui suivirent Jésus. Puis il amena à Jésus son frère Simon. (Jean I, 40, 43.)

Il était l'un des douze apôtres. (Matthieu X, 2; Actes I, 13.)

Quand le Seigneur nourrit les 5000 hommes, c'est André qui dit : « Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons. » (Jean VI, 8, 9.)

Lorsque des Grecs désirèrent voir Jésus, André fut un de ceux qui le dirent au Seigneur. (Jean XII, 22.)

Enfin c'est lui qui, avec Pierre, Jacques et Jean, interrogea le Seigneur en particulier sur ce qui devait arriver aux derniers temps. (Marc XIII, 3.)

## Questions pour le mois de novembre.

*(Suite des questions sur l'apôtre Pierre.)*

48. Dans quelle occasion Jésus se montra-t-il à Pierre comme Celui qui a puissance sur toute la création ?

49. Quel effet produisit sur Pierre cette vue de la puissance du Seigneur ?

50. Dites l'effet produit par la vue de la gloire de Dieu sur Job (chapitres XXXIX et XLII), Ésaïe (chapitre VI), Ézéchiël (chapitre I), et Daniel (chapitre X), et par la vue du Fils de l'homme sur l'apôtre Jean. (Apocalypse I.)

51. Comment Jésus rassura-t-il Pierre, et comment furent rassurés Ésaïe, Daniel et l'apôtre Jean ?

## La mort de Paul

Plusieurs amis dans le Seigneur m'ont demandé de leur donner par écrit quelques détails sur la maladie et le délogement de mon bien cher enfant Paul. J'entreprends de le faire, demandant à Dieu que ce soit pour sa gloire. Je demande, en même temps, au Dieu de toute grâce, au Père des miséricordes, de me donner de savoir lui rendre grâces, et de me tenir et me garder dans l'humilité.

Mon cher Paul tomba malade au mois de février dernier. Quoiqu'il n'éprouvât pas de vives douleurs, ses forces déclinaient rapidement et je craignis bientôt pour ses jours. Aussi je demandais souvent, en particulier, au Seigneur, que, s'il trouvait bon de retirer de ce monde mon cher enfant, il voulut bien le réveiller à salut, lui donner la repentance et la foi en Jésus, et m'accorder à moi-même un signe qu'il s'en allait en paix auprès de Lui, par la foi en Jésus-Christ notre Sauveur.

Le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation m'entendit et m'exauça. « Si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute, et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que ce soit que nous lui demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées. » (1 Jean V, 14, 15.)

La maladie de mon cher Paul devenait toujours plus sérieuse et le médecin reconnut un jour que la fièvre typhoïde s'était mêlée à l'épuisement. Notre angoisse était grande, mais Dieu, dans sa grâce, était avec nous. Nous pouvions tout lui remettre, et Lui soutenait notre cœur, notre confiance et notre espérance en Lui.

Cependant, notre cher Paul ne manifestait pas encore le besoin de chercher le Sauveur, de se tourner vers Celui qui nous a aimés et nous a lavés de tous nos péchés dans son sang. La parole de Dieu frappait tous les jours ses oreilles, et nous attendions toujours. Un soir, il demanda lui-même que nous montions tous à la chambre auprès de son lit, pour lui lire la parole de Dieu et prier ensemble. Nous nous sentimes profondément émus, et nous bénîmes le Seigneur qui nous donnait un signe que notre bien-aimé Paul cherchait le Sauveur des pécheurs. Nous étions dans la douleur et la faiblesse, mais Dieu était là dans l'abondance et la puissance de sa grâce. Nous pûmes lire et prier; nous attendant au Dieu de toute grâce pour qu'il fût donné efficace à sa Parole.

Peu de jours après, dans la nuit du 9 au 10 avril, notre cher Paul fut très agité. Il respirait péniblement. Le matin, au point du jour, son agitation était encore plus vive, il ne pouvait demeurer tranquille dans son lit. Toutefois un peu après, il eut un moment de calme et alors il me dit : « Papa, je veux voir le passage où il est écrit que Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. » Après lui avoir lu ce passage, je lui parlai du grand amour de Dieu qui était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant point leurs offenses. Je m'arrêtai un peu pour le laisser penser ou dire quelque chose. Bientôt il dit : « Je suis bien faible, j'ai besoin que Satan ne vienne pas me tourmenter. » Alors ma femme et moi, nous nous mîmes à genoux pour demander à Dieu d'entourer de sa protection notre cher Paul, de prendre son faible agneau dans ses bras, pour le garantir des attaques de celui qui rôde autour de nous, comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. L'enfant priait avec nous,

répétant les paroles qu'il entendait ; nous sentions qu'il s'élançait dans les bras et sur le sein du bon Berger.

Après la prière, nous le laissâmes un peu se reposer. Il demeura un moment silencieux, puis il dit : « Il me semble que j'oublie quelque chose, que j'ai quelque chose à faire. » Je lui répondis que s'il avait Jésus, il avait tout ce qu'il lui fallait, qu'il n'oubliait rien, qu'il n'avait rien à faire, parce que Jésus avait tout fait, tout accompli pour nous, que sur la croix lui-même avait dit : « C'est accompli. » Je lui citai encore cette parole : « Tout est prêt, venez aux noces. » Je lui rappelai que quand le geôlier de Philippes dit à Paul et Silas : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » ils lui répondirent : « Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé, toi et ta maison. » Je lui dis encore qu'à ceux qui disaient à Jésus : « Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ? » Jésus répondit : « C'est ici l'œuvre de Dieu que vous croyiez en celui qu'il a envoyé. » J'ajoutai encore : Le brigand sur la croix, qu'eut-il à faire et que pouvait-il faire ? Cloué sur une croix il ne pouvait que croire, il crut, et Jésus le fils de Dieu, chargé de nos péchés, lui dit : « En vérité, je te dis qu'aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. » Je m'arrêtai un peu. Des supplications avec des actions de grâces montaient à Dieu de nos cœurs en silence ; d'abondantes larmes coulaient de nos yeux. L'enfant nous embrassa, comme pour nous remercier de ce qu'il avait entendu et nous dire qu'il était prêt à partir ; puis il posa doucement sa tête sur l'oreiller, et sans faire aucun mouvement il s'endormit sur le sein de Jésus.

Le dimanche 10 avril, à neuf heures et demie du matin, notre cher Paul a quitté ce monde pour, absent du corps, être présent avec le Seigneur. L. F.

L'ami qui nous adresse ce récit si touchant dans sa simplicité, nous donne quelques détails qui intéresseront nos lecteurs et que nous leur communiquons.

Le père qui a écrit ces lignes, dit-il, élève ses enfants avec douceur, dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur. (Éphésiens VI, 4.) Chaque matin et chaque soir, il lit la parole et prie avec la famille réunie. Dieu l'a béni. Son fils aîné est converti. Quant à Paul, maintenant avec le Seigneur, était, par la grâce de Dieu, un enfant doux et soumis. Aux réunions, comme à l'école du dimanche, il était attentif. On reconnaissait qu'il avait appris, dans la maison de son père, à écouter la parole avec une respectueuse attention. Tel était Paul, lorsqu'il est tombé malade. Dieu, au temps convenable, a manifesté l'œuvre de sa grâce, commencée depuis des années, poursuivie doucement, mais pleinement achevée par Lui-même à l'heure marquée.

Quel encouragement pour les parents chrétiens à lire assidûment, jour après jour, la parole de Dieu avec leurs enfants, en famille, car il est écrit : « Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, » « les saintes lettres qui peuvent rendre sage à salut. » C'est la semence incorruptible, la vivante et permanente parole de Dieu, qui régénère. (Luc XI, 28 ; 2 Timothée III, 15 ; 1 Pierre I, 23.)

Et pour vous, chers enfants, quel avertissement à prêter l'oreille à cette précieuse Parole qui peut sauver vos âmes ! Tous ces récits de délogements d'enfants comme vous, sont des appels que Dieu vous adresse, afin que vous aussi vous soyez prêts. L'êtes-vous dans ce moment ? Si la mort venait, pourriez-vous la voir sans crainte et dans la ferme et douce assurance que vous êtes sauvés, que vous



allez pour être avec Christ ? Oh ! ne passez pas légèrement encore une fois sur cet appel, mais « venez, car tout est prêt. »

---

## Entretiens sur le Lévitique

### LES DROITS DE DIEU ET LA SAINTETÉ

(*Lévitique XVIII-XXII.*)

LA MÈRE. — Nous avons parlé la dernière fois des droits de Dieu sur la vie, t'en souviens-tu, Sophie ?

SOPHIE. — Oui, maman. Les enfants d'Israël ne devaient offrir de sacrifices qu'à Dieu seul, et ils ne devaient point manger de sang, parce que la vie appartient à Dieu. Et tu m'as dit aussi que c'était le sang versé, c'est-à-dire la vie d'un autre offerte pour le pécheur qui le sauvait. C'est à cause de cela que Jésus a versé son sang sur la croix.

LA MÈRE. — Tu t'es bien rappelé ce que nous avons dit. Maintenant, la parole de Dieu nous fait connaître ce que Dieu demandait encore de son peuple.

SOPHIE. — Qu'était-ce donc, chère maman ?

LA MÈRE. — La sainteté, mon enfant. Tu sais ce que veut dire ce mot ?

SOPHIE. — Oui, maman. *Saint* signifie *séparé, mis à part* pour Dieu.

LA MÈRE. — C'est cela. Eh bien, la première chose que Dieu dit à son peuple, c'est de ne pas imiter ce qui se faisait au pays d'Égypte, où ils avaient habité, ni au pays de Canaan, où ils allaient entrer. Est-ce que les Égyptiens et les Cananéens étaient saints ?

SOPHIE. — Oh non, maman. C'étaient de pauvres idolâtres,

LA MÈRE. — Oui, et cette idolâtrie les avait amenés à commettre d'horribles péchés, des choses abominables, ainsi que Dieu les appelle, et pour lesquelles il allait punir les Cananéens. Les Israélites avaient vu ces choses en Égypte, et ils allaient les retrouver en Canaan ; y avait-il du danger à ce qu'ils les imitassent ?

SOPHIE. — Je pense qu'oui, maman, parce que le méchant cœur nous porte à imiter le mal.

LA MÈRE. — Tu as bien raison, mon enfant. Mais crois-tu que nous soyons exposés au même danger maintenant ?

SOPHIE. — Certainement, maman ; mais j'aimerais que tu m'expliques de quelle manière, car nous ne sommes pourtant pas au milieu de peuples idolâtres et méchants comme les Cananéens.

LA MÈRE. — Penses-tu donc, ma chère fille, que le monde et le cœur de l'homme se soient améliorés ?

SOPHIE. — Non, maman ; la Bible nous dit que le cœur reste toujours le même.

LA MÈRE. — Aussi le monde est-il toujours le même. Seulement le cœur ne manifeste pas toujours sa méchanceté de la même manière, et le monde ne présente pas le mal sous la même forme ; mais écoute ce que l'apôtre Jean nous dit : « Le monde entier git dans le méchant. » (1 Jean V, 19.) Il nous parle aussi de ce qui se trouve dans le monde pour attirer notre méchant cœur. Sais-tu ce que c'est ?

SOPHIE. — J'ai appris ce passage, maman : « Tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde. » (1 Jean III, 16.) N'est-ce pas cela que tu veux dire ?

LA MÈRE. — Oui ; mais que dit le même passage ?

SOPHIE. — « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. »

LA MÈRE. — Cela ne répond-il pas pour nous à ce que Dieu disait aux Israélites ?

SOPHIE. — Oui, maman, je le comprends.

LA MÈRE. — Dieu, qui laisse ses enfants dans un monde méchant, afin qu'ils le servent, les avertit en bien des endroits de ne pas vivre comme le monde. Par exemple, l'apôtre Paul écrivait aux Romains : « Ne vous conformez pas à ce siècle » (Romains XII, 2); et aux Éphésiens : « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres. » (Éphésiens V, 11.) Il disait aussi aux Corinthiens : « Sortez du milieu d'eux, et ne touchez pas à ce qui est impur. » (2 Corinthiens VI, 17.) Ainsi nous voyons que nous n'avons pas à nous conformer au monde dans ses amusements, ses pensées, ses recherches. Et sais-tu pourquoi ?

SOPHIE. — Oh oui, maman, c'est parce que nous sommes au Seigneur Jésus.

LA MÈRE. — C'était bien là aussi le motif que Dieu donnait aux Israélites : « Je suis l'Éternel, votre Dieu ; je vous ai séparés, afin que vous soyez à moi, » leur dit-il. Mais ils ne devaient pas seulement se séparer du mal, s'abstenir de faire comme les idolâtres ; ils avaient aussi à se conduire d'une manière conforme à la nature de Dieu.

SOPHIE. — Que veux-tu dire par là, chère maman ?

LA MÈRE. — L'Éternel leur dit : « Soyez saints, car je suis saint, moi l'Éternel, votre Dieu. Sanctifiez-vous et soyez saints. » Ainsi la nature de Dieu, c'est d'être saint, absolument séparé de tout ce qui est mal. L'homme s'est séparé de Dieu par la désobéissance. Dès lors il a suivi ses propres désirs, ce qui plaît à ses sens, à son imagination, à son intelligence. Il s'est fait des dieux semblables à lui pour satisfaire son besoin de religion sans être gêné dans ses goûts. Mais Dieu dit : « Je suis SAINT, » c'est-à-dire en

dehors de tout ce que le cœur méchant de l'homme désire, recherche et invente. Et vous, dit Dieu, « soyez saints, » séparés aussi de toutes ces choses, « parce que je suis l'Éternel, votre Dieu, qui vous ai délivrés d'Égypte, pour être à moi. » Comprends-tu maintenant ce que c'est qu'être conforme à la nature de Dieu ?

SOPHIE. — Je crois qu'oui, maman. Nous aimons être avec ceux qui ont les mêmes goûts que nous, et Dieu, qui est saint, veut avoir avec lui un peuple saint.

LA MÈRE. — C'est bien cela, et celui qui ne serait pas saint, qui n'aimerait pas la sainteté, ne pourrait trouver aucun bonheur auprès de Dieu, pas plus qu'un méchant homme n'en trouverait dans la société d'honnêtes gens.

SOPHIE. — Il nous est aussi dit d'être saints, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; l'apôtre Pierre adresse aux chrétiens les mêmes paroles que l'Éternel disait aux Israélites : « Soyez saints, car je suis saint. » « Comme celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite. » (1 Pierre I, 15, 16.) « Dieu, » dit Paul, « ne nous a pas appelés à la souillure, mais dans la sainteté. Et c'est ici la volonté de Dieu, votre sainteté. » (1 Thessaloniens IV, 7, 3.)

SOPHIE. — Chère maman, je vois que c'est une chose nécessaire pour un enfant de Dieu d'être saint ; il ne peut pas être autre que son Père. Mais alors je pense que cela ne regarde pas seulement notre conduite extérieure, mais aussi notre cœur.

LA MÈRE. — Tu as parfaitement raison, mon enfant. L'Éternel donnait aux Israélites un ensemble de cérémonies à accomplir, de préceptes à observer, qui les séparaient des autres nations. C'est surtout

comme peuple qu'ils étaient saints. Mais pour nous, l'apôtre nous dit de nous purifier « de toute souillure de *chair* et *d'esprit* » (2 Corinthiens VII, 1), c'est-à-dire extérieure et intérieure, et il faisait ce souhait pour les Thessaloniens : « Que le Dieu de paix Lui-même vous sanctifie entièrement, et que votre esprit et votre âme et votre corps soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus-Christ. » (1 Thessaloniens V, 23.)

SOPHIE. — C'est bien beau, chère maman, mais comment peut-on être ainsi saint ?

LA MÈRE. — Ma chère Sophie, l'homme dans son état naturel ne peut pas arriver à marcher dans la sainteté, selon la nature de Dieu. Tous ses efforts seraient vains. Mais voici ce que Dieu, dans sa grâce, fait *pour* nous et *en* nous, afin de nous avoir tels qu'il nous veut. Premièrement, quand nous avons cru au Seigneur Jésus, Dieu, à cause de Lui, nous regarde comme saints et irréprochables. C'est comme si Christ dans toute sa perfection se plaçait devant nous, de sorte que Dieu ne nous voit plus, nous misérables pécheurs, mais il voit son Fils bien-aimé. Christ est ainsi notre sainteté. Ensuite Dieu, par son Esprit, nous communique une nouvelle vie, conforme à sa nature (voyez 2 Pierre I, 4); cette vie nous fait aimer la sainteté et connaître et goûter les choses qui sont selon Dieu. Enfin Dieu nous donne son Saint-Esprit, afin que nous ayons la force de nous conduire selon les désirs et les besoins de cette vie divine. C'est ainsi que, de toute manière, Dieu nous met à part pour Lui.

SOPHIE. — Je le vois, chère maman ; il a fait tout pour nous sauver, et il fait tout en nous pour que nous puissions le servir. Mais d'où vient donc que nous avons encore tant de mauvaises pensées et que nous faisons si souvent ce qui n'est pas bien ?

LA MÈRE. — Nous ne devrions jamais le faire, mon enfant. La vie de Dieu ne comporte pas le péché. « Celui qui est né de Dieu ne pratique pas le péché. » (1 Jean III, 9.) Seulement la chair, la mauvaise nature, est toujours là, et si nous n'y prenons garde, elle se montre. Mais le péché n'a pas de puissance sur le racheté, à moins qu'il ne la lui laisse prendre. C'est comme une bête féroce qui est renfermée dans une cage. Il ne faut pas lui ouvrir la porte, sans quoi elle se jette sur vous.

SOPHIE. — Mais comment tenir la porte fermée ?

LA MÈRE. — En suivant l'exhortation que le Seigneur Jésus adressait à ses disciples, mon enfant : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation. » (Marc XIX, 38.) Il faut nous rappeler aussi que, par la grâce de Dieu, notre vieil homme a été crucifié avec Christ pour que nous ne servions plus le péché. Nous sommes morts avec Christ, et l'apôtre Paul ajoute : « Tenez-vous donc pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. » (Romains VI, 6, 8, 11.) Le péché est bien là, mais quand il vient, on lui ferme la porte, en disant : Je suis mort à tout ce que tu me présentes. J'appartiens à Dieu.

SOPHIE. — Oh maman, que j'aimerais que la porte fût toujours fermée ! Je suis bien malheureuse quand je me suis laissée aller à quelque chose de mauvais.

LA MÈRE. — En effet, car alors le Saint-Esprit est attristé (Éphésiens IV, 30) ; mais en demeurant près de Jésus, on est bien gardé.

SOPHIE. — Je voudrais encore te demander, chère maman, comment nous pouvons savoir quelles sont les choses que Dieu aime que nous fassions ?

LA MÈRE. — C'est par sa Parole, mon enfant, uniquement par elle. Dieu disait aux Israélites : « Vous ferez selon mes *statuts*, et vous garderez mes *ordonnances*. » Ses statuts et ses ordonnances, c'était ce

qu'il leur disait de faire. D'abord la parole de Dieu nous fait connaître Dieu, sa nature, son caractère, et mieux nous connaissons quelqu'un, mieux nous savons ce qui lui est agréable. Mais elle nous donne aussi des directions pour que nous sachions nous conduire d'une manière digne de Lui, pour lui plaire à tous égards. Ensuite le Saint-Esprit nous fait comprendre sa Parole; il nous conduit dans toute la vérité et par lui nous avons la sagesse et l'intelligence spirituelle. Enfin, chère Sophie, nous avons dans le Seigneur Jésus un exemple parfait de sainteté. Il nous a laissé « un modèle, afin que nous suivions ses traces. » (Colossiens I, 9, 10; Jean XVI, 13; 1 Jean II, 27; 1 Pierre II, 21.)

SOPHIE. — C'est vrai, chère maman, nous voyons combien Jésus a toujours été bon, doux et patient. Combien j'aimerais lui ressembler ! Les Israélites n'étaient pas si heureux. Ils ne connaissaient pas un semblable modèle.

LA MÈRE. — En effet, il leur était seulement prescrit de garder les statuts et les ordonnances de Dieu pour y marcher. Mais il y avait une autre profonde différence entre les enfants d'Israël et nous.

SOPHIE. — Laquelle donc, maman ?

LA MÈRE. — Dieu leur disait : « Vous garderez mes statuts et mes ordonnances, lesquelles si l'homme accomplit, il vivra par elles. » Pouvaient-ils, avec leur méchant cœur naturel, les accomplir et gagner ainsi la vie ?

SOPHIE. — Oh non, maman ; pas plus qu'un homme mort ne peut faire quelque chose.

LA MÈRE. — Tu dis bien, et leur histoire le prouve. On peut bien, sans avoir la vie, accomplir extérieurement ce que Dieu prescrit, comme les pharisiens par exemple, mais pour voir le royaume de Dieu et y entrer, il faut être né de nouveau.

SOPHIE. — Pourquoi donc Dieu donnait-il ces ordonnances ?

LA MÈRE. — Précisément pour montrer à l'homme son incapacité et son état de ruine et de mort. Mais maintenant, Dieu commence par donner à l'âme une vie divine, en même temps qu'il pardonne, puis il communique son Saint-Esprit et il dit : « Marchez par l'Esprit et vous n'accomplirez point la convoitise de la chair. » (Galates V, 16.)

SOPHIE. — Nous sommes bien bénis, chère maman.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Nous ne sommes pas sous la loi, qui ne peut que nous montrer notre état de péché et de mort ; nous sommes sous la grâce, qui nous apporte une délivrance parfaite en Christ, une vie divine en Lui et le Saint-Esprit pour que, selon cette vie, nous servions Dieu.



### Les anciens témoins de la vérité

En lisant les deux scènes si différentes que j'ai placées sous vos yeux, mes enfants, n'allez pas croire que ce fût seulement dans la Troade que les chrétiens se réunissaient, comme nous le rapporte le chapitre XX des Actes. Partout où le nom de Christ avait été porté et où des âmes avaient été sauvées, on rendait ainsi à Dieu un culte en esprit et en vérité. De même hélas ! tant de siècles plus tard, ce n'était pas seulement dans une contrée que tout avait été transformé d'une manière si triste et qu'une idolâtrie affreuse s'était répandue, c'était dans tout ce que l'on nomme la chrétienté que ces ténèbres profondes s'étaient répandues.

Vous vous demanderez, sans doute, comment un



tel changement a pu se produire. Cela n'est pas venu tout d'un coup, mais peu à peu, lorsqu'au lieu de s'attacher uniquement à la parole de Dieu, on s'est mis à suivre les enseignements des hommes.

Si vous lisez dans le chapitre XX des Actes ce qui suit la scène qui se passait dans la chambre haute de la Troade, vous trouverez que Paul, se rendant à Jérusalem, désira que les anciens de l'église d'Éphèse vinssent auprès de lui. Il savait qu'il ne les reverrait plus et il voulait leur donner, et avec eux à l'Église toute entière, ses dernières instructions. Il les met en garde contre les loups dangereux et les hommes enseignant des doctrines perverses, qui viendraient quand lui ne serait plus là. Mais il leur montre le moyen d'échapper à ces dangers. « Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, » leur dit-il. S'attendre à Dieu seul et s'attacher à sa Parole, c'est le seul moyen, et il suffit pleinement, pour être gardé contre les pièges et les attaques de l'ennemi. Aussi Paul dit-il encore : « Toute écriture inspirée de Dieu, est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli. » (2 Timothée III, 16.)

Et voilà justement ce que l'on ne fit point. Au lieu de s'attacher à Dieu et à sa Parole, on se mit à écouter les enseignements des hommes qui flat- taient les penchants naturels. Car on veut bien avoir une religion pourvu qu'elle s'accommode d'une manière ou d'une autre à nos propres pensées. On écouta donc des doctrines d'hommes ; on s'attacha à des traditions et à des fables, et peu à peu, en ajoutant une chose ou une autre aux enseignements des apôtres, on se détourna de Christ et du salut gratuit par grâce. Pour le remplacer, on inventa des formes, des cérémonies empruntées au judaïsme et au paganisme, et on mit toujours plus de côté la pa-

role de Dieu. Ainsi naquit, crût et se développa tout ce vaste système d'observances et d'idolâtrie qui fut mis à la place du christianisme, en prétendant en conserver le nom. Satan encore une fois entraîna l'homme loin de Dieu.

Il y eut une autre chose qui contribua à établir ce système et à en faire une grande puissance sur la terre, « un grand arbre, abritant les oiseaux du ciel. » (Matthieu XIII, 31, 32.) Pierre écrivait : « J'exhorte les anciens... : paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant non pas par contrainte, mais volontairement, ni pour un gain honteux, mais de bon gré, ni comme dominant sur des héritages, mais en étant les modèles du troupeau. » (1 Pierre V, 1-4.)

Mais le cœur naturel aime la pompe, les richesses et la domination, et bientôt les évêques prirent une autorité toujours plus grande, prétendirent à la domination sur les troupeaux et formèrent une classe à part, que l'on nommait le *clergé*, et dont faisaient partie tous ceux qui remplissaient une fonction dans l'Église. On nommait *laïques* les autres chrétiens, et pour bien marquer la distinction entre le clergé et les laïques, les membres du clergé étaient établis par une consécration qui les mettait à part, et dont on ne trouve pas trace dans la parole de Dieu. Eux seuls avaient le droit, prétendaient-ils, de baptiser et de donner la cène.

Dans les trois premiers siècles qui suivirent l'ascension du Seigneur Jésus, les chrétiens furent exposés, de la part des païens et surtout des empereurs de Rome, à d'affreuses persécutions. Beaucoup furent torturés cruellement, livrés aux bêtes et donnèrent leur vie pour le nom de Jésus. Ce sont eux que l'on nomme *martyrs*, ce qui veut dire *témoins*. Ils rendaient à Christ un fidèle témoignage, bien

qu'ils eussent souvent peu de lumières. Mais vers l'an 312, l'empereur de Rome, Constantin, embrassa extérieurement le christianisme. Les persécutions cessèrent, le paganisme proprement dit fut peu à peu aboli, les empereurs comblèrent les évêques d'honneurs et de richesses. Le monde s'introduisit ainsi dans l'église. Puis l'évêque de Rome, sous le nom de pape, s'arrogea une autorité de plus en plus grande, jusqu'à prétendre remplacer Christ sur la terre et avoir ainsi la domination sur l'église entière et même sur les rois.

Vous voyez, mes enfants, jusqu'où, en ne restant pas dans la dépendance de Dieu et de sa Parole, les hommes, tout en se disant chrétiens, furent entraînés loin de Christ.

Mais vous me demanderez encore, n'y eut-il donc absolument personne qui, en ces jours ténébreux, restât attaché à la parole de Dieu et se séparât de tout ce mal ?

Oh oui, béni soit Dieu ! Il a toujours eu quelques témoins fidèles qui ont gardé sa parole et n'ont point renié le nom de Christ. Dans quelques endroits reculés des vallées des hautes Alpes, dans les antres et les cavernes de la terre, vous auriez pu trouver çà et là un petit nombre d'hommes et de femmes pauvres et persécutés, qui se souvenaient encore de plusieurs des enseignements de Paul, et refusaient d'adorer aucun autre que Dieu seul. En d'autres endroits, quelques-uns avaient gardé une Bible en dépit du soin avec lequel le clergé cherchait à empêcher la lecture des saintes lettres. Là ils avaient appris à croire qu'il y a un seul Sauveur, qui est mort pour les pécheurs, qui a offert une fois pour toutes un seul sacrifice pour abolir le péché, et qui est maintenant à la droite de Dieu. Mais qu'arrivait-il ? Quand on les découvrait et qu'ils confessaient le

Seigneur Jésus, ils étaient brûlés vifs, tués par l'épée, persécutés, affligés et torturés, jusqu'à ce que leur témoignage fût étouffé et leur nom rejeté comme mauvais.

Je vous en donnerai un ou deux exemples. A Londres, dans la grande capitale de l'Angleterre, se voit encore un grand édifice en briques, nommé le palais de Lambeth. C'est là qu'habitèrent pendant des siècles les archevêques de Cantorbéry, quand ils venaient à Londres. L'archevêque de Cantorbéry était *primat* d'Angleterre, c'est-à-dire qu'il avait autorité sur tous les autres évêques et archevêques de cette contrée. Dans le palais de Lambeth se trouve une grande tour, nommée la tour des Lollards. D'où lui venait ce nom? Je vais vous le dire. On appelait par dérision Lollards, ces chrétiens humbles et fidèles qui, instruits par la parole de Dieu, ne voulaient pas adorer l'hostie, vénérer les saints, prier pour les morts, et qui ne recevaient pas les traditions et les fables que les prêtres et les moines enseignaient. Quand les espions de l'archevêque avaient découvert quelqu'un de ces Lollards, on s'emparait de lui et on le conduisait dans cette tour. On le faisait monter jusque tout en haut par un long escalier tournant en pierre. Si vous alliez là, vous pourriez y monter aussi, car toutes choses sont aujourd'hui dans le même état qu'il y a plus de quatre siècles. Arrivé en haut de la tour, vous trouveriez deux petites chambres. Dans l'une est un foyer sans cheminée, dans l'autre on voit une trappe dans le plancher. Autour des murs de bois de la première chambre, à trois ou quatre pieds du sol, sont de forts anneaux de fer solidement fixés. Regardez, et vous verrez sur les murs et sur le plancher, au-dessous des anneaux, aussi fraîches que si elles dataient d'hier, les traces noires faites dans le bois avec des fers brûlants et les mar-

ques de coups pesants. C'était la chambre de torture où l'on conduisait les pauvres Lollards. Il n'y avait point de cheminée, afin qu'après avoir été torturés, les prisonniers fussent étouffés par la fumée. Puis on prenait leurs corps, et par la trappe qui se trouvait dans la chambre voisine, on les jetait dans un canal qui les entraînait dans la Tamise.

Mais dans ces terribles « chambres hautes, » bien différentes de celle de Troas, n'est-ce pas, outre les Lollards torturés, outre l'archevêque et ses bourreaux, il y avait *une autre personne*. Approchez-vous des murs, vous y lirez, entaillés dans le bois, ces mots tracés par un Lollard prisonnier : « Jésus est mon amour ; IL est avec moi en ce moment. » Oui, mes enfants, IL était là, illuminant de son amour le cœur de son fidèle témoin et le soutenant dans les souffrances qu'il endurait pour son nom. L'archevêque de Cantorbéry a mis sa marque sur les murs du palais de Lambeth et les Lollards y ont aussi mis la leur.

Et ce n'est pas en Angleterre seulement que l'on trouve des traces de ces sombres jours, où un flot de mal sans exemple couvrait la terre. Dans toutes les contrées nommées chrétiennes on les rencontre. Je vous en parlerai une autre fois.

---

### Réponses aux questions du mois de novembre.

48. Quand Pierre, après avoir pêché toute la nuit sans rien prendre, lâcha le filet sur la parole de Jésus, et prit tant de poissons que les deux nacelles enfonçaient. (Luc V, 6.)

49. Pierre tomba aux genoux de Jésus et dit : « Retire-toi de moi, Seigneur, je suis un homme pécheur. » (Vers. 8.)

50. Job dit : « J'ai horreur de moi. » (Job, XLII, 6.)

Ésaïe dit : « Malheur à moi ! C'est fait de moi. » (Ésaïe VI, 5.)

Ézéchiel : « Je tombai sur ma face. » (Ézéchiel I, 29.)

Daniel : « Il ne demeura pas de force en moi. Mon extérieur fut changé, jusqu'à être tout défait. » (Daniel X, 8.)

Jean : « Lorsque je le vis, je tombai à ses pieds comme mort. » (Apocalypse I, 17.)

51. A Pierre, Jésus dit : « *Ne crains point.* » A Jean : « Il posa la main sur moi et dit : *Ne crains point.* »

Ésaïe : « L'un des séraphins vola vers moi tenant en sa main un charbon vif qu'il avait pris de dessus l'autel ; et il en toucha mes lèvres et dit : Voici, ceci a touché tes lèvres, c'est pourquoi ton iniquité sera ôtée et propitiation sera faite pour ton péché. »

Daniel : « Daniel, homme aimé de Dieu, ne crains point. »


### Questions pour le mois de décembre.

52. Combien de fois le Seigneur dit-il à Pierre qu'il serait pêcheur d'hommes, et quand cette promesse fut-elle accomplie ?

53. Dites les deux occasions dans lesquelles Pierre confessa que Jésus était le Christ, le Fils de Dieu.

---

Nous avons encore eu la joie de voir cette année un certain nombre de nos jeunes lecteurs s'occuper de répondre à nos questions ; de nouveaux noms se sont aussi ajoutés à la liste que nous en gardons. D'autres, nous le craignons, se sont découragés et cependant, chers enfants, nous sommes certains qu'il y a un grand profit à sonder la Parole ; c'est pourquoi, s'il plaît au Seigneur, nous continuerons à vous proposer pour l'année prochaine, de nouveaux petits sujets d'étude.



# TABLE DES MATIÈRES



	Pages
Aux chers enfants qui lisent la Bonne Nouvelle . . .	3
Le grand sujet de joie . . . . .	5
Un agneau de Jésus . . . . .	19
Agnès, ou les voies merveilleuses de la grâce de Dieu . . . . . 21,	41
Le plus beau nom . . . . .	37
La présentation du petit enfant dans le temple . .	56
Encore un appel . . . . .	61
Le petit enfant, Roi des Juifs . . . . .	74
Cinq perles précieuses . . . . .	78
Un heureux départ . . . . .	81
Le petit enfant en Égypte . . . . .	97
Le jeune garçon dans le temple . . . . .	114
« Je connaîtrai deux personnes au ciel » . . . . .	118
La conversion de Victorine . . . . .	121
Le petit enfant de Bethléem devenu homme . . . .	136
Scènes du temps de la Réformation :	
Le petit maître d'école . . . . .	150
Une conversion . . . . .	168
L'homme qui allait de lieu en lieu faisant du bien. .	173
Tes péchés, où sont-ils ? . . . . .	177
Alfred, ou le cœur attiré en haut . . . . . 181,	201
Deux scènes différentes :	
Au commencement . . . . .	190
Quatorze-cents ans plus tard . . . . .	211
L'homme obéissant . . . . .	194
Ce que sont les petits enfants . . . . .	198
L'homme de douleurs . . . . .	215
La mort de Paul . . . . .	221
Les anciens témoins de la vérité . . . . .	232

## ÉTUDES BIBLIQUES

	Pages
<b>L'évangile selon Marc :</b>	
Introduction . . . . .	8
Chapitre I . . . . .	9
» II . . . . .	30
» III . . . . .	34
» IV . . . . .	52
» V . . . . .	86
» VI . . . . .	101
» VII . . . . .	106
» VIII et IX, 1 . . . . .	131
<b>Entretiens sur le Lévitique :</b>	
Introduction . . . . .	13
Premier entretien . . . . .	14
Les sacrifices . . . . . 24, 47,	65
L'établissement de la sacrificature . . . . .	90
Nadab et Abihu, ou la chute de la sacrificature . . . . .	109
Les choses pures et les choses souillées . . . . .	124
La lèpre . . . . .	141
Le grand jour des propitiations . . . . . 162,	184
Les droits de Dieu et la sainteté . . . . . 205,	225
Réponses et questions 20, 40, 60, 80, 119, 139,	159
179, 200, 219,	237

## POÉSIES

Strophes diverses . . . . . 5, 84,	219
Christ s'est offert à Dieu sans tache . . . . .	19
Le nom de Jésus . . . . .	39
Aux enfants qui connaissent le Seigneur . . . . .	159
Confiance . . . . .	161
Appel aux petits . . . . .	199

